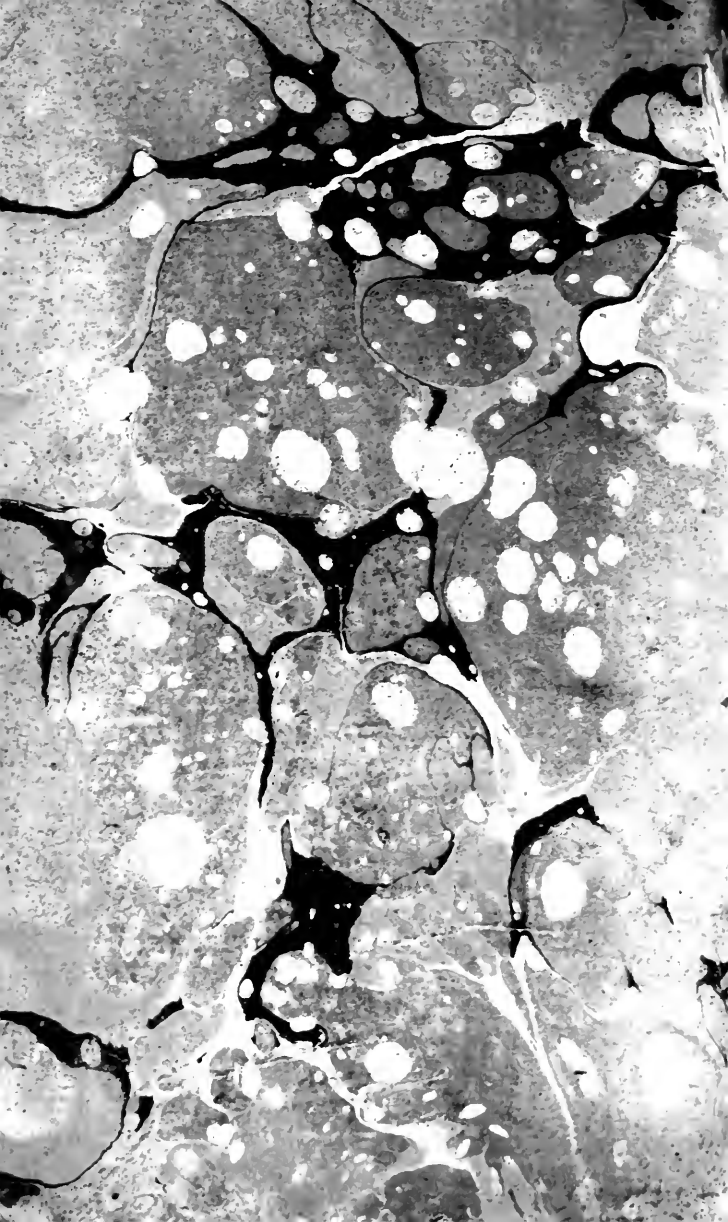
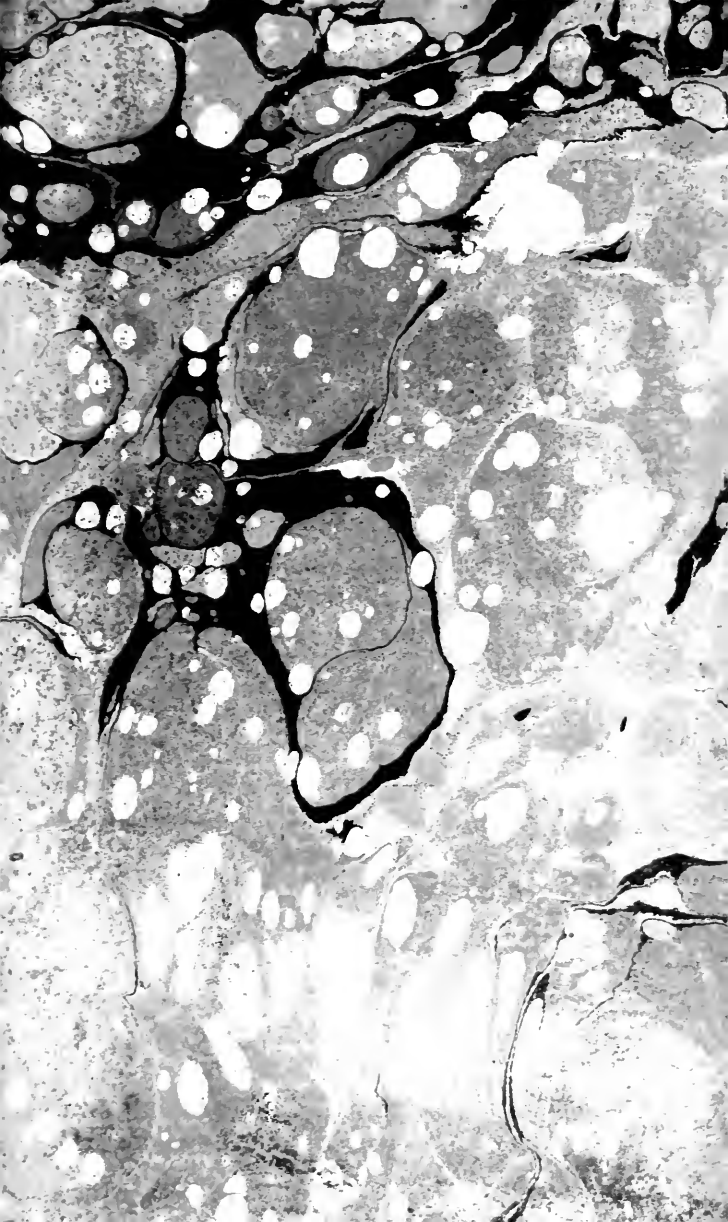




3 1761 03575 5081







91. 77
722

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

LETTRES
HISTORIQUES
ET GALANTES,

PAR MADAME DU NOYER:

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Édition corrigée , & augmentée
de plusieurs Lettres très - intéressantes.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,

Et se trouvent à AVIGNON,

Chez FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeur-
Libraire, près la Place St. Didier.



M. D C C. X C.

AVEC PERMISSION.

280785
16. 12. 32

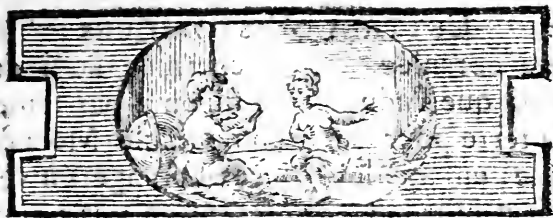
DC

130

D2A4

1790

t.7



LETTRES

HISTORIQUES

ET GALANTES.

LETTRE CVI.

JE ne fais, Madame, comment m'y prendre, ni par où débiter, pour répondre à toutes les jolies choses dont votre dernière Lettre est remplie. Je suis charmée de la bonne santé du Roi; & de ce que la force de son esprit & celle de son tempérament lui ont fait soutenir avec fermeté les divers chocs où il a été exposé, & dont toute autre constance que la sienne auroit sans doute

2 LETTRES HISTORIQUES

été ébranlée. Je suis charmée aussi de voir que l'admiration qu'on a par toute la terre pour cet incomparable Monarque, engage les Princes Etrangers à venir grossir sa Cour, & je ne suis point surprise qu'il y en vienne même des Pays les plus éloignés, à présent que la Paix leur en ouvre les chemins. Cet empressement qui ne peut qu'augmenter la gloire du Roi, augmente aussi les plaisirs de sa Cour : ainsi je vous en félicite doublement, sachant que vous êtes sensible à l'une & à l'autre de ces deux choses. Mais à propos de la gloire du Roi & de l'attention des Etrangers là-dessus, voici une piece qu'un Gentilhomme Allemand a composée en l'honneur de Sa Majesté & sur son nom, suivant les regles de la Cabale, avec son *Exegese* en Latin. Elle a été présentée ici à nos Plénipotentiaires, & le titre est :

SACRATISSIMO, SERENISSIMI
ATQUE POTENTISSIMI REGIS GALLIÆ
LUDOVICI XIV. BELLO MAGNI PACE
MAXIMI NOMINI SACRUM.

Voici la Cabale.

1033. 508. 421. 222. faciunt 2184.

LUDOVICUS XIV. REX GALLIÆ PER
CABALAM IRIGONICAM.

11. 312. 344. 136. 454. 926. faciunt 2184.

Da paces , Domine , in diebus nostris.

E X E G E S I S.

*Qui Deus humanus , LUDOVICE , es magne ,
facisque*

*Ut dubitent homines Mars an Apollo fies ;
Da quod , ubi innumeris saturaveris arma
triumphis ,*

Non solet insolitum Numinis esse tui.

*Da paces , Domine , in tam pressis hisce
diebus ,*

Quos nostros armis sensimus esse tuis ;

*Sed das & rata sunt quæ gens pia Belgicæ
iisdem his*

Conceptis verbis publica vota facit.

At cum tot paces dabis orbes quotquot anhelant ;

Evinces quod sis Mars & Apollo (a) simul.

Ern 10. de Poping. Equite ,
Humillimè immolante.

(a) Apollo Deus pacis & artium.

A 2

Comme vous ne me parlez pas de cette piece, je suppose que vous ne l'avez pas vue, & que vous ne serez pas fâchée de la voir. Au reste, *M. Arouet* n'en a pas échappé, quoiqu'il n'ait fait que très-peu de séjour en ce Pays. Je ne le croyois pas Maître des Cérémonies d'Apollon, ni Maréchal des Logis de la Cour, comme il me paroît qu'il prétend l'être en marquant les logements du Parnasse. Je ne fais si une charge aussi importante lui convient tout-à-fait; la maniere dont il loge *M. de la Motte* m'en fait douter, & je crains bien qu'il n'ait de la peine à se tirer lui-même du borbier où il a voulu plonger cet illustre Académicien. Quoi qu'il en soit, la qualité de Poëte convient très-bien avec celle d'Amant, dans laquelle *M. Arouet* a brillé en *Hollande*; & qui a causé son départ. Il étoit avisé d'en conter à une jeune personne de condition, qui avoit une mere difficile à tromper, & qu'une pareille intrigue n'accommodoit nullement; & ce fut sur les plaintes de cette mere incom-

mode , & pour rompre un commerce qui ne convenoit ni aux uns ni aux autres , qu'on jugea à propos de renvoyer notre amoureux d'où il étoit venu , & que par provision on prit des mesures pour lui ôter les moyens de continuer de voir sa belle : mesures qu'il fut rendre vaines , comme vous pourrez le voir par quatorze de ses Lettres que je vous envoie : car puisqu'on est si curieux de ses Vers à *Paris* , on ne le fera peut-être pas moins de sa Prose , que je vous donne en échange de son Bourbier , dont vous avez bien voulu me faire part. Vous m'en direz votre sentiment. Je ne fais si la manière dont il se déchaîna contre la mere de sa Maîtresse dans plusieurs endroits de ses Lettres , vous plaira plus que celle dont il traite M. de la *Motte* ne m'a plu , mais je dois vous avertir que toutes les lignes qu'on a eu soin d'effacer , & où vous voyez qu'on a marqué des points , étoient remplies de ce qu'on peut dire de plus affreux contre cette mere , & si affreux , que sa fille n'a jamais voulu le faire voir à sa meilleure

6 LETTRES HISTORIQUES

amie , & qu'elle l'a effacé avant de lui confier ces précieuses Lettres que j'ai trouvé moyen d'attraper. Vous voyez, Madame, que mon présent est bien plus considérable que le vôtre ; car la piece que vous m'avez envoyée étoit une chose publique, & c'est ici une affaire particulière, dans laquelle le cœur de l'Auteur a beaucoup de part, au lieu que l'autre est seulement une production de son esprit. Mais il est temps de vous laisser faire par vous-même le jugement de son esprit & de son cœur, sans vous amuser par un plus long prélude.

*Lisez cette Lettre en bas, & fiez-vous
au Porteur.*

P R E M I E R E.

JE crois, ma chere Demoiselle, que vous m'aimez, ainsi préparez-vous à vous servir de toute la force de votre esprit dans cette occasion. Dès que je rentrerai hier au soir à l'Hôtel, M. L. me dit qu'il falloit partir aujourd'hui, & tout

ce que j'ai pu faire a été d'obtenir qu'il différât jusqu'à demain ; mais il m'a défendu de sortir de chez lui jusqu'à mon départ , sa raison est qu'il craint que Madame votre mere ne me fasse un affront qui rejailliroit sur lui & sur le R... Il ne m'a pas seulement permis de répliquer , il faut absolument que je parte & que je parte sans vous voir. Vous pouvez juger de ma douleur ; elle me coûteroit la vie , si je n'espérois de pouvoir vous servir en perdant votre chere présence. Le désir de vous voir à *Paris* me consolera dans mon voyage. Je ne vous dis plus rien pour vous engager à quitter..... & à revoir votre pere, des bras duquel vous avez été arrachée, pour venir ici être malheureuse..... Si vous balanciez un moment , vous mériteriez presque tous vos malheurs. Que votre vertu se montre ici toute entiere : voyez-moi partir avec la même résolution que vous devez partir vous-même. Je serai à l'Hôtel toute la journée ; envoyez-moi trois Lettres , pour M. votre pere, pour M. votre oncle & pour Madame votre

8 LETTRES HISTORIQUES

sœur, cela est absolument nécessaire, & je ne les rendrai qu'en temps & lieu, sur-tout celle de votre sœur : que le porteur de ces Lettres soit le Cordonnier ; promettez-lui une récompense : qu'il vienne ici une forme à la main, comme pour venir accommoder mes souliers ; joignez à ces Lettres un billet pour moi : que j'aye en partant cette consolation ; sur-tout, au nom de l'amour que j'ai pour vous, ma chère, envoyez-moi votre portrait, faites tous vos efforts pour l'obtenir de Madame votre mere ; il sera bien mieux entre mes mains que dans les siennes ; puisqu'il est déjà dans mon cœur. Le Valet que je vous envoie est entièrement à moi ; si vous voulez le faire passer, auprès de votre mere, pour un faiseur de tabatières, il est Normand & jouera fort bien son rôle : il vous rendra toutes mes Lettres, que je mettrai à son adresse, & vous me ferez tenir les vôtres par lui ; vous pouvez lui confier votre portrait. Je vous écris cette Lettre pendant la nuit, & je ne fais pas encore comment je partirai ; je fais seu-

lement que je partirai : je ferai tout mon possible pour vous voir demain avant de quitter la *Hollande*. Cependant, comme je ne puis vous en assurer, je vous dis adieu, mon cher cœur, pour la dernière fois ; je vous le dis en vous jurant toute la tendresse que vous méritez. Oui, ma chère....., je vous aimerai toujours ; les amants, les moins fideles, parlent de même ; mais leur amour n'est pas fondé, comme le mien, sur une estime parfaite : j'aime votre vertu autant que votre personne ; & je ne demande au Ciel que de puiser auprès de vous les nobles sentiments que vous avez. Ma tendresse me fait compter sur la vôtre ; je me flatte que je vous ferai souhaiter de voir *Paris* ; je vais dans cette belle Ville solliciter votre retour : je vous écrirai tous les ordinaires par le canal de L. à qui je vous prie de donner quelque chose pour chaque Lettre, afin de l'enconrager à bien faire. Adieu encore une fois, ma chère Maîtresse, songez un peu à votre malheureux Amant, mais n'y songez point pour vous attrister ; conservez votre san-

10 LETTRES HISTORIQUES

té, si vous voulez conserver la mienne; ayez sur-tout beaucoup de discrétion; brûlez ma Lettre & toutes celles que vous recevrez de moi : il vaut mieux avoir moins de bonté pour moi & avoir plus de soin de vous : consolons-nous par l'espérance de nous revoir bientôt, & aimons-nous toute notre vie. Peut-être viendrai-je moi-même vous chercher; je me croirois alors le plus heureux des hommes; mais enfin, pourvu que vous veniez, je suis trop content; je ne veux que votre bonheur; je voudrois le faire aux dépens du mien, & je serai trop récompensé, quand je me rendrai le doux témoignage que j'ai contribué à vous remettre dans votre bien-être. Adieu, mon cher cœur; je vous embrasse mille fois. AROUET. *Lefèvre* vient de m'avertir ce matin, qu'on lui a ordonné de rendre à Son E. les Lettres que je lui donneroie à porter; ainsi sans doute on interceptera les Lettres qui viendront par son canal; choisissez donc quelqu'un à qui on puisse se fier, s'il en est dans le monde; vous me manderez

son adresse ; sur-tout envoyez - moi ce soir vos Lettres , & instruisez bien votre commissionnaire ; ne chargez point *Lisbette* de ce message ; tenez - vous prête demain de bonne heure , je tâcherai de vous voir avant de partir , & nous prendrons nos dernières mesures. ARQUET.

Seconde Lettre du même.

JE suis ici prisonnier par ordre du Roi ; mais on est maître de m'ôter la vie & non l'amour que j'ai pour vous. Oui , mon adorable Maîtresse , je vous verrai ce soir , dussai-je porter ma tête sur un échafaud. Ne me parlez point , au nom de Dieu , dans des termes aussi funestes que vous m'écrivez ; vivez , & soyez discrète : gardez-vous de Madame votre mere , comme de l'ennemi le plus cruel que vous ayez : que dis - je , gardez-vous de tout le monde , ne vous fiez à personne , tenez - vous prête dès que la Lune paroîtra , je sortirai de l'Hôtel *incognito* , je prendrai un carosse , ou une chaise , nous irons comme le

vent à *Schevelin* ; j'apporterai de l'encre & du papier, nous ferons nos Lettres ; mais si vous m'aimez , consolez - vous , rappelez toute votre vertu & toute votre présence d'esprit ; contraignez-vous devant Madame votre mere , tâchez d'avoir votre portrait , & comptez que l'apprêt des plus grands supplices ne m'empêchera pas de vous servir. Non , rien n'est capable de me détacher de vous : notre amour est fondé sur la vertu , il durera autant que notre vie ; donnez ordre au Cordonnier d'aller chercher une chaise : mais non , je ne veux pas que vous vous en fiez à lui , tenez-vous prête dès quatre heures , je vous attendrai proche votre rue. Adieu ; il n'est rien à quoi je ne m'expose pour vous , vous en méritez bien davantage. Adieu , mon cher cœur. AROUET.

Troisième Lettre du même.

JE ne partirai , je crois , que Lundi , ou Mardi ; il semble , ma chere , qu'on ne recule mon départ que pour me faire
mieux

mieux sentir le cruel chagrin d'être dans la même Ville que vous, & de ne pouvoir vous y voir. On observe ici tous mes pas : je ne fais même si *Lefevre* pourra te rendre cette Lettre : je te conjure, au nom de Dieu, sur toutes choses, de n'envoyer ici personne de ta part sans en avoir concerté avec moi ; j'ai des choses d'une conséquence extrême à vous dire ; vous ne pouvez pas venir ici ; il m'est impossible d'aller de jour chez vous : je sortirai par une fenêtre à minuit : si tu as quelque'endroit où je puisse te voir, si tu peux à cette heure quitter le lit de ta mere ; en prétextant quelque besoin, au cas qu'elle s'en apperçoive : enfin, si tu peux consentir à cette démarche sans courir de risque, je n'en courrai aucun. Mandes-moi si je peux venir à ta porte cette nuit, tu n'as qu'à le dire à *Lefevre* de bouche : informes-moi sur-tout de ta santé. Adieu, mon aimable Maîtresse, je t'adore, & je me réserve à t'exprimer toute ma tendresse en te voyant. AROUET.

Quatrieme Lettre du même.

JE viens d'apprendre , mon cher cœur , que je pourrai partir avec M. de M*** en poste dans sept ou huit jours ; mais que le plaisir de rester dans la Ville où vous êtes me coûtera de larmes ! On m'a imposé la nécessité d'être prisonnier jusqu'à mon départ , ou de partir sur le champ. Ce seroit vous trahir que de venir vous voir ce soir : il faut absolument que je me prive du bonheur d'être auprès de vous , afin de vous mieux servir : si vous voulez pourtant changer nos malheurs en plaisirs , il ne tiendra qu'à vous ; envoyez *Lisbette* sur les trois heures , je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillements d'hommes , vous vous accommoderez chez elle : si vous avez assez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre prisonnier qui vous adore , vous vous donnerez la peine de venir sur la brune à l'Hôtel. A quelle cruelle extrémité sommes-nous réduits , ma chere ? est-ce à vous à me venir trou-

ver ? Voilà cependant l'unique moyen de nous voir : vous m'aimez ; ainsi j'espère vous voir aujourd'hui dans mon petit appartement. Le bonheur d'être votre esclave me fera oublier que je suis le prisonnier de ***. Mais comme on connoit mes habits , & que par conséquent on pourroit vous reconnoître , je vous enverrai un manteau qui cachera votre justaucorps & votre visage ; je louerai même un justaucorps pour plus de sûreté ; mon cher cœur , songez que ces circonstances sont bien critiques : défiez-vous encore un coup de Madame votre mere , défiez-vous de vous-même ; mais comptez sur moi comme sur vous , & attendez tout de moi sans exception pour vous tirer de l'abîme où vous êtes ; nous n'avons plus besoin de serments pour nous faire croire. Adieu , mon cher cœur , je vous aime , je vous adore. AROUET. C'est le Valet de pied en question qui vous porte cette Lettre.

Cinquieme Lettre du même.

JE ne fais si je dois vous appeller Monsieur ou Mademoiselle ; si vous êtes adorable en cornettes , ma foi vous êtes un aimable cavalier , & notre portier , qui n'est point amoureux de vous , vous a trouvé un très-joli garçon. La première fois que vous viendrez , il vous recevra à merveilles. Vous aviez pourtant la mine aussi terrible qu'aimable , & je crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue , afin qu'il ne vous manquât plus rien d'un jeune homme : après tout , tout jeune homme que vous êtes , vous êtes sage comme une fille.

Enfin , je vous ai vu , charmant objet que j'aime ,
 En cavalier déguisée en ce jour ,
 J'ai cru voir Vénus elle-même
 Sous la figure de l'Amour.

L'Amour & vous , vous êtes du même âge ,
 Et sa mere a moins de beauté ;
 Mais , malgré ce double avantage ,
 J'ai reconnu bientôt la vérité.
 D . . . Vous êtes trop sage
 Pour être une Divinité.

Il est certain qu'il n'est point de Dieu qui ne dût vous prendre pour modele, & il n'en est point qu'on doive imiter : ce sont des ivrognes, des jaloux & des débauchés. On ne dira peut-être :

Avec quelle irrévérence
Parle des Dieux ce maraut !

Mais c'est assez parler des Dieux, venons aux hommes. Lorsque je suis en train de badiner, j'apprends par *Lefèvre* qu'on vous a soupçonnée hier. C'est à coup sûr la fille qui vous annonça, qui est la cause de ce soupçon qu'on a ici ; ledit *Lefèvre* vous instruira de tout, c'est un garçon d'esprit & qui m'est fort affectionné ; il s'est tiré très-bien de l'interrogatoire de son E... On compte de nous surprendre ce soir ; mais ce que l'amour garde est bien gardé ; je sauterai par les fenêtres & je viendrai sur la brune chez * * *, si je le puis ; *Lefèvre* viendra chercher mes habits sur les quatre heures, attendez-moi sur les cinq en bas, & si je ne viens pas, c'est que je ne le pourrai absolument point : ne nous

attendrissions pas en vain ; ce n'est plus par des lettres que nous devons témoigner notre amour, c'est en vous rendant service : je pars Vendredi avec M. de M*** : que je vienne vous voir, ou que je n'y vienne point, envoyez-moi toujours ce soir vos lettres par *Lefevre* qui viendra les querir ; gardez-vous de Madame votre mere, gardez un secret inviolable ; attendez patiemment les réponses de *Paris* ; soyez toujours prête pour partir ; quelque chose qui arrive je vous verrai avant mon départ : tout ira bien, pourvu que vous vouliez venir en France & quitter une mere. . . .

. dans les bras d'un pere. Comme on avoit ordonné à *Lefevre* de rendre toutes mes lettres à son E. . . . j'en ai écrit une fausse que j'ai fait remettre entre ses mains ; elle ne contient que des louanges pour vous & pour lui, qui ne sont point affectées ; *Lefevre* vous rendra compte de tout. Adieu, mon cher cœur, aimez-moi toujours, & ne croyez pas que je ne hazarderai pas ma vie pour vous.

Sixieme Lettre du même.

A la Haye le 6 Décembre 1713.

ON a découvert notre entrevue d'hier, ma charmante Demoiselle : l'amour nous excuse l'un & l'autre envers nous-mêmes ; mais non pas envers ceux qui sont intéressés à me tenir ici prisonnier. Le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver étoit de hazarder ainsi votre réputation. Dieu veuille encore que notre monstre aux cent yeux ne soit pas instruit de votre déguisement ; mandez-moi exactement tout ce que cette barbare mère dit hier à M. de la B*** & à vous, & ne comptez pas que nous puissions nous voir avant mon départ, à moins que nous ne voulions achever de tout gâter : faisons, mon cher cœur, ce dernier effort sur nous mêmes : pour moi, qui donnerois ma vie pour vous voir, je regarderai votre absence comme un bien, puisqu'elle doit me procurer le bonheur d'être long-temps auprès

20 LETTRES HISTORIQUES

de vous à l'abri des faiseurs de prison-
niers & des faiseuses de libelles : je ne
puis vous dire dans cette lettre que ce
que je vous ai dit dans toutes les autres ;
je ne vous recommande pas de m'aimer ;
je ne vous parle plus de mon amour ,
nous sommes assez instruits de nos senti-
ments , il ne s'agit ici que de vous ren-
dre heureuse , il faut pour cela une dis-
crétion entière. Il faut dissimuler avec
Madame votre mere ; ne me dites point
que vous êtes trop sincère pour trahir
vos sentiments. Oui , mon cher cœur ,
soyez sincère avec moi qui vous adore ,
& non pas avec une.
.
. ce
feroit un crime que de lui laisser décou-
vrir tout ce que vous pensez : vous con-
serverez sans doute votre santé , puis-
que vous m'aimez , & l'espérance de
nous revoir bientôt nous tiendra lieu du
plaisir d'être ensemble. Je vous écrirai
vous les ordinaires à l'adresse de Mada-
me de *Santoc de Maisan* ; vous mettrez
la mienne à M. *Arouet le cadet* , chez

M. *Arouet* Trésorier de la Chambre des Comptes, Cour du Palais à *Paris*. Je mettrai Vendredi une lettre pour vous à la Poste de *Rotterdam* ; j'attendrai une lettre de vous à *Bruxelles*, que le Maître de la Poste me fera tenir. Envoyez-moi vos lettres pour M. votre pere & M. votre oncle par le présent porteur. Si *Lefevre* ne peut pas te porter cette lettre, confie-toi à celui que j'enverrai : remets - lui le paquet & les lettres. Adieu, ma chere *Olympe* ; si tu m'aimes ; consoles-toi, songes que nous réparerons bien les maux de l'absence ; cédon's à la nécessité ; on peut nous empêcher de nous voir, mais jamais de nous aimer : je ne trouve point de termes assez forts pour t'exprimer mon amour ; je ne fais même si je devrois t'en parler, puisqu'en t'en parlant je ne fais sans doute que t'attrister, au lieu de te consoler : juge's du désordre où est mon cœur par le désordre de ma lettre ; mais malgré ce triste état, je fais un effort sur moi ; imites-moi si tu m'aimes. Adieu encore une fois, ma chere Maî-

treffe , adieu , ma belle *Olympe* , je ne pourrai point vivre à *Paris* si je ne t'y vois bientôt ; songes à dater toutes tes lettres.

Septieme Lettre du même.

JE vous écris une seconde fois , ma pauvre *Olympe* , pour vous demander pardon de vous avoir grondée ce matin , & pour vous gronder encore mieux ce soir , au hazard de vous demander pardon demain. Quoi ! vous voulez parler à M. L *** ? Eh ! ne savez-vous pas que ce qu'il craint le plus c'est de paroître favoriser votre retraite ? il craint votre mere , il veut ménager les E... vous devez vous-même craindre les uns & les autres , & ne point vous exposer d'un côté à être enfermée , & de l'autre à recevoir un affront. *Lefevre* m'a rapporté que votre mere & que vous êtes malade ; le cœur m'a saigné à ce récit ; je suis coupable de tous vos malheurs , & quoique je les partage

avec vous, vous n'en souffrez pas moins ; c'est une chose bien triste pour moi que mon amour ne vous ait encore produit qu'une source de chagrin ; le triste état où je suis réduit moi-même ne me permet pas de vous donner aucune consolation, vous devez la trouver de vous-même ; songez que vos peines finiront bientôt , & tâchez du moins à adoucir un peu la maligne férocité de votre mere ; représentez-lui doucement qu'elle vous fera mourir : ce discours ne la touchera pas , mais il faudra qu'elle paroisse en être touchée ; ne lui parlez jamais ni de moi, ni de la *France*, ni de M. L*** , sur-tout gardez-vous de venir à l'H. , ma chere ; suivez mes conseils une fois , vous prendrez votre revanche le reste de ma vie , & je ferai toujours vœu de vous obéir. Adieu , mon cher cœur , nous sommes tous deux dans des circonstances fort tristes ; mais nous nous aimons , voilà la plus douce consolation que nous puissions avoir ; je ne vous demande pas votre portrait , je serois trop heureux , & je ne dois pas l'é-

24 LETTRES HISTORIQUES
tre tandis que vous êtes malheureuse.
Adieu , mon cher cœur , aimez - moi
toujours , informez-moi de votre santé.
AROUET. Ce Dimanche au soir 10
Décembre 1713.

Huitieme Lettre du même.

JE ne fais que d'hier , ma chere , que
vous êtes malade ; ce sont-là les suites
des chagrins que je vous ai causés ; quoi !
je suis cause de vos malheurs & je ne
puis les adoucir. Non , je n'ai jamais res-
senti de douleur plus vive & plus juste ;
je ne fais pas quelle est votre maladie :
tout augmente ma crainte ; vous m'ai-
mez & vous ne m'écrivez point ; je juge
de-là que vous êtes malade véritable-
ment. Quelle triste situation pour deux
amants , l'un au lit & l'autre prisonnier !
Je ne puis faire autre chose pour vous
que des souhaits , en attendant votre
guérison & ma liberté ; je vous prierois
de vous bien porter , s'il dépendoit de
vous de m'accorder cette grâce ; mais
du moins il dépend de vous de songer
à

à votre santé, & c'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire. Je ne vous ai point écrit de lettre où je ne vous aye recommandé cette santé qui m'est si chère ; je supporterai toutes mes peines avec joie, si vous pouvez prendre un peu le dessus sur toutes les vôtres ; mon départ est reculé encore. M. de M*** qui vient actuellement dans ma chambre m'empêche de continuer ma lettre ; adieu, ma belle Maîtresse. Adieu mon cher cœur, puissiez-vous être aussi heureuse toute votre vie que je suis malheureux actuellement ; adieu ma chère, tâches de m'écrire. AROUET. Ce Mercredi au soir.

Neuvieme Lettre du même.

EST-IL possible, ma chère Maîtresse, que je ne puisse du moins jouir de la satisfaction de pleurer aux pieds de votre lit, & de baiser mille fois vos belles mains, que j'arroserois de mes larmes. Je saurois du moins à quoi m'en tenir sur votre maladie, car vous me

laissez là - dessus dans une triste incertitude ; j'aurois la consolation de vous embrasser en partant , & de vous dire adieu , jusqu'au temps où je pourrai vous voir à *Paris*. On vient de me dire qu'enfin c'est pour demain ; je m'attends pourtant encore à quelque délai ; mais en quelque - temps que je parte , vous recevrez toujours de moi une lettre datée de *Rotterdam* , dans laquelle je vous manderai bien des choses de conséquence ; mais dans laquelle je ne pourrai pourtant vous exprimer mon amour comme je le sens. Je partirai dans ces cruelles inquiétudes , que vos lettres adouciront à leur ordinaire ; je vous ai mandé dans ma dernière lettre que je ne m'occupois que du plaisir de penser à vous , cependant j'ai lu hier & aujourd'hui les lettres G... de Madame D... ; son style m'a quelquefois fait oublier
.
à présent bien convaincu qu'avec beaucoup d'esprit on peut être bien.
j'ai été très-content du premier Tome ,

qui offre bien du prix à ses cadets. On remarque sur-tout dans les quatre derniers un Auteur qui est lassé d'avoir la plume à la main , qui court au grand galop à la fin de l'ouvrage ; j'ai imité l'Auteur en cela , & je me suis dépêché d'achever. J'ai reconnu le portrait de B... ; c'est un des plus mauvais endroits de tout l'ouvrage ; mais en vérité il me semble que je parle un peu trop des personnes que je hais , lorsque je ne devrois parler que de celle que j'adore ; que je vous fais bon gré , mon cher cœur , d'avoir pris le bon de votre mere , & d'en avoir laissé le mauvais ; mais que je vous saurai bien meilleur gré lorsque vous la quitterez entièrement , & que vous abandonnerez un Pays que vous ne devez plus regarder qu'avec horreur. Peut-être dans le temps que je vous parle de voyage , n'êtes-vous guere en état d'en faire ; peut-être êtes-vous actuellement souffrante dans votre lit , &c.

Qu'il vaudroit bien mieux que je fusse dans votre chambre au lieu d'elle ; mes tendres baisers vous en convaincroient ,

28 LETTRES HISTORIQUES

ma bouche seroit collée sur la vôtre. Je vous demande pardon , ma belle ... de vous parler avec cette liberté ; ne prenez mes expressions que comme un excès d'amour , & non comme un manque de respect. Ah ! je n'ai plus qu'une grace à vous demander , c'est que vous ayez soin de votre santé ; & que vous m'en disiez des nouvelles. Adieu , mon cher cœur ; voilà peut-être la dernière lettre que je daterai de la H... je vous jure une constance éternelle , vous seule pouvez me rendre heureux , & je suis trop heureux déjà quand je me remets dans l'esprit les tendres sentiments que vous avez pour moi ; mon amour les mérite. Je me rends avec plaisir ce témoignage ; je connois trop bien le prix de votre cœur pour ne vouloir pas m'en rendre digne ; adieu , mon adorable *Olympe* ; adieu , ma chère ; si on pouvoit écrire en des baisers , je vous en enverrois une infinité par le Courier. Je baise au lieu de vous vos précieuses lettres , où je lis ma félicité. Adieu , mon cher cœur. Ce Samedi au soir , AROUET.

Dixieme Lettre du même.

*Du fond d'un Yacht ce 19 Décembre
1713.*

JE suis parti hier Lundi, à huit heures du matin, avec M. de M***. Lefevre nous accompagna jusques à *Rotterdam*, où nous primes un Yacht qui doit nous conduire à *Anvers* ou à *Gand*. Je n'ai pu vous écrire de *Rotterdam*, & Lefevre s'est chargé de vous donner des nouvelles; je pars sans vous voir, ma chere, & le chagrin dont je suis rongé actuellement, est aussi grand que mon amour. Je vous laisse dans la situation la plus cruelle; je connois tous vos malheurs mieux que vous, & je les regarde comme les miens, d'autant plus que vous les méritez moins. Si la certitude d'être aimé peut servir de quelque consolation, nous devons un peu nous consoler tous deux; mais que nous servira le bonheur de nous aimer sans celui de nous voir; c'est alors que je pourrois

avec raison me regarder comme le plus heureux de tous les hommes : j'aime votre vertu autant que vous ; n'ayez aucun scrupule sur le retour que vous devez à ma tendresse , je fais humainement tout ce que je puis pour vous tirer du comble des malheurs où vous êtes. N'allez pas changer de résolution , vous en seriez cruellement punie , en restant dans le Pays où vous êtes. Le désir que j'ai de vous procurer le sort que vous méritez , me force à vous parler ainsi ; quelque part que je sois , je passerai des jours bien tristes , si je les passe sans vous ; mais je menerai une vie bien plus misérable , si la seule personne que j'aime reste dans le malheur ; je crois que vous avez pris une ferme résolution que rien ne peut changer : l'honneur vous engage à quitter la *Hollande* : que je suis heureux que l'honneur se trouve d'accord avec l'amour ! écrivez - moi à *Paris* à mon adresse tous les ordinaires ; mandez-moi les moindres particularités qui vous regarderont ; ne manquez pas à m'envoyer dans la première lettre que

vous m'écrirez une autre lettre s'adressant à moi, dans laquelle vous me parlerez comme à un ami & non comme à un amant ; vous y ferez succinctement la peinture de tous vos malheurs ; que votre vertu y paroisse dans tout son jour sans affectation : enfin servez-vous de tout votre esprit pour m'écrire une lettre que je puisse montrer à ceux à qui je serai obligé de parler de vous ; que notre tendresse cependant ne perde rien à tout cela ; & si dans cette lettre dont je vous parle, vous ne me parlez que d'estime, marquez-moi dans l'autre tout l'amour que le mien mérite ; sur-tout informez-moi de votre chere santé, pour laquelle je tremble ; vous aurez besoin de toute votre force pour soutenir les fatigues du voyage sur lequel je compte, & il faudra, ou que M. votre pere soit aussi fou que M. B... ou que vous reveniez en France jouir du bien-être que vous méritez ; mais je me fais déjà les idées les plus agréables du monde de votre séjour à *Paris*. Vous seriez bien cruelle envers vous & envers moi si vous

trompiez mes espérances : mais non , vous n'avez pas besoin d'être fortifiée dans vos bons sentiments , & au regret près d'être séparé de vous de quelque temps , je n'ai point à me plaindre. La première chose que je ferai en arrivant à *Paris* , ce sera de mettre le *Pere Tournemine* dans vos intérêts ; ensuite je rendrai vos lettres ; je serai obligé d'expliquer à mon pere le sujet de mon retour , & je me flatte qu'il ne sera pas tout-à-fait fâché contre moi , pourvu qu'on ne l'ait point prévenu : mais quand je devrois encourir toute sa colere , je me croirai toujours trop heureux , lorsque je penserai que vous êtes la personne du monde la plus aimable , & que vous m'aimez. Je n'ai point passé dans ma petite vie de plus doux moments que ceux où vous m'avez juré que vous répondiez à ma tendresse ; continuez-moi ces sentiments autant que je les mériterai , & vous m'aimerez toute votre vie. Cette lettre-ci vous viendra , je crois , par *Gand* où nous devons aborder : nous avons un beau temps & un bon vent ,

& par-dessus cela de bon vin , & de bons pâtés , de bons jambons , & de bons lits ; nous ne sommes que nous deux , M. de M*** & moi dans un grand Yacht : il s'occupe à écrire , à manger , à boire & à dormir , & moi à penser à vous : je ne vous vois point , & je vous jure que je ne m'apperçois point que je suis dans la compagnie d'un bon pâté & d'un homme d'esprit. Ma chere Olympe me manque , mais je me flatte qu'elle ne me manquera pas toujours , puisque je ne voyage que pour vous faire voyager vous-même ; n'alez pas prendre pourtant exemple sur moi ; ne vous affligez point , & joignez à la faveur que vous me faites de m'aimer , celle de me faire espérer que je vous verrai bientôt : encore un coup , écrivez-moi tous les ordinaires ; & si vous êtes sage , brûlez mes lettres , & ne m'exposez point une seconde fois au chagrin de vous voir maltraitée pour moi ; ne vous exposez point aux fureurs de votre mere ; vous savez de quoi elle est capable. Hélas ! vous ne l'avez que

trop expérimenté ; dissimulez avec elle , c'est le seul parti qu'il y a à prendre : dites , ce que j'espère que vous ne ferez jamais , dites que vous m'avez oublié ; dites que vous me haïssez , & aimez-m'en davantage ; conservez votre santé & vos bonnes intentions. Plût au Ciel que vous fussiez déjà à *Paris* : ah ! que je me récompenserois bien alors de notre cruelle séparation ! Ma chere , vous aurez toujours en moi un véritable amant & un véritable ami ; qu'on est heureux quand on peut unir ces deux titres qui sont garants l'un de l'autre. Adieu , mon adorable Maîtresse , écrivez - moi dès que vous aurez reçu ma lettre , & adressez la vôtre à *Paris* ; sur-tout ne manquez pas à m'envoyer celle que je vous demande au commencement de celle-ci ; rien n'est plus essentiel. Je crois que vous êtes à présent en état d'écrire ; & comme on se persuade ce qu'on souhaite , je me flatte que votre santé est rétablie. Hélas ! votre maladie m'a privé du plaisir de recevoir de vos nouvelles ; réparons vite le temps perdu. Adieu ,

mon cher cœur , aimez-moi autant que je vous aime : si vous m'aimez , ma lettre est bien courte. Adieu , ma chere Maîtresse , je vous estime trop pour ne vous pas aimer toujours. A R O U E T.

Onzieme Lettre du même.

Ce Jeudi matin 28 Décembre 1713.

JE suis parti de la *Haye* avec M. de M*** ce Lundi dernier à huit heures du matin ; nous nous embarquâmes à *Roterdam* , où il me fut absolument impossible de vous écrire. Je chargeai *Lefevre* de vous instruire de mon départ. Au lieu de prendre la route d'*Anvers* , où j'attendois une de vos lettres , nous prîmes celle de *Gand*. Je mis donc à *Gand* une lettre pour vous à la Poste , à l'adresse de Madame *Santoc de Maisan*. J'arrivai à *Paris* la veille de Noël. La premiere chose que j'ai faite , a été de voir le Pere *Tournemine*. Ce Jésuite m'avoit écrit à la *Haye* le jour que j'en partis : il fait agir pour vous M. l'Evê-

que d'*Evreux*, votre parent ; je lui ai remis entre les mains vos trois lettres , & on dispose actuellement M. votre pere à vous recevoir bientôt ; voilà ce que j'ai fait pour vous : voici mon sort actuellement. A peine suis - je arrivé à *Paris* , que j'ai appris que M. L*** avoit écrit à mon pere , contre moi , une lettre sanglante ; qu'il lui avoit envoyé les lettres que Madame votre mere lui avoit écrites , & qu'enfin mon pere a une lettre de cachet pour me faire enfermer ; je n'ose me montrer : j'ai fait parler à mon pere ; tout ce qu'on a pu obtenir de lui , a été de me faire embarquer pour les Isles ; mais on n'a pu le faire changer de résolution sur son testament qu'il a fait , dans lequel il me déshérite. Ce n'est pas tout , depuis plus de trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles ; je ne fais si vous vivez & si vous ne vivez point bien malheureusement ; je crains que vous ne m'ayez écrit à l'adresse de mon pere , & que votre lettre n'ait été ouverte par lui : dans de si cruelles circonstances , je ne dois

dois point me présenter à Messieurs vos parents ; ils ignoreront tous que c'est par moi que vous revenez en *France*, & c'est actuellement le P. *Tourne-
mine* qui est entierement chargé de votre affaire ; vous voyez à présent que je suis dans le comble du malheur, & qu'il est absolument impossible d'être plus malheureux, à moins que d'être abandonné de vous ; vous voyez d'un autre côté qu'il ne tient plus qu'à vous d'être heureuse, vous n'avez plus qu'un pas à faire : partez dès que vous aurez reçu les ordres de M. votre pere ; vous serez aux Nouvelles-Catholiques avec Madame *Constantin* ; il vous fera aisé de vous faire cherir de toute votre famille, & de gagner entièrement l'amitié de M. votre pere, & de vous faire à *Paris* un sort heureux. Vous m'aimez, ma chère... vous savez combien je vous aime, certainement me tendresse mérite du retour ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous remettre dans votre bien-être. je me suis plongé, pour vous rendre heureux.

se, dans le plus grand des malheurs ; vous pouvez me rendre le plus heureux de tous les hommes , pour cela revenez en France : rendez-vous heureuse vous-même , alors je me croirai bien récompensé , je pourrai en un jour me raccommodei entièrement avec mon pere , alors nous jouirons en liberté du plaisir de nous voir ; je me représente ces moments heureux comme la fin de tous nos chagrins , & comme le commencement d'une vie douce & aimable , telle que vous devez la mener à *Paris*. Si vous avez assez d'inhumanité pour me faire perdre le fruit de tous mes malheurs , & pour vous obstiner à rester en *Hollande* , je vous promets bien sûrement que je me tuerai à la premiere nouvelle que j'en aurai ; dans le triste état où je suis , vous seule pouvez me faire aimer la vie : mais hélas ! je me parle - ici de mes maux , tandis que peut-être vous êtes plus malheureuse que moi ; je crains tout pour votre santé , je crains tout de votre mere , je me forme là-

dessus des idées affreuses ; au nom de Dieu éclaircissez - moi : mais , hélas ! je crains même que vous ne receviez point ma lettre ; ah ! que je suis malheureux , mon cher cœur , & que mon cœur est livré à une profonde & juste tristesse ! Peut - être m'avez - vous écrit à *Anvers* ou à *Bruxelles* ; peut - être m'avez - vous écrit à *Paris* : mais enfin depuis trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles ; écrivez - moi tout le plutôt que vous pourrez , à M. du Tilly , rue *Maubué* , à la rose rouge. Ecrivez - moi une lettre bien longue , qui m'instruise sûrement de votre situation. Nous sommes tous deux bien malheureux , mais nous nous aimons ; une tendresse mutuelle est une consolation bien douce ; jamais amour ne fut égal au mien , parce que personne ne mérita jamais mieux que vous d'être aimée ; si mon sincere attachement peut vous consoler , je suis consolé moi - même. Une foule de réflexions se présente à mon esprit ; je ne puis les mettre sur le papier ; la tristesse , la

crainte , l'amour m'agitent violemment ; mais j'en reviens toujours à me rendre le secret témoignage que je n'ai rien fait contre l'honnête homme , & cela me sert beaucoup à me faire supporter mes chagrins ; je me suis fait un vrai devoir de vous aimer , je remplirai ce devoir toute ma vie ; vous n'aurez jamais assez de cruauté pour m'abandonner , ma chere Ma belle Maîtresse , mon cher cœur , écrivez-moi bientôt , ou plutôt sur le champ : dès que j'aurai vu votre lettre , je vous manderai mon sort ; je ne fais pas encore ce que je deviendrai , je suis dans une incertitude affreuse ; sur-tout , je fais seulement que je vous aime : ah ! quand pourrai-je vous embrasser , mon cher cœur. AROUET.

Douzieme Lettre du même.

DEPUIS que je suis à *Paris* j'ai été moi-même à la grande Poste tous les jours , afin de retirer vos lettres , que je craignois qui ne tombassent entre les

mains de mon pere ; enfin je viens d'en
 recevoir une ce Mardi au soir 2 Jan-
 vier : elle est datée de la *Haye* du 28
 Décembre , & j'y fais réponse sur le
 champ. J'ai baïse mille fois cette let-
 tre , quoique vous ne m'y parliez pas
 de votre amour ; il suffit qu'elle vienne
 de vous pour qu'elle me soit infiniment
 chere : je vous prouverai pourtant ,
 par ma réponse , que je ne suis pas si
 poli que vous le dites ; je ne vous ap-
 pellerai point Madame , comme vous
 m'appellez Monsieur ; je ne puis vous
 appeller que ma chere ; si vous vous
 plaignez de mon peu de politesse , vous
 ne vous plaindrez pas de mon peu d'a-
 mour. Comment pouvez - vous soup-
 çonner cet amour , qui ne finira qu'a-
 vec moi ? & comment pouvez - vous
 me reprocher ma négligence ? Ce se-
 roit bien à moi à vous gronder , puis-
 qu'aussi bien je renonce à la politesse ,
 ou plutôt je suis bien malheureux que
 vous n'ayez pas reçu deux lettres que
 je vous écrivis , l'une de *Gand* & l'au-
 tre de *Paris* ; ne seriez - vous point

vous-même assez négligente pour n'avoir point retiré ces lettres ; si vous les avez vues , vous condamnerez bien vos reproches & vos soupçons ; vous y aurez lu que je suis plus malheureux que vous , & que je vous aime plus que vous ne m'aimez ; vous aurez appris que M. Ch. écrivit à mon pere , déjà irrité contre moi , une lettre telle qu'il n'en-écriroit point contre un scélérat. J'arrivai à *Paris* dans le temps que , sur la foi de cette lettre , mon pere avoit obtenu une Lettre de cachet pour me faire enfermer, après m'avoir déshérité. Je me suis caché pendant quelques jours , jusques à ce que mes amis l'ayent un peu apaisé , c'est-à-dire l'ayent engagé à avoir du moins la bonté de m'envoyer aux Isles avec du pain & de l'eau ; voilà tout ce que j'ai pu obtenir de lui , sans avoir pu même le voir. J'ai employé les moments où j'ai pu me montrer en Ville , à voir le Pere *Tournemine* , & je lui ai remis les lettres dont vous m'avez chargé : il engage l'Evêque d'*Evreux*

dans vos intérêts : pour moi je me donnerai bien de garde que votre famille puisse seulement soupçonner que je vous connois , cela gâteroit tout , & vous savez que votre intérêt seul me fait agir : je ne m'arrête point à me plaindre inutilement de l'imprudence avec laquelle nous avons tous deux agi à la *Haye* ; c'est cette imprudence qui fera cause de bien des maux ; mais enfin cette faute est faite , & l'excuse peut seule la réparer ; je vous ai déjà dit dans mes lettres , que la consolation d'être aimé fait oublier tous les chagrins ; nous avons l'un & l'autre trop besoin de consolation , pour ne nous pas aimer toujours : il viendra peut-être un temps où nous serons plus heureux , c'est-à-dire où nous pourrons nous voir ; cédon's à la nécessité , & écrivons - nous bien régulièrement , vous à M. du *Tilly* , rue Maubuc , à la rose rouge , & moi à Madame *Bonet* ; je vous donnerai peut-être bientôt une autre adresse pour moi ; car je crois que je partirai incessamment pour

Brest ; ne laissez pas pourtant de m'écrire à *Paris* ; mandez-moi les moindres particularités qui vous regardent ; mandez-moi vos sentiments sur-tout , & soyez persuadée que je vous aimerai toujours , ou je serai le plus malheureux de tous les hommes. Vous savez bien , ma chere Olympe , que mon amour n'est point du genre de celui de la plupart des jeunes gens , qui ne cherchent en aimant qu'à contenter la débauche & leur vanité ; regardez-moi comme un amant , mais regardez-moi comme un ami véritable. Ce mot renferme tout ; l'éloignement des lieux ne changera rien à mon cœur , si vous me croyez ; je vous demande pour prix de ma tendresse une lettre de huit pages écrites menu ; j'oubliois à vous dire que les deux que vous n'avez point reçues , sont à l'adresse de Madame *Santoc de Maisan* , à la *Haye* ; écrivez-moi sur le champ , afin que si vous avez quelques ordres à me donner ; votre lettre me trouve encore à *Paris* , prêt à les exécuter ; je me réserve comme

vous à vous mander certaines choses, lorsque j'aurai reçu votre réponse. Adieu, ma belle Maîtresse, aimez un peu un malheureux amant qui voudroit donner sa vie pour vous rendre heureuse ; adieu, mon cœur.

AR O U E T.

Treizieme Lettre du même.

A Paris ce 20 Janvier 1714.

J'AI reçu. ma chere.... votre lettre du premier de ce mois, par laquelle j'ai appris votre maladie : il ne me manquoit plus qu'une telle nouvelle pour achever mon malheur ; & comme un mal ne vient jamais seul, les embarras où je me suis trouvé m'ont privé du plaisir de vous écrire la semaine passée ; vous me demanderez quel est cet embarras, c'étoit de faire ce que vous m'avez conseillé : je me suis mis en pension chez un Procureur, afin d'apprendre le métier de Robin, auquel mon pere me destine, & je crois par-

là regagner son amitié. Si vous m'aimiez autant que je vous aime , vous vous rendriez un peu à mes prières , puisque j'obéis si bien à vos ordres ; me voilà fixé à *Paris* pour long-temps : est-il possible que j'y serai sans vous ? ne croyez pas que l'envie de vous voir ici n'ait pour but que mon plaisir ; je regarde votre intérêt plus que ma satisfaction , & je crois que vous en êtes bien persuadée ; songez par combien de raisons la *Hollande* doit vous être odieuse. Une vie douce & tranquille à *Paris* n'est-elle pas préférable à la compagnie de Madame votre mere : & des biens considérables dans une belle Ville , ne valent-ils pas mieux que la pauvreté à la *Haye* ? Ne vous piquez pas là-dessus de sentiments que vous nommez héroïques ; l'intérêt ne doit jamais , je l'avoue , être allez fort pour faire commettre une mauvaise action ; mais aussi le désintéressement ne doit pas empêcher d'en faire une bonne , lorsqu'on y trouve son compte ; croyez-moi , vous méritez d'être heureuse ,

vous êtes faite pour briller par - tout ; on ne brille point sans biens , & on ne vous blâmera jamais lorsque vous jouirez d'une bonne fortune & vos calomniateurs vous respecteront alors ; enfin vous m'aimez , & je ne serois pas retourné en *France* , si je n'avois cru que vous me suivriez bientôt ; vous me l'avez promis , & vous qui avez de si beaux sentiments , vous ne trahirez pas vos promesses ; vous n'avez qu'un moyen pour revenir ; M. le *Normand* , Evêque d'*Evreux* , est je crois votre cousin ; écrivez - lui , & que la Religion & l'amitié pour votre famille soient vos deux motifs auprès de lui ; insistez sur - tout sur l'article de la Religion ; dites - lui que le Roi souhaite la conversion des *Huguenots* , & qu'étant un Ministre du Seigneur , & votre Parent , il doit , par toutes sortes de raisons , favoriser votre retour : conjurez - le d'engager M. votre pere dans un dessein si juste ; marquez - lui que vous voulez vous retirer dans une Communauté , non comme Religieuse pour-

tant , je n'ai garde de vous le conseiller : ne manquez pas à le nommer *Monseigneur*. Vous pouvez adresser votre lettre à Monseigneur l'Evêque d'*Evreux* en *Normandie* ; je vous manderai le succès de la lettre , que je saurai par le Pere *Tournemine* : que je serois heureux , si après tant de traverses , nous pouvions nous revoir à *Paris* ! le plaisir de vous voir répareroit mes malheurs ; & si ma fidélité peut réparer les vôtres , vous êtes sûre d'être consolée : en vérité , ce n'est qu'en tremblant que je songe à tout ce que vous avez souffert , & j'avoue que vous avez besoin de consolation ; que ne puis-je vous en donner en vous disant que je vous aimerai toute ma vie ! Ne manquez pas , je vous en conjure , d'écrire à l'Evêque d'*Evreux* , & cela le plutôt que vous pourrez : mandez-moi comment vous vous portez depuis votre maladie , & écrivez-moi à M. de *Saint Fort* , chez M. *Alain* , Procureur au Châtelet , rue Pavé *Saint Bernard*. Adieu , ma chere... vous savez que je vous aimerai toujours.

AROUET.

Quatorzieme

Quatorzieme Lettre du même.

MA chere toutes les fois que vous ne m'écrivez point, je m'imagine que vous n'avez point reçu mes lettres; car je ne peux croire que l'éloignement des lieux ait fait sur vous ce qu'il ne peut pas faire sur moi; & comme je vous aime toujours, je me persuade que vous m'aimez encore: éclaircissez-moi donc de deux choses; l'une, si vous avez reçu mes deux dernières lettres, & si je suis encore dans votre cœur: mandez-moi sur-tout si vous avez reçu ma dernière que je vous écrivis le 20 Janvier, dans laquelle il étoit parlé de l'Evêque d'*Evreux*, & d'autres personnes dont j'ai hasardé les noms; mandez-moi quelque chose de certain par votre réponse à cette lettre; sur-tout instruisez-moi, je vous conjure, de l'état de votre santé & de vos affaires: adressez votre Lettre à M. le Chevalier de *Saint Fort*, chez M. *Alain*, près les degrés de la Place

Maubert. Que votre lettre soit plus longue que la mienne ; je trouverai toujours plus de plaisir à lire une de vos lettres de quatre pages , que vous n'en aurez à en lire de moi une de deux lignes. A Paris le 10 Février 1714. AROUET.

Il me semble , Madame , que ces quatorze Lettres grossissent assez mon paquet , & qu'il est à propos de vous laisser faire vos réflexions là-dessus , & de vous laisser , comme on dit , sur la bonne bouche ; ainsi je vous souhaite le bon soir , & suis votre , &c. *A Utrecht ce.*



LETTRE CVII.

Vous m'avez fait bien du plaisir , Madame , en m'envoyant les Lettres de M. Arouet. Il est vrai , comme je vous l'ai marqué , qu'on est ici fort curieux de ses Ouvrages ; il est vrai

aussi , comme vous me le marquez , que celui ci est plus considérable que celui dont je vous ai fait part , parce qu'il regarde personnellement cet Auteur ; du reste , je ne vous dirai point s'il excelle mieux dans le style épistolaire que dans le poétique ; il ne me convient point d'en juger , ni de décider sur les ouvrages d'esprit : mais il me semble que quoiqu'on n'ait pas besoin de dispense d'âge pour être agrégé dans la confrérie des amants , le rôle d'amoureux que M. Arouet a joué en *Hollande* , & qui est soutenu dans ses Lettres , ne lui convient pas mieux que la charge qu'il a usurpée sur le *Parnasse* , où il prétend régler les rangs ; je doute même qu'il ait été véritablement amoureux ; il est un certain âge où l'esprit rempli de toutes les belles choses qu'on a lues , on s'en fait une si forte application qu'on voudroit presque acheter , aux dépens de toutes les peines des *Amadis* , le plaisir de pouvoir s'en plaindre aussi éloquemment , & de les déplorer de même.

me, & je vous avoue que toutes les plaintes redoublées de M. *Arouet*, cet abîme de malheurs dans lequel il prétend que sa belle se trouve plongée, par la barbarie d'une mere cruelle & dénaturée, qu'il faut abandonner au plus vite, pour aller sous sa conduite à lui, & à la faveur des rayons de la Lune courir les champs en plein minuit : tout cela, dis-je, semble annoncer un péril éminent, & préparer à voir la scene ensanglantée ; & l'on est tout étonné de voir qu'il en est là-dessus comme de la montagne qui enfanta la souris, & que tout le crime de cette mere, de laquelle il faut se défier comme de sa plus mortelle ennemie, qu'on appelle monstre aux cent yeux, &c. tout son crime. dis-je, c'est de s'opposer à des irrégularités & à des démarches scabreuses, auxquelles le Public pourroit donner une mauvaise interprétation, & d'être cause par son peu de complaisance là-dessus, qu'on se donne mille peines pour tâcher de faire ces mêmes démarches à son insu : car on aime

encore mieux s'exposer à toutes sortes de fatigues , & à encourir le blâme du Public , que de s'empêcher de les faire , & d'écouter là-dessus la raison & la bienséance. En vérité , cette mere est bien incommode & bien impolie de les exposer à toutes ces peines par une sévérité à contre-temps : ne fait-elle pas bien que dans les Républiques les volontés sont libres ? & ne devroit-elle point mettre la bride sur le cou de sa fille ; & au lieu de la faire coucher tendrement dans son sein , lui dresser un lit dans une galerie pareille à celle où couchoit la fille de *Messire Varambon* , afin qu'elle fût plus libre pour s'aller promener & compter les étoiles avec notre Poëte , sans être obligée de se lever pour cela d'auprès d'elle sans bruit & à tâtons. Encore un coup , c'est une cruauté insupportable , & je dirai comme Brigantin dans le port de mer : *vous voyez bien que les parents ont tort*. Cette impertinente mere avoit bien tort aussi , lorsque sa fille étoit malade , d'empêcher par ses tendres

soins & par son assiduité à la servir , que notre amoureux Poëte ne pût coller sa bouche sur celle de cette belle & mouiller ses belles mains de ses larmes ; oui , cela fait fendre le cœur , & c'est-là une bien méchante mere , aussi est - elle bien maltraitée dans ces Lettres , où M. *Arouet* prouve bien ce qu'il dit , qu'avec beaucoup d'esprit on peut être encore bien loin de la perfection : car en traitant la mere de sa Maîtresse de la maniere dont il la traite , il faut , de deux choses l'une , ou qu'il croie faire plaisir à cette belle , auquel cas il lui croit un bien mauvais cœur , & marque ne l'avoir guere bon lui-même , en s'attachant à une personne si dénaturée ; ou s'il prétend que sa maîtresse ait les sentiments qu'une fille bien née doit avoir pour sa mere , comment ne craint-il point de lui déplaire , en lui en parlant d'une maniere si indigne ? Ainsi on ne peut pas disconvenir qu'il ne pèche , ou dans le fond , ou dans la forme : mais , encore un coup , je n'ai garde de m'ériger en critique ,

& moins encore de décider en matière d'esprit. Il me paroît qu'il y en a beaucoup dans les Lettres en question ; j'y ai remarqué le style des Lettres Portugaises , & plusieurs traits de celles d'*Héloïse* & d'*Abailard* , sur-tout cette manière d'exagérer les malheurs & les besoins qu'on a de se consoler mutuellement l'un l'autre , par une tendresse & une constance mutuelles. Enfin cette confiance avec laquelle on dit d'une manière affirmative , *nous nous aimons* , quoique naturellement on ne doit pas si fort s'assurer des sentiments d'autrui , & sur-tout cet air de triomphe avec lequel on défie tous les malveillants , en disant , *on est maître de m'ôter la vie , mais non pas de m'ôter mon amour* ; tout cela , dis-je , me paroît un peu copié d'après les Lettres Portugaises , ou d'après *Héloïse* : mais comme il n'y a rien de nouveau sous le Soleil , & qu'on dit que les beaux esprits se rencontrent ordinairement , il se peut fort bien que les Auteurs de ces Lettres anciennes

& modernes se soient rencontrés dans le choix de leurs expressions , quoique leurs lettres aient été écrites dans des cas bien différents , puisqu'il n'est question ici ni du triste sort d'*Abailard* , ni de tous les malheurs d'*Héloïse* , & qu'il me semble , encore un coup , qu'une mere qu'on trompe & qu'on travaille à tromper encore davantage , ne devoit pas être traitée aussi indignement qu'elle l'est dans des lettres écrites à sa propre fille , à laquelle on devoit , si elle avoit le cœur bien placé , faire très-mal sa cour en lui parlant sur ce ton-là de sa mere : il vaudroit bien mieux , si on vouloit se plaindre , que ce fût de ce qu'on est obligé de causer du chagrin à une personne , qui étant aussi proche qu'elle l'est de celle que l'on adore , ne peut qu'être très-chère à son amant , & il y auroit-là un beau champ pour exagérer le pouvoir de l'amour sur la nature & sur les sentiments de générosité ; cela seroit , ce me semble , plus intéressant : car un coupable , qui s'accuse lui-même

me , excite la compassion au lieu d'exciter la colere , & nous ne saurions nous empêcher de plaindre ces illustres criminels de l' Antiquité , en lisant les combats qu'ils ont soutenus avant de tomber dans le crime , tout comme on sent une secrete horreur pour ceux qui s'y livrent sans remords. Vous me direz , peut - être , que je donne ici dans le défaut que j'ai d'abord condamné , & que j'exagere à mon tour , en parlant du crime , comme s'il s'agissoit ici de *Médée* ou de *Phedre* ou de quelque autre cas pareil : mais je vous répondrai , que séduire une fille est déjà un crime , qui pourtant ayant l'amour pour excuse , est moins grand que celui de chercher à étouffer les sentiments de la nature dans le cœur de cette fille , en lui inspirant de la haine pour sa mere , en la faisant regarder comme un redoutable ennemi , & en s'applaudissant de tout cela , comme de l'action du monde la plus méritoire , & la plus propre à mettre le Ciel & la Terre dans leurs in-

intérêts. Je voudrois bien favoir si le Prélat & les autres personnes , auxquels on se promet si fort d'en donner à garder , & sur la protection desquels on compte si fort , auront donné dans le panneau que ce petit Missionnaire sans barbe croit leur avoir si adroitement tendu , dans les trois lettres qu'il dicte à sa belle , à qui il recommande sur-tout de paroître fort désireuse d'embrasser la Religion Catholique , & de se conformer aux volontés du Roi , afin d'engager par-là la Cour & l'Eglise dans ses intérêts. Voilà ce qu'on appelle être politique , pour ne pas dire hypocrite ; mais il ne me paroît pas que ces finesses aient servi de beaucoup ; & la maniere dont notre scribe a été accueilli en arrivant à *Paris* , semble ne lui présager rien de bon. Au reste , Madame , quoique dans toutes les remarques que je fais sur ces lettres , il ne soit point question de son esprit , dont il ne me convient pas de juger , & que je ne sois scandalisée que de la maniere dont il

parlé à une fille de sa propre mere , & cela en cherchant à plaire à cette même fille , & en lui persuadant de tout quitter pour le suivre , je vous supplie pourtant de brûler cette Lettre ; car on dit qu'il ne faut jamais s'attirer ni Poëtes ni Orateurs à dos , & je n'aimerois point qu'on m'allât loger dans le borbier , quoique pourtant la compagnie de M. de la Motte devroit faire supporter l'incommodité d'un pareil logement : mais c'est assez parlé de gens qui ne font pas leur devoir ; il est temps de nous mettre des exemples de vertu devant les yeux , dussions-nous les aller chercher par de-là les mers , & remonter pour cela jusques aux siècles passés. Il est triste que nous ne puissions pas en trouver de nos jours & dans notre Patrie : mais voici ce que j'ai lu depuis peu dans un Auteur digne de foi , & ce que je crois que vous ne ferez peut-être pas fâchée de lire.

*La Comtesse de Salisbury, ou la
Vertu couronnée.*

L'ANGLETERRE, Pays de tout temps fécond en Héros & en Héroïnes, nous fournit un exemple de vertu qu'il est bon de proposer pour modele. *Edouard*, Roi d'Angleterre, peré de ce fameux *Edouard*, qui sous le nom de Prince de *Galles*, vainquit les François près de Poitiers & prit le Roi *Jean* prisonnier, *Edouard*, dis-je, Pere de cet *Edouard* qu'il avoit eu de son premier mariage avec la Fille du Comte de *Hainaut*, eut à soutenir une longue guerre, non-seulement contre les François, mais encore les Ecoissois ses voisins, qui le voyant occupé, tâchèrent de se rendre maîtres d'une partie de ses Etats; ce qui obligea le Roi à envoyer le Capitaine Guillaume de *Montague*, avec un corps de Troupes considérable, pour veiller à la sûreté de ses frontieres. *Montague* y pourvut suffisamment, repoussa les Ennemis, fortifia

fia *Rosambure* , & mérita par mille
 belles actions , le titre de Comte de *Salisbury* , que Sa Majesté lui donna ,
 joignant à cette récompense celle de le
 marier avec la fille de son premier Mi-
 nistre , qui étoit une des plus belles per-
 sonnes de sa Cour. Quelques jours
 après son mariage , le Roi l'envoya
 en *Flandres* avec le Comte de *Suffort*.
 Ce voyage n'eut pas un succès heureux ,
 car les deux Comtes furent pris par les
 François & conduits en *France* ; & ce
 qu'il y eut encore de fâcheux , c'est que
 les Ecoissois profitant de ce malheur ,
 sachant que le Comté de *Salisbury* étoit
 sans défense , coururent promptement
 l'assiéger , & mirent une Armée sur
 pied , avec laquelle ils prétendoient pé-
 nétrer bien avant dans l'*Angleterre* :
 mais ils furent obligés de décompter ,
 car le Comte avoit laissé les choses en
 si bon état & donné de si bons ordres
 en partant , que la Garnison les repous-
 sa avec une perte considérable. Le Roi ,
 qui fut en même-temps averti de cette
 irruption , partit avec une Armée pour

venir au secours de la Place, & eut le plaisir d'apprendre en chemin que le siège étoit levé, & que son secours n'étoit plus nécessaire. Cependant, comme Sa Majesté étoit déjà assez proche, Elle ne voulut point retourner sur ses pas, sans voir la Comtesse de *Salisbury*, & lui faire compliment sur l'alarme que les Ecoissois lui venoient de donner : mais, hélas ! que cette politesse lui coûta cher ! La Comtesse avertie de l'honneur que le Roi lui vouloit faire, & du dessein qu'il avoit eu de la secourir, vint au-devant de ce Prince, suivie de ses Dames, & escortée par les vaillants hommes qui l'avoient si bien defendue. Elle avoit eu soin de se parer de tout ce qu'elle avoit de plus précieux, & cette parure, jointe à la joie d'avoir échappé au péril dont elle avoit été menacée, donnoit un nouvel éclat à sa beauté, qu'un air de modestie & de pudeur relevoit sur-tout infiniment. Ce fut ainsi qu'elle se présenta aux yeux d'*Edouard*, qui la trouva plus belle que tout ce qu'il avoit jamais vu,

& bien plus redoutable que ne l'auroient été les François & les Ecoffois, quand même ils auroient joint toutes leurs forces ensemble ; & qui, après les premières civilités, lui dit, de l'air du monde le plus gracieux : je crois, Madame, que sans armer tous ces braves gens qui vous ont si vaillamment défendue, il vous auroit suffi de vous placer sur les remparts du Château ; vos ennemis respectant vos charmes, n'auroient jamais osé l'attaquer, & vous auriez du moins fait plus d'impression sur leurs cœurs que leurs armes n'en auroient fait sur la Place. Sire, répondit alors la *Comtesse* en rougissant, je ne crois pas que j'eusse été fort en sûreté dans l'endroit où Votre Majesté trouve que j'aurois dû me placer, & la manière dont les *Ecoffois* ont battu pendant plus de douze heures ce Château, dans lequel ils savoient que j'étois, marque bien qu'ils avoient dépouillé tout sentiment d'humanité, & que je n'avois rien à attendre de leur courtoisie. Le Roi connut par cette ré-

ponse de la *Comtesse*, qu'elle étoit bien aise de tourner la conversation d'un autre côté que de celui de la galanterie ; ainsi, admirant sa sagesse, & ne voulant pas lui faire de la peine : allons, lui dit-il, Madame, allons au Château voir les brèches que nos ennemis y ont faites, où il fera peut-être plus aisé de remédier, qu'à celles dont je vois bien que vous ne voulez pas vous appercevoir. La *Comtesse* avoit fait préparer un magnifique repas, qui fut servi dès que Sa Majesté eut mis pied à terre, mais duquel ce Monarque ne mangea presque point, tant il étoit occupé du mérite de cette belle, & des combats que cette passion naissante livroit à son cœur : car outre qu'il prévoyoit beaucoup de difficulté à gagner celui de la *Comtesse*, il trouvoit même que la générosité lui défendoit de l'attaquer, & de se servir de son autorité pour séduire la femme d'un homme, dont les services méritoient une toute autre récompense, & qui étoit actuellement dans les fers de ses Ennemis. Irai-je

aggraver ses peines , disoit-il en lui-même , en lui ôtant la seule chose qui peut les adoucir ? Non , je ne puis y consentir ; la vertu de la *Comtesse* doit , dans cette occasion , m'aider à rappeler la mienne , & me fortifier contre l'impression que ses charmes ont fait sur mon cœur. Il en étoit là , lorsque la *Comtesse* , surprise de sa rêverie , & chagrine de ce qu'il ne mangeoit pas , s'imaginant que c'étoit peut être parce que le régal n'étoit pas à son goût , lui en fit des excuses , & lui dit d'un air modeste & déconcerté , qu'elle avoit fait de son mieux ; mais que n'étant pas accoutumée à avoir un si grand Monarque à sa table , Sa Majesté devoit avoir la bonté de l'excuser , sur-tout dans un temps où les désordres d'un Siège en avoient beaucoup causé dans son esprit & dans sa maison. Ce n'est pas-là ce qui me fait de la peine , répondit le Roi en soupirant ; c'est du désordre de mon cœur , ajouta-t-il à demi bas , dont je dois me plaindre. La *Comtesse* , peu accoutumée aux discours de

galanterie, n'entendit point ce que celui-là vouloit dire, & croyant que le Roi étoit indigné de l'entreprise que les Ecoffois avoient osé tenter, lui représenta humblement que Sa Majesté devoit oublier cette injure, se contenter de sa victoire, & se réjouir de ce qu'elle n'avoit pas coûté beaucoup de sang. Ah ! Madame, dit le Roi en quittant la table, & en conduisant la Comtesse près d'une fenêtre, je n'y puis plus tenir, ma vertu est à bout ; elle a assez combattu contre le mal que je souffre, & auquel vous seule pouvez remédier. Ah ! Sire, s'écria cette belle Dame toute éperdue, croyant qu'effectivement le Roi sentoît quelque vive douleur, que Votre Majesté m'apprenne promptement son mal, & s'il ne faut que mon sang pour la soulager, je suis prête à le donner jusques à la dernière goutte, pour la conservation de mon Souverain, de mon Bienfaiteur & de mon Libérateur. Il n'est pas question de votre sang, répondit le Roi avec précipitation, il m'est trop cher pour

que je voulusse l'exposer à être versé , ni votre personne au moindre péril ; il ne s'agit que de votre pitié ; & s'il est vrai que vous souhaitiez ma conservation , il faut qu'un peu de tendresse répare le mal que vos yeux m'ont fait ; la générosité même vous y engage. Je suis venu ici pour vous défendre contre des audacieux qui avoient osé vous attaquer , & pour prix de ma bonne volonté & de mes services , je me trouve moi-même défait & vaincu par la force de vos charmes ; cela n'est-il point contre le droit des gens , & ne devriez-vous pas un peu mieux ménager un Prince auquel vous croyez avoir quelque obligation , & qui a toujours regardé votre famille avec distinction ? Mais enfin , puisque le mal est fait , n'est-il pas naturel que je remonte jusques à la cause , pour y trouver du remède ; & pourriez-vous avoir la cruauté de me le refuser , sachant que ma vie en dépend ? Il auroit pu continuer encore long-temps sur le même ton , & la Comtesse étonnée n'auroit pas songé à

l'interrompre , s'il ne se fût interrompu lui-même , pour lui dire d'un air passionné : eh quoi ! Madame , vous ne répondez point ; prononcez , s'il vous plaît , car c'est de votre belle bouche que j'attends l'arrêt de ma vie ou de ma mort ; & c'est votre oui ou votre non qui doit en décider. J'avoue , Sire , dit alors la *Comtesse* , que le discours de Votre Majesté me cause une si grande surprise , que ne sachant comment la bien marquer , je n'ai pu prendre d'autre parti que celui du silence , que je garderois encore si Votre Majesté ne m'ordonnoit de le rompre. Non , Sire , je ne puis revenir de mon étonnement : quoi ! se peut-il que dans un même jour vous vouliez mêler tant d'outrage à tant de bonté , & me faire acheter aux dépens de mon honneur , celui que je reçois de la visite que Votre Majesté a bien voulu me faire ? Avez-vous oublié , Sire , combien ma famille vous a toujours été dévouée , & votre grand cœur vous permet-il de songer à séduire l'épouse

d'un homme qui est actuellement dans les fers de vos Ennemis ? Ah ! laissez-moi pleurer la perte de sa liberté ; laissez-moi pleurer son absence , sans aggraver ma douleur par des propositions , que je n'écouterois pas avec la même modération , si tout autre que mon Souverain avoit osé me les faire. Cependant , Sire , tout Souverain que vous êtes , votre pouvoir est limité , & puisque Votre Majesté me demande une réponse positive , j'aurai l'honneur de lui dire , sans sortir du respect que je lui dois , qu'Elle peut si Elle veut , m'ôter la vie , & me priver de tout ce qu'elle peut avoir d'agréable ; mais qu'Elle ne pourra jamais me faire perdre cette innocence , sans laquelle la vie & la fortune me feroient en horreur , & qui peut seule me consoler de tous les malheurs dont votre colere pourroit m'accabler. Mais , que dis-je , Sire , mon innocence pourroit-elle exciter la colere de Votre Majesté ? Et ne devriez-vous pas au contraire m'en faire ressentir les effets , si vous trou-

viez en moi les foibleſſes que Votre Maieſté ſemble aujourd'hui y chercher ? Oui, Sire, la qualité de pere de vos Sujets ; les ſervices de mes proches, ceux de mon époux, ſa captivité, tout vous engageroit à me faire châtier, ſi j'étois capable de déshonorer les uns en manquant de fidélité à l'autre : auſſi veux-je croire que ce n'a été que pour m'éprouver que Votre Maieſté m'a parlé comme Elle vient de faire : mais cette épreuve eſt toujours très-morifiante pour moi, puis- qu'elle marque un doute ſur ma vertu. Ainſi, Sire, de quelque manière que je puiſſe tourner la choſe, je ne trouve que des ſujets d'affliction & de mortification dans le diſcours de Votre Maieſté ; & il n'en falloit pas davantage pour troubler la joie que ſa préſence & la fuite des Ennemis avoit pu répandre dans mon ame. Je vois bien qu'il faut que ce jour, commencé dans la crainte & dans les horreurs d'un Siege, éclairé par le feu qu'on a fait ſur nous, finiffe triſtement, & qu'il ſoit marqué

entre les jours les plus malheureux de ma vie ; aussi ne convient-il point à la femme d'un pauvre captif d'abandonner long-temps son cœur à la joie. Je me reproche les moments que je puis y avoir donné aujourd'hui & Votre Majesté m'en punit bien sévèrement. La *Comtesse* laissa couler quelques larmes dans cet endroit. & le Roi touché de sa douleur, enchanté de ses charmes & plus encore de sa vertu, passa, sans lui rien répondre, dans l'appartement qui lui avoit été préparé, & fut y cacher le desordre dans lequel le discours modeste & spirituel de la *Comtesse* venoit de le jeter. Il admiroit la solidité de ses réponses, sa fermeté, & ne pouvoit s'empêcher de trouver qu'elle avoit raison, & de convenir en même-temps que la sienne étoit fort égarée. Il fit tout ce qu'il put pour la rappeler, & passa le reste du jour & la nuit suivante dans les combats les plus cruels du monde : ne pouvant ni vaincre sa passion, ni se déterminer à la contenter par des violences crimi-

nelles , il crut que le parti de la fuite étoit le plus convenable ; ainsi il donna promptement les ordres nécessaires pour son départ , & ne voulut voir la *Comtesse* qu'au moment qu'il monta en carrosse. Ce fut alors qu'en lui disant adieu , il la conjura d'avoir pitié de lui , & de réfléchir un peu sur ce qu'il lui avoit dit la veille : à quoi cette vertueuse personne répondit , qu'elle feroit toujours des vœux pour que Sa Majesté triomphât de ses Ennemis extérieurs & intérieurs. Pendant que ce Monarque s'éloignoit d'un lieu qui lui avoit été si fatal , & qu'il rouloit du côté de *Londres* , l'esprit occupé de sa nouvelle passion & des moyens de pouvoir ou la vaincre ou la satisfaire , la *Comtesse* reçut la nouvelle de la mort de son mari , qui étant enfin sorti des fers des François , étoit tombé malade en venant la rejoindre , & étoit mort en chemin. La *Comtesse* pleura amèrement sa perte , & après avoir donné à sa douleur tout le temps que son accablement ne lui permettoit pas d'employer

ployer à autre chose , elle songea à régler ses petites affaires & à retourner chez le Comte de *Varuccio* son pere ; (car n'ayant point eu d'enfans , le Comté de *Salisbury* devoit retourner au Roi.) Ce Monarque voyant revenir à *Londres* la personne du monde qui lui étoit la plus chere , s'imagina que la fortune se mêloit de ses affaires ; & flatté par de nouvelles espérances , il cessa de combattre une passion qui causoit un si grand trouble à son ame ; mais la conduite de la *Comtesse* lui fit bientôt perdre ses vaines espérances ; car dès qu'elle lui vit prendre les mêmes manieres qu'il avoit eues à *Salisbury* , elle lui retrancha toutes les occasions de la voir , & se condamna volontairement à une retraite à laquelle son état de veuve servoit de prétexte , mais qui ne convenoit guere à une veuve de vingt-six ans , qui étoit plus belle que les amours. Le Roi pénétra d'abord son intention , fit tout ce qu'il put pour l'engager à paroître dans le monde , & donna pour cela les fêtes

les plus galantes; mais il n'eut jamais le plaisir de l'y voir briller, & rien ne fut capable de la faire sortir de la maison de son pere qui, comme premier Ministre, faisoit sa résidence à *Londres*, & chez lequel cette belle personne se tenoit close & cachée. Une conduite aussi sage & aussi régulière ne fut point du goût du Roi qui, lassé d'une si longue résistance, sentit enfin que sa vertu l'abandonnoit, & qui, par le conseil d'un confident plus intéressé que scrupuleux, résolut de s'abandonner aveuglément à sa passion. Il voulut pourtant, avant d'en venir aux dernières extrémités, tenter encore les prières & faire le personnage de suppliant; c'est pourquoi il lui écrivit la lettre suivante.

*EDOUARD, Roi d'Angleterre, à la
Comtesse de Salisbury.*

MADAME,

Si vous voulez vous donner la peine de faire attention sur la naissance de ma passion, sur son accroissement, sur tout ce que j'ai fait

pour la vaincre , ou du moins pour vous la cacher , sur sa constance & sur la violence où elle est présentement , je suis sûr que votre cruauté aura lieu d'être assouvie , & qu'elle fera place à la pitié ; puisqu'enfin , quelque offense que je vous puisse avoir faite , j'en suis cruellement puni , & vous pleinement vengée. Cessez donc de fuir , comme un ennemi redoutable , un Prince malheureux & soumis , qui n'est coupable à votre égard que par un excès de tendresse , & cessez enfin de désespérer par vos rigueurs le fidele & défolé

EDOUARD.

Le Confident du Roi fut chargé de porter cette lettre à la *Comtesse* , qui après l'avoir lue , lui dit sans s'émouvoir : je vous prie , Monsieur , de vouloir bien dire au Roi que Sa Majesté peut s'épargner la peine de me récrire sur cette affaire , puisque la réponse que je lui fis au Château de *Salisbury* , est la seule que je puis lui donner là - dessus.

Ce fut tout ce que le Confident put obtenir : le Roi mécontent de ce message , ne sachant plus comment s'y

prendre , lui ordonna d'aller chercher le Comte de *Varuccio* , qui prompt à exécuter les ordres de son Maître , s'y rendit dans le moment : il trouva le Roi sur son lit , qui dès qu'il fut entré lui ordonna de fermer la porte & de venir s'asseoir auprès de lui ; après quoi se tournant vers lui d'un air languissant : Comte , lui dit-il , comme votre fidélité m'est connue , j'ai été bien aise de vous parler sans témoins sur une affaire où il s'agit de plus que de ma vie , puisque tout mon repos en dépend , & qu'elle doit décider de ma bonne ou de ma mauvaise fortune ; j'attends là-dessus de vous non-seulement des conseils , mais des secours que les autres ne sauroient me donner ; & si vous me les refusez , je ne puis plus avoir recours qu'à mon désespoir : je n'ai pu me résoudre à vous les demander qu'à la dernière extrémité , & les choses sont présentement à un point , qu'il faut absolument ou que je meure , ou que vous me sauviez. Sire , s'écria alors le Comte tout éper-

du, d'où vient cet accablement, & pourquoi Votre Majesté s'y abandonne-t-Elle, puisque je puis y remédier? Pourroit-Elle bien douter de mon zele & de mon affection? Où sont vos ennemis? Quels périls faut-il affronter? Que faut-il entreprendre? Parlez, Sire, & comptez que je ne trouverai rien de difficile pour vous procurer le repos dont je vous vois privé, fallût-il pour cela vous sacrifier moi & les miens, en un mot tout ce que j'ai de plus cher au monde, puisque le repos de Votre Majesté m'est infiniment plus précieux que ma vie & que celle de ma famille. Oui, Sire, continua-t-il en levant la main droite vers le Ciel, je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que je suis prêt à faire tout ce que Votre Majesté m'ordonnera, quelque risque qu'il y ait à courir en le faisant. Comte, dit alors le Roi, votre promesse me rend la vie, je n'ai jamais douté de votre zele: cependant je n'osois pas tout-à-fait

compter sur un secours que je n'osois presque pas vous demander , & que vous pouvez m'accorder sans exposer votre vie , ni celle de vos proches ; il ne s'agit point ici de livrer des combats ; j'en ai soutenu d'assez rudés contre moi-même , avant de recourir à l'unique remède qui peut vous conserver un Roi qui vous aime , que vous dites vous être cher , & qui ne veut vivre que pour combler de biens & d'honneurs & vous & les vôtres. Oui , mon cher Comte , ajouta - t - il , il n'y a rien que vous ne puissiez attendre de moi , pourvu , continua ce Prince d'un air interdit & embarrassé , que vous vouliez bien engager la Comtesse de *Salisbury* , votre fille , à me vouloir un peu de bien ; je l'aimai dès le premier moment que je la vis , & je fis tout ce que je pus pour m'en faire aimer ; ne pouvant pas y réussir , je voulus l'oublier , j'eus recours pour cela à l'absence ; mais également malheureux dans ces deux entreprises , je n'ai pu ni cesser d'aimer ni parvenir à

plaire , quoique j'aye employé pour cela des offres , présents , soins , lettres tendres , rien n'a pu fléchir sa rigueur. Cette résistance m'a piqué , j'ai admiré la vertu que j'ai combattue ; l'estime s'est jointe à l'amour. Ah ! que l'amour est fort quand il est soutenu par l'estime ! J'ai voulu l'arracher de mon cœur ; mais , hélas ! il en est le maître , & je ne saurois remporter sur moi-même la moindre victoire , après avoir su tant triompher de mes ennemis. Ne me parlez donc point de surmonter une passion qui est devenue trop forte pour pouvoir être combattue , & qui , si elle n'est pas promptement satisfaite , va me précipiter au tombeau par le plus cruel désespoir. Je me suis dit là-dessus tout ce que vous pourriez me dire ; votre honneur , le mien , tout s'est présenté à mes yeux : mais l'idée de votre fille , qui occupe continuellement mon imagination , ne m'a laissé envisager que sa beauté , sa sagesse ; & m'a si bien fait connoître le prix du bien après lequel j'aspirois ,

que je me suis résolu à tout sacrifier pour en faire la conquête. Mais , je vous le répète , ç'a été après m'être livré à moi-même les plus rudes & les plus inutiles combats. Voilà , Comte , quelle est ma situation ; je ne puis cesser d'aimer votre fille qu'en cessant de vivre ; je ne puis vivre sans en être aimé : & comme mes soins ni ma constance n'ont pu l'engager au moindre retour , & que je ne puis être heureux que par votre moyen , je vous laisse le maître de ma vie ; voyez à quoi votre serment vous vient de livrer , & comptez sur celui que je vous fais à mon tour , de vous accorder tout ce que votre ambition pourra désirer , & de partager si bien avec vous toute mon autorité , que je n'aurai par-dessus vous que le nom de Roi. Songez que vous avez quatre fils , dont naturellement trois doivent être traités en cadets , & croyez que si vous travaillez à me rendre heureux , je les mettrai en état de ne pas envier la fortune de leur aîné. Pendant tout ce discours du Roi , le Comte

avoit été si frappé d'étonnement, qu'il n'avoit pas eu la force d'ouvrir la bouche pour lui répondre ; mais enfin, revenant tout d'un coup à lui, comme s'il se fût éveillé en sursaut. Sire, dit-il, j'ai fait un serment aussi téméraire que le fut autrefois le vœu de *Jephthé*. Le zele que j'ai eu pour Votre Majesté, m'a emporté un peu trop vite ; il est vrai que je n'aurois jamais pensé qu'Elle eût pu m'en demander une preuve de cette nature ; que non contente d'en vouloir à l'honneur de ma fille, Elle eût encore voulu me rendre l'artisan de la honte de ma maison, & croire me faire avaler cette honte par l'espoir des récompenses & d'une fortune qui ne sauroit tenter un cœur comme le mien. Le respect dû à la dignité royale, ne me permet pas, Sire, de dire à Votre Majesté tout ce que je pourrois lui dire là-dessus & qu'Elle convient s'être déjà dite Elle-même. Et sans hésiter un moment sur le parti que je dois prendre, je me détermine à tenir mon serment, quelque témé-

raire qu'il puisse être : & aller de ce pas dire à ma fille tout ce que je pourrai pour l'engager à répondre à votre amour ; je lui ferai faire attention sur votre tendre constance , & sur la fortune qu'elle peut faire en vous aimant : enfin je lui parlerai , non en pere , mais en confident de Votre Majesté : mais je vous déclare aussi , Sire , qu'après lui avoir dit là-dessus tout ce que vous pourriez souhaiter , vous ne devez pas compter que j'use de violence , ni d'autre droit que de celui de la représentation. J'espère que sa vertu ne lui permettra pas de se rendre à mon éloquence : mais si j'étois assez malheureux pour la persuader , en jouant l'indigne rôle que Votre Majesté m'oblige de faire , je me réserve en ce cas le droit de pouvoir agir en pere , & de la châtier comme elle le mériteroit. Voilà , Sire , quels sont mes sentiments ; gardez vos bienfaits & vos promesses pour des âmes basses. Souvenez-vous que , pendant la dernière guerre que nous avons eue contre les Ecoissois ,

vous avez reproché à certain Seigneur, que de Barbier il étoit devenu Comte, parce qu'il avoit favorisé les amours du feu Roi votre Pere : c'est un reproche qu'on ne me fera jamais, puisque j'ai puisé dans un sang noble des sentiments qui me feront toujours mépriser la plus haute fortune, lorsqu'il s'agira de l'acquérir de mon honneur. Le Comte sortit en proférant ces dernières paroles, & laissa le Roi dans une consternation la plus grande du monde. En le quittant, il fut trouver la *Comtesse*, à laquelle il dit : ma fille, vous n'avez qu'à vous attendre à la proposition la plus extraordinaire qu'un pere ait jamais faite à sa fille, sur-tout un pere comme moi, qui ai toujours eu l'honneur en recommandation, & qui le préférerois à la plus brillante fortune. Sachez donc, ma chere fille, que malgré ces sentiments dans lesquels je vous ai élevée, & que j'ai vu avec joie dans votre cœur; & que quoique j'aimasse encore mieux vous voir morte que capable d'en prendre d'autres, je

me vois forcé aujourd'hui , par la fatalité de mon étoile , à venir vous faire une déclaration d'amour de la part du Roi , & à vous donner des conseils opposés à mon inclination , en vous sollicitant de répondre à la tendresse de cet amoureux Prince , qui vous offre la fortune la plus éclatante & l'amour le plus constant. Un serment trop légèrement fait m'oblige à vous parler en sa faveur , & à vous prier même de répondre à sa passion : mais je ne suis obligé qu'à cela , & vous êtes libre de faire ce que vous jugerez à propos. J'ai promis de vous prier , & non de vous commander ni de vous forcer. Ainsi , ma chere fille , pour satisfaire à mon serment , je vous prie dans ce moment , une fois pour toutes , de satisfaire le Roi , sa vie en dépend ; elle doit vous être assez précieuse pour lui sacrifier votre honneur , & je vous tiendrai compte de ce sacrifice. Voilà , ma fille , ce que j'avois à vous dire , & dont je vous parle pour la premiere & derniere fois ; prenez

nez là-dessus le parti que vous jugerez à propos, puisqu'encore un coup je ne prétends point me servir de mon droit de pere dans une occasion de cette nature, mais seulement du droit de représentation. Je ne me ferois jamais attendue, répondit alors la *Comtesse*, à une proposition pareille, & moins encore à la recevoir de la bouche de mon pere. Se peut-il que le Roi vous ait choisi pour vous faire une si étrange confiance, & pour vous donner l'indigne commission dont vous vous acquittez aujourd'hui; & se peut-il, mon cher pere, ajouta-t-elle en fondant en larmes, que vous puissiez douter un moment du parti que j'ai à prendre là-dessus? Il n'y a pas à balancer, & quand vous seriez capable de joindre la force aux conseils, vous me trouveriez prête à vous rendre la vie que je tiens de vous, plutôt qu'à renoncer aux sentimens d'honneur que j'ai puisés dans votre sang. Dites donc s'il vous plaît au Roi, ce que j'ai répondu à toutes les personnes qui

m'ont jusques ici parlé de sa part , & ce que je lui ai répondu à lui-même , qui est , que je cesserai plutôt de vivre que de cesser d'être femme d'honneur ; que je le prie de m'oublier & de me laisser dans la solitude où je vis. Je me suis volontairement exilée de la Cour ; j'évite avec soin tous les lieux qui m'offriroient à sa vue , de peur d'entretenir une passion qui trouble depuis long-temps mon repos , en m'exposant à la persécution du monde la plus cruelle ; & qui ; pour mettre le comble à mes malheurs , me fait rencontrer aujourd'hui un persécuteur dans la personne de mon propre pere. Si ma résistance irrite ce Prince , & si elle lui paroît un crime , je suis prête à l'expier dans les plus cruels supplices. Qu'il fasse dresser des échafauds , & préparer des bûchers , il le peut , mais son pouvoir ne s'étend ni sur mon honneur , ni sur ma conscience , & je consentirois plutôt à souffrir la mort la plus cruelle , qu'à consentir à ses criminels desirs. Voilà , mon pere , ma

derniere & ferme résolution. Le Comte de *Varuccio*, charmé de la réponse de sa fille, l'embrassa tendrement ; après lui avoir conté la maniere dont le Roi avoit surpris son serment, il fut rendre compte à ce Monarque du succès de sa commission, lui protesta en conscience qu'il s'en étoit acquitté, & qu'il avoit non-seulement conseillé à sa fille d'avoir du retour pour lui, mais même l'en avoit priée. Il lui dit aussi que ses conseils & ses prieres avoient été sans effet, & lui rendit mot pour mot la réponse qu'il venoit de recevoir de la *Comtesse*. Le Roi avoit été dans de grandes inquiétudes en l'attendant ; il avoit même fait de nouveaux efforts pour vaincre sa passion : il avoit goûté les raisons du Comte, & avoit rougi d'avoir pu se résoudre à lui donner une si honteuse commission : mais dès qu'il apprit qu'il s'étoit porté inutilement à cette extrémité, toute sa vertu l'abandonna ; il perdit patience en perdant l'espérance, & s'abandonnant à son désespoir, il dit tout ce que la passion

la plus forte est capable d'inspirer. Le Comte prévoyant bien qu'il n'en demeureroit pas-là, & craignant qu'on ne voulût encore se servir de son ministère, lui dit : Sire, j'ai rempli ce à quoi je m'étois engagé ; j'espère que Votre Majesté voudra bien à son tour remplir la promesse qu'Elle m'a faite de m'accorder tout ce que je lui demanderois : je ne demande ni biens, ni emplois ; à mon âge on n'a besoin que du repos : ainsi, la grace que je souhaite, c'est de pouvoir aller finir mes jours dans mes Terres. Le Roi y consentit, & il partit le jour même avec ses quatre fils, laissant à *Londres* sa femme & sa fille, avec le reste de sa maison. Le Roi pénétra sans peine le motif de sa retraite, jugeant bien que ce Seigneur ne vouloit pas être mêlé dans cette affaire, & que, sûr de la vertu de sa fille, il la laissoit à elle-même, ne pouvant pas la mettre en de meilleurs mains, afin qu'on vît bien qu'elle étoit la maîtresse de sa conduite & de ses actions, & qu'on

ne pût pas lui imputer la maniere dont elle pouvoit en agir avec Sa Majesté. Ce fut alors que cet amoureux Prince, perdant tout espoir, ne garda plus aucunes mesures, & qu'entièrement occupé de sa passion, on lui vit négliger le soin de ses affaires, & abandonner les plaisirs auxquels on l'avoit vu le plus sensible. Il n'étoit plus question de parties de chasse, & toutes ses promenades se bornoient à passer & repasser devant la porte de la *Comtesse*, pour tâcher d'en attraper un regard, qu'il ne pouvoit attendre que du hazard, par le soin que cette belle prenoit de se dérober aux siens. Une conduite aussi extraordinaire surprit toute la Cour : & comme l'amour du Roi n'étoit plus un secret, les courtisans se plaignoient hautement des rigueurs de la *Comtesse*, & de l'état où elle reduisoit son Souverain. Les uns disoient qu'il falloit l'en punir, & les autres, flattant la passion du Monarque, prétendoient lui prouver par bons arguments qu'il pouvoit, pour se satisfai-

re , se servir de toute son autorité , & se rendre heureux par la force , puisqu'il n'avoit pas pu réussir à le devenir par ses soins & ses tendresses. Que savez - vous même , Sire , ajoutoient ses flatteurs , si la *Comtesse* ne sera pas bien aise qu'on lui fasse une douce violence ? Il est des choses qu'on feint souvent de ne pas vouloir donner , & qu'on se laisse voler avec plaisir. Elle a pris les choses sur un ton , & s'est donné des airs de prude qu'elle ne croit pas devoir démentir , & qu'elle ne soutient peut-être qu'en enrageant : car enfin les femmes sont sensibles comme les hommes , & il est impossible que celle-là ne le soit point au mérite & à la tendre constance de Votre Majesté , aussi-bien qu'à la grandeur d'une fortune qui peut remplir toute son ambition : ainsi , en lui donnant moyen de contenter l'amour & l'ambition , sans rompre en visière à la vertu , Votre Majesté lui rendra à coup sûr le meilleur office du monde ; & en la forçant à devenir heureuse , vous lui fe-

rez assurément autant de plaisir que vous vous en procurerez. Le Roi persuadé par des discours qui flattoient sa passion , & emporté par la passion même , se détermina à la contenter : mais avant de se servir de la force , il voulut encore une fois faire somner cette belle , & l'avertir que c'étoit pour la dernière fois , & qu'après cela elle devoit s'attendre à être traitée comme une place prise d'assaut. Il chargea un de ses Secrétaires d'Etat , d'aller faire cette sommation à la *Comtesse* , & de déclarer les intentions à la mere. Le Secrétaire s'acquitta fidèlement de sa commission. La *Comtesse* ne s'en émut point , & répondant toujours sur le même ton , elle dit à cet envoyé , que le Roi pouvoit lui ôter le bien , la liberté , & même la vie , s'il le jugeoit à propos , & qu'elle étoit prête à tout sacrifier pour conserver son honneur ; après quoi elle passa dans son cabinet , laissant le Secrétaire auprès de sa mere , qui fut bien plus aisée à épouvanter , & qui

tremblante & étonnée de tout ce que ce Ministre des volontés du Roi lui fit craindre des effets de son juste ressentiment , demanda qu'on lui donnât le temps de parler à sa fille , & promit de la persuader à ce que le Roi souhaitoit. On lui accorda sa demande & le délai dont elle avoit besoin , à condition d'en faire un bon usage , sans quoi il n'y avoit plus que des malheurs à attendre , & l'on devoit se préparer à essuyer les plus terribles. Le Secrétaire rendit ensuite compte de sa commission au Roi qui, sans en concevoir une plus grande espérance , s'en tint toujours au dessein qu'il avoit fait de se rendre heureux à quelque prix que ce pût être. Il approuva cependant ce que son Ministre avoit fait , & consentit au délai qu'il avoit accordé qui , étant très-court , ne pouvoit pas retarder beaucoup l'accomplissement de ses desirs , que la mere de la *Comtesse* tâchoit de lui procurer ; car cette bonne femme , oubliant tout d'un coup les sentiments de ver-

tu dans lesquels elle avoit passé toute sa vie , & intimidée par les menaces du Secrétaire , courut , dès qu'il fut sorti , dans l'appartement de sa fille , & après avoir fait retirer ses femmes , lui dit , fondant en larmes : j'avois jusques ici remercié le Ciel de m'avoir donné une fille aussi belle & aussi vertueuse que vous l'êtes , ma chere enfant , & je comptois que vous seriez la consolation de mes derniers jours , & de ceux de votre pauvre pere ; je m'applaudissois de la bonne éducation que je vous avois donnée , & me croyois la mere du monde la plus heureuse. Hélas ! je m'en applaudissois peut-être un peu trop : fier des avantages que je voyois briller en vous , je regardois la plupart des autres meres en pitié ; le Ciel , indigné de mon orgueil , veut aujourd'hui l'humilier , en faisant tourner à ma honte ce dont je tirois ma plus grande gloire , & en faisant de vous l'instrument de la ruine totale de toute notre maison : car il n'y a plus à balancer , la passion du

Roi est montée à un excès , qu'elle ne lui laisse plus écouter ni raison ni vertu ; à peine lui permet-elle de manger & de dormir : il ne garde plus aucunes mesures , le public est devenu son confident , & les Peuples touchés des peines de leur Souverain , & alarmés pour une santé si précieuse , ne parlent que de nous venir brûler dans notre maison , & de vous punir de vos rigueurs en exterminant toute votre race ; chacun crie *tolle* sur vous ; & telle est la dépravation du siècle & la complaisance des flatteurs , qu'il n'est ni petit , ni grand , qui ne parle de votre vertu & de votre résistance ; comme du plus grand des crimes ; les Courtisans qui étoient autrefois jaloux de la faveur de votre pere , tâchent à présent d'établir leur fortune sur les débris de la nôtre , en donnant au Roi des conseils odieux , & lui persuadant qu'il doit se servir de son autorité pour vaincre votre obstination : c'est ainsi qu'ils appellent vos sages refus , qu'ils disent être moins l'effet d'une

vertu sévère , que d'une humeur fiere & orgueilleuse , ou peut - être même de quelque inclination secrete qui vous empêche de répondre à celle du Roi , & de faire attention à l'honneur que vous fait sa recherche. Le Roi , persuadé par cette fausse éloquence , s'est déterminé à suivre aveuglément de si pernicious conseils ; les ordres sont donnés pour cela , & ils auroient déjà été suivis si je n'avois obtenu , par mes prieres , qu'on suspendît l'exécution pour quelques heures , afin de me donner le temps de vous dire mon sentiment , & de prendre votre derniere résolution ; ainsi vous devez , supposé que cette résolution ne soit pas favorable à l'amour du Roi , vous devez , dis-je , vous attendre à être , dès ce soir , arrachée d'entre mes bras , pour être portée dans ceux de ce Monarque , qui se vengera ensuite sur nous de cette violence , & nous fera expier les crimes que vos rigueurs l'auront forcé de commettre. Vous auriez pu , ma chere fille , éviter tous

ces malheurs , en tenant une conduite un peu plus mitigée , & en payant de quelque petite complaisance tous les soins que ce Prince a pris pour vous plaire ; un peu de ménagement auroit pu vous conserver sa tendresse , sans vous obliger à rien faire qui dût vous coûter son estime : il ne falloit pour cela que le laisser espérer sans lui rien promettre ; il auroit toujours attendu d'être heureux par l'amour , sans le secours de la violence à laquelle votre procédé l'oblige d'avoir recours aujourd'hui. Croyez-moi , ma fille , un amant couronné ne doit pas être traité comme un particulier , & les Souverains sont toujours en droit de nous faire sentir qu'ils sont nos Maîtres ; c'est ce que vous allez éprouver dès aujourd'hui , à moins que cédant à la nécessité , vous ne fassiez un effort sur vous-même , en consentant à ce que vous ne sauriez empêcher : par-là vous pouvez prévenir la ruine de notre maison , & détourner le terrible orage qui gronde sur notre tête ; il est triste
pour

pour moi de me voir forcée à vous donner des conseils si opposés aux sentimens de vertu dans lesquels je vous ai élevée, & je vous jure même, que je ne vous les donnerois point, si je voyois la moindre apparence de pouvoir mettre votre honneur à l'abri de la violence qu'on a résolu de vous faire : mais, encore un coup, il faut céder à la force. Puis-je armer des soldats pour vous défendre contre ceux qui viendront investir ce logis, & vous en tirer à main armée ? Hélas ! je ne puis leur opposer que mes larmes, auxquelles ils feront peu d'attention. Appellerai-je mes femmes à mon secours, & leurs quenouilles pourront-elles parer contre des hallebardes & des mousquetons ? Il seroit ridicule d'y penser. Ainsi, ma chere enfant, il n'y a plus aucune apparence de pouvoir sauver votre honneur : & cela posé, je crois pouvoir, sans blesser le mien, vous conseiller de vous garantir des autres malheurs qui nous menacent, puisque vous ne remédiez à

rien en nous les attirant. La *Comtesse*, qui avoit écouté attentivement tout le discours de sa mere, l'interrompit en cet endroit par ses sanglots, & cédant à la douleur dont elle étoit pénétrée, se laissa tomber évanouie à ses pieds. La bonne Dame en fut extrêmement alarmée ; elle appella du secours, & s'empressa à donner à sa fille ceux dont elle avoit besoin ; ses soins firent l'effet qu'elle souhaitoit : ils rappellerent cette belle à la vie ; & cette belle revenue à elle-même, rappelant toute sa fermeté, se tourna du côté de sa désolée mere, & lui dit d'un œil sec, & avec un visage serein : rassurez-vous, Madame, il ne sera pas dit que je sois venue au monde pour causer la ruine de ma maison, & pour vous ouvrir une source intarissable de larmes. Il est bien juste que je subisse seule la peine que la fatalité de mon étoile veut m'imposer ; il faut, comme vous venez de le dire, céder à la force & à la nécessité, & ne souffrir que ce qu'on ne peut pas éviter : ainsi,

comme de deux maux on doit tâcher d'en gauchir un, je viens de me déterminer à aller trouver le Roi, afin de garantir ma famille des effets de son ressentiment : essuyez donc vos pleurs & partons au plus vîte, afin de prévenir l'ordre qu'il pourroit donner pour que l'on me vînt chercher. La bonne mere, charmée de trouver dans sa fille une docilité sur laquelle elle n'avoit pas cru devoir compter, l'embrassa tendrement, & montant avec elle en carosse, sans autre escorte que deux de ses Demoiselles, courut à toute bride au Palais du Roi, où elle demanda d'abord le Secrétaire qui, quelques heures auparavant, avoit été à son Hôtel. Ce Ministre ravi de les voir, courut les annoncer au Roi, & lui dit : Sire, je vous amene ici la compagnie que Votre Majesté a bien souhaité de voir. Le Roi s'avança pour recevoir ces Dames, & leur fit l'accueil du monde le plus gracieux ; après quoi la mere, ayant fait retirer ses femmes, lui dit d'un ton trem-

blant & interdit : Sire , voici ma fille que je vous amene pour réparer toutes les peines qu'elle a causées à Votre Majesté : je vous supplie de vouloir bien les oublier , & de ne point les imputer au reste de la famille. Rassurez - vous , Madame , lui répondit cet amoureux Prince , la démarche que vous faites aujourd'hui en ma faveur efface tout le passé , & je suis plus que dédommagé de tout ce que les rigueurs de votre fille m'ont fait souffrir , par la faveur qu'elle veut bien me faire en venant volontairement me trouver , & en me garantissant par-là de la cruelle nécessité dans laquelle je me trouvois de lui faire des outrages. J'espere que vous n'aurez jamais lieu de vous repentir , ni l'une ni l'autre , de cet effort de complaisance , & que vous aurez lieu au contraire de vous louer de la maniere dont je reconnoîtrai vos bontés. La bonne Dame se retira l'ame pénétrée de joie & de douleur , & laissa sa fille au pouvoir du Roi. Ce fut alors que cet amou-

reux Prince abandonnant son cœur tout entier à la joie, dit à la belle *Comtesse* tout ce que l'amour peut inspirer de tendre & de galant, & que, se jetant à ses pieds, il quitta pour un moment le caractère de Roi pour prendre celui de l'amant le plus soumis. Enfin, ses empressements ne lui permettant pas de modérer ses desirs, ni de différer plus long-temps à les satisfaire, la *Comtesse* le pria de lui donner, avant toute autre œuvre, un petit moment d'audience, après quoi elle lui dit : Sire, Votre Majesté peut bien croire que je ne suis pas venue ici pour m'opposer à ses volontés, ni pour continuer à l'offenser, en persistant dans ma résistance ; non, Sire, je suis en votre pouvoir, puisqu'il plaît ainsi à mon étoile, & que mes plus proches ont bien voulu eux-mêmes m'y livrer, quoiqu'ils eussent dû au contraire me fortifier dans les sentimens de vertu auxquels ils me forcent de renoncer : mais encore un coup, Sire, telle est la fatalité de mon étoile.

le, je dois en subir l'influence, & il n'est plus à présent question de cela; tout ce que je souhaite à présent, c'est que Votre Majesté puisse bien être persuadée, que ma vertu a fait seule mon crime auprès de vous, puisqu'il est très-sûr que, sensible à vos bontés autant qu'à votre mérite, j'ai cent fois souhaité que la distance fût moins grande entre nous, afin de trouver moyen de vous satisfaire sans crime. Après vous avoir fait connoître mes sentiments, trouvez bon, Sire, que je tâche de pénétrer les vôtres, & de savoir si vous me faites l'honneur de m'aimer véritablement, ou si vous avez seulement en vue de vous satisfaire, & que piqué de mes refus, vous vous soyez fait une espece de point d'honneur de triompher de ma résistance. Ma délicatesse demande cet éclaircissement que je vous supplie de vouloir me donner. Le Roi lui protesta alors qu'il l'aimoit plus qu'on n'avoit jamais aimé. Ce n'est pas par des paroles, Sire, ajouta la Comtesse,

que l'on peut me persuader, mais bien par des effets. J'ai une grace à demander à Votre Majesté, jurez-moi que vous me l'accorderez, & je serai alors convaincue de toute votre tendresse. Le Roi jura alors par tout ce qu'il y avoit de plus cher & de plus sacré, qu'il accorderoit à la *Comtesse* tout ce qu'elle lui pourroit demander, quand ce seroit la moitié de son Royaume; imitant en cela la complaisance qu'eut autrefois *Assuerus* pour la Reine *Esther*; mais quelle fut la surprise de ce Prince, lorsque lié par un serment qu'il n'étoit plus en son pouvoir de violer, il vit prendre à la *Comtesse* un visage riant & assuré, qui tirant de sa ceinture un poignard dont elle avoit eu la précaution de se munir depuis qu'on la menaçoit de lui faire violence, elle lui dit : Sire, la grace que j'ai à vous demander, c'est de ne point attenter à mon honneur; vous ne le sauriez faire à présent sans fausser votre serment; auquel cas je tiendrai inviolablement celui que je

vous fais à mon tour , de me plonger ce poignard dans le sein : c'est à vous, Sire , à choisir & me dire lequel de ces deux serments vous souhaitez qui soit accompli : en achevant ces mots , elle se jetta à ses pieds , & tâcha par ses larmes de le déterminer à prendre le bon parti. Le Ciel seconda ses soins ; car le Roi , touché de trouver tant de vertu & tant de courage dans l'ame de la *Comtesse* , après avoir été quelque temps dans une admiration & une surprise difficiles à exprimer , lui dit : relevez-vous , Madame , je ne puis plus tenir contre tant de vertu , vous triomphez de moi , & je prétends rendre dès aujourd'hui votre triomphe authentique en couronnant votre vertu ; c'est - là le seul moyen qui me reste pour contenter mon amour , sans violer mon serment & sans m'exposer à vous déplaire ; c'est le seul qui peut me rendre parfaitement heureux , & le seul qui vous convienne , puisque vous êtes digne du Trône ; préparez-vous donc à venir partager le mien ,

& à régner sur les *Anglois*, comme vous réglez souverainement sur mon cœur. Cela dit, le Roi donna ordre qu'on appellât les Seigneurs qui se trouvoient alors au Palais, & ayant fait entrer en même-temps la mere de la *Comtesse* & les deux Demoiselles de sa suite, il leur dit à tous de saluer la Reine, à laquelle il mit un très-beau diamant au doigt, après lui avoir donné un baiser pour marque de son engagement, suivant la maniere usitée en *Angleterre* : ensuite il ordonna à l'Evêque de *Bourace*, Prélat distingué par son savoir & par sa grande réputation, qui se trouva pour lors présent; il lui ordonna, dis-je, de bénir au plutôt son mariage, après avoir fait part à l'Assemblée de la secrete scene qui venoit de se passer entre Sa Majesté & la *Comtesse*, & leur ayant fait voir le poignard qu'on pouvoit justement appeller le fidèle témoin de sa vertu. Tout le monde applaudit à ce que le Roi venoit de faire : car outre que, comme l'a très-bien remar-

qué autrefois certain Souverain ; le Prince fait toujours bien , on pouvoit fans flatterie concevoir que c'étoit-là la plus belle action qu'il fût possible de faire. Ce Monarque fit présent à sa nouvelle épouse du Duché de *Lancastre* , qu'il avoit acquis par confiscation , & lui assigna de gros revenus annuels. La *Comtesse* , sans s'enorgueillir par un retour de bonne fortune , aussi surprenante qu'éclatante , en remercia le Roi dans les termes du monde les plus touchants. La bonne mere lui marqua sa reconnoissance par des larmes que sa joie lui faisoit répandre en abondance , & il n'y eut personne qui ne fût touché d'une scene aussi tendre. On dépêcha des Couriers au pere & aux freres de la *Comtesse* , pour qu'ils vinssent assister à ses nôces ; & le Roi les embrassa avec autant de tendresse que si l'un eût été son propre pere , & les autres ses freres ; il les combla tous de biens & d'honneurs. Le mariage se fit à petit bruit , les empressements du Roi ne lui per-

mettant pas d'attendre qu'on en eût préparé toute la pompe , que Sa Majesté réserva pour le jour auquel on devoit le célébrer publiquement : le premier de Juillet fut marqué pour cette solennité ; tous les Pairs du Royaume furent mandés pour venir y tenir leur rang & assister au couronnement de la nouvelle Reine , qui ayant été menée la veille *incognito* du Palais du Roi dans l'Hôtel de son pere , fut conduite de-là à l'Abbaye de *Westminster* , où Sa Majesté prit avec elle de nouveaux engagements , en ajoutant à son mariage les cérémonies qui y étoient nécessaires par rapport au temporel , & en la déclarant publiquement Reine. La cérémonie de son Couronnement suivit celle de ses secondes épousailles ; après quoi elle fut conduite au Palais parée des Habits Royaux, ayant la Couronne sur la tête , & suivie de tous les Seigneurs & de toutes les Dames du Royaume , qui étoient les uns & les autres d'une magnificence la plus grande du mon-

de , & telle qu'il convenoit pour briller à une aussi belle fête. Ce fut alors qu'on entendit les cris & les acclamations de tout le peuple , & que par un changement étrange , ceux qui quelque temps auparavant avoient crié *tolle* contre la *Comtesse* , furent contraints de rendre hommage à sa vertu , en lui donnant mille louanges. Les femmes & les filles avoient eu soin de joncher de fleurs les rues par où elle devoit passer , que l'on avoit ornées des plus belles tapisseries ; & l'air retentissoit des cris de joie & de *housé* qu'en pouffoit de tous les côtés , en disant : vive notre belle Reine , que sa vertu vient de couronner. Ce ne furent que festins & bals au Palais pendant plusieurs jours , & ce fut dans un de ces bals qu'*Edouard* créa l'Ordre de la *Jarretiere* , si considérable en *Angleterre* , afin que , dans tous les siècles , les plus grands Seigneurs se fissent un honneur de porter les livrées de cette belle Reine , & que le don de sa *Jarretiere* devînt le but de l'ambition des

Grands

Grands de la Cour , qui aspirent tous à l'honneur de s'en voir parés. On peut tirer de cette Histoire une conséquence plus avantageuse pour la *Comtesse* que celle qui a été tirée en faveur de *Porus* : car si l'on a dit , au sujet de ce brave Indien , que la vertu plaît quoique vaincue , on peut conclure ici que la vertu est invincible , puisque celle de la *Comtesse* a triomphé de tous les assauts qu'on lui a livrés , & que triomphant de l'autorité Royale , elle lui a ouvert le chemin au Trône : grand exemple pour engager les gens à suivre cette belle & triomphante vertu : mais , hélas ! on peut dire à la honte du siècle , que c'est un exemple peu suivi ; le penchant que les hommes ont au vice , les y entraîne & de là ordinairement dans le précipice , puisque les gibets , les échafauds , les roues , & tous les plus grands malheurs , sont les suites ordinaires du crime , dont on est outre ce la toujours secrètement puni par les remords qu'on sent après l'avoir commis ; au lieu que

le témoignage d'une bonne conscience peut seul suffire à nous faire soutenir tout le poids de la plus mauvaise fortune : mais , encore un coup , le penchant des humains les entraîne vers leur perte. Pour moi , après vous avoir assuré que le mien me portera toujours à vous être entièrement dévouée , je vous dirai aussi naturellement qu'à l'heure qu'il est il m'invite au repos ; non pas sous un feuillage épais , mais dans un bon lit , où je vais me livrer au sommeil , dont je sens déjà les douces approches ; ainsi , bon soir. Comme je crois qu'il est temps que vous en fassiez de même , je finis ma Lettre en vous disant : dormons tous ; ah que le sommeil est doux !
A Paris ce , &c.



L E T T R E C V I I I .

LA date de cette Lettre aura , sans doute , de quoi vous surprendre , & en même-temps de quoi m'excuser sur ce que j'ai tant tardé à répondre à votre dernière : car quoiqu'on voyage très-commodément en Hollande , & que le voyage d'*Utrecht* à la *Haye* ne soit pas fort grand , cela ne laisse pas de déranger ; des visites reçues & rendues , & plus que tout , l'événement qui m'a ramenée dans ce beau Village ; tout cela m'a si fort occupée , que sans cesser un moment de penser à vous , je n'ai pourtant pas pu trouver un instant pour vous écrire ; mais ne vous fâchez pas , Madame , je m'en vais vous payer les arrérages de mon silence , dont cette Lettre vous dédommagera pleinement. La vôtre m'a fait un vrai plaisir : j'admire avec vous la vertu de la Comtesse de *Salisbury* , je suis fort

aïse qu'elle ait été couronnée ; mais je suis , comme vous , bien fâchée qu'il faille remonter dans des siècles passés pour trouver de pareils exemples ; car on auroit pu dire à votre Comtesse ce que dit Arlequin à Tarquin , en apostrophant Lucrèce : *vous donnez aujourd'hui un exemple étonnant qui sera peu suivi* , puisqu'il est à présent peu de femmes capables de cruelliser un amant couronné , & par conséquent peu capables de s'en faire assez estimer pour mériter d'être couronnées. Mais , sans nous arrêter plus long-temps à faire des annotations sur les histoires anciennes , & sur les chroniques de l'*Angleterre* , il est , je crois , plus à propos de parler de ce qui se passe à présent dans cette terre des Anges ; (car c'est-là ce que signifie le nom ,) & je crois que c'est de la beauté de ses Habitants qu'en vient l'étymologie. Quoi qu'il en soit , c'est de la révolution qui vient d'arriver dans ce Pays là que je dois vous entretenir aujourd'hui , & le sujet est

bien digne de votre attention. Vous avez appris , fans doute , par les nouvelles publiques , la mort de la Reine *Anne* , qui après avoir regné pendant douze ans & quelques mois dans la Grande-Bretagne , & soutenu glorieusement le faix d'une Guerre qui a duré autant que son règne , est morte le 12 Août 1714 , à sept heures du matin , après avoir donné la Paix à ses Sujets , & procuré , par ses soins , celle de toute l'*Europe*. Comme cette Paix étoit depuis longtemps l'unique objet de ses désirs , il semble que cette bonne Reine n'attendoit pour mourir que de les avoir remplis , & que d'avoir rendu le repos à la terre , pour aller chercher un repos & un regne éternel dans le Ciel : c'est ce qu'il faut espérer que sa piété & toutes ses vertus lui auront procuré , quoiqu'elle soit morte Huguenote ; & j'ai bien meilleure opinion du salut d'un bon Huguenot , qui croit sa Religion bonne , & qui la professe de bonne foi , que je n'en ai de

celui de nos esprits forts , qui se font un honneur de ne rien croire , & une honte de vivre en gens de bien. La Reine *Anne* étoit bonne , charitable , zélée pour sa Religion , sans être capable de haine ni de cruauté contre ceux qui en professoient une autre. La beauté de son regne , & les heureux succès de ses armes , ne pourroient que nous donner une très-haute idée de son génie , si l'on ne savoit que celui de ses Ministres & de ses Généraux , a beaucoup influé là - dedans. Ainsi , comme ils doivent avoir part à sa gloire , on doit aussi moins imputer à cette Reine , qu'à ceux qui l'ont tour-à-tour gouvernée , ce qu'elle peut avoir fait ou toléré de contraire à ses véritables intérêts. Comme la *Grande - Bretagne* est divisée en deux factions qui se combattent continuellement , & dont l'une triomphant tour-à-tour de l'autre , s'attribue d'abord toute l'autorité , il est mal aisé , pour ne pas dire impossible , de pouvoir être généralement applaudi dans ce

Pays-là , où ceux qu'on appelle *Toris*, sont si fort opposés aux *Whigs* , que le jour & la nuit ne sauroient l'être davantage. Cette différence de sentimens a fait qu'on a envisagé la mort de la Reine de différente maniere ; & que les uns s'en sont affligés , & les autres réjouis , suivant qu'ils l'ont crue contraire ou favorable à leurs intérêts : c'est ce qu'on peut voir par cette Epitaphe.

Cy gît la Reine *Anne Stuard*,
Morte un peu trop tôt ou trop tard ;
Trop tôt pour l'ancien Ministère ;
Trop tard pour le parti contraire.

Le respect dû à la mémoire des morts & à la dignité royale , me fait supprimer la suite de cette Epitaphe : je vous dirai seulement que , malgré la division des partis , il n'y eut qu'un seul avis , dès que la Reine fut morte , qui fut d'appeller & de proclamer à sa place l'Electeur de *Hanover* , que le sang , les loix , & l'inclination des Peuples lui donnoient pour Succes-

feur ; ainsi cinq heures après sa mort ,
on publia cette proclamation.

» **C**OMME il a plu à Dieu tout-puissant
 » de retirer en sa grace notre dernière Sou-
 » veraine & Dame la Reine *Anne* de benite
 » mémoire , & que par cette mort les Cou-
 » ronnes Impériales de la *Grande-Bretagne* ,
 » de *France* & d'*Irlande* , sont tombées unique-
 » ment & de plein droit à Haut & Puissant
 » Prince l'Electeur de *Brunswick-Lunebourg* :
 » A ces causes , Nous Lords Ecclésiastiques
 » & Séculiers de ces Royaumes , assistés des
 » Conseillers Privés de Sa Majesté défunte ,
 » & d'un nombre d'autres Gentilshommes de
 » qualité , le Lord-Maire , les Aldermans &
 » Citoyens de *Londres* , savoir faisons , d'u-
 » nanimité de voix , de consentement de bou-
 » che & de cœur , publions & proclamons ,
 » que le Haut & Puissant Prince George , Elec-
 » teur de *Brunswick-Lunebourg* , par le décès
 » de notre défunte Souveraine , d'heureuse
 » mémoire , est devenu notre unique & vé-
 » ritable Seigneur GEORGE , par la grace
 » de Dieu , Roi de la *Grande-Bretagne* , de
 » *France* & d'*Irlande* , Défenseur de la Foi ,
 » auquel nous promettons hommage entier ,
 » fidélité & obéissance constante , avec une

» affection toute cordiale & soumise ; priant
 » Dieu , par qui les Rois & les Reines re-
 » gnent , de benir Sa Majesté le Roi *George*
 » d'un long & heureux Regne sur Nous : don-
 » né au Palais de Saint *James* le 12 d'Acût
 » 1714. Dieu conserve le Roi *George*. *Amen*.

Le Comte de *Dorset* partit d'abord en poste pour aller porter à *Hanover* , au nouveau Roi , une adresse de félicitation sur son avènement à la Couronne , & le prier de satisfaire à la juste impatience de ses Sujets , en se hâtant d'en venir prendre possession. Plusieurs Seigneurs *Anglois* firent aussi le même voyage . & se hâterent , par leurs empressements , de marquer leur zele & leur bonne volonté. On ne voyoit à la *Haye* que des *Anglois* qui venoient tous les jours y attendre leur Roi , & qui passoient la mer pour être plutôt à portée de lui rendre leurs premiers hommages. Jugez si pendant que de tous les côtés on couroit en foule à la *Haye* . où Sa Majesté devoit faire quelque séjour , j'aurois pu , de l'humeur dont je suis , rester tranquillement à

Utrecht ; cela n'étoit pas possible , & cet événement , qui m'a attirée à la *Haye* , meritoit bien que j'en fisse le voyage : je vous assure même que je n'y ai point de regret. J'ai eu l'honneur d'y saluer le Roi & le Prince de *Galles* son fils ; & j'ai fait de bon cœur *chorus* à tous les applaudissements qu'on leur a donnés : applaudissements qui ne doivent pas être suspects de flatterie dans un Pays comme celui-ci , où l'indépendance & la liberté donnent celle de dire naturellement son sentiment , & où on ne se donne pas la peine de feindre ; les *Républicains* n'ayant personne à craindre ni à ménager , dès qu'ils vivent conformément aux Loix de leur République ; ainsi , quand ils disent du bien de quelqu'un , il faut croire qu'ils pensent de même , puisque rien ne les oblige à trahir leurs sentiments , & que la droiture est une des bonnes qualités des *Hollandois*. Les premiers Seigneurs de l'Etat furent attendre ce Prince sur leurs frontières ,

où il n'arriva qu'environ un mois après la mort de la Reine , ayant été obligé de donner ce temps-là à recevoir les tendres adieux de ses anciens Sujets , qui ne purent voir son éloignement sans larmes ; tant il est vrai que ce qui fait le plaisir des uns fait toujours de la peine aux autres ; puisqu'on se réjouissoit à *Londres* de ce dont on s'affligeoit à *Hanover* ; & que chez les premiers on tâchoit d'engager le Roi à hâter un départ que les derniers auroient bien voulu qu'il eût différé ; il fallut pourtant se résoudre à cette séparation : elle fut tendre & touchante , & tout l'éclat de la Couronne ne fut point capable d'empêcher que le Roi ne partageât la douleur que son éloignement caufoit à de si fideles Sujets : douleur qu'il prit soin d'adoucir , en leur promettant de venir de temps en temps les voir , & en leur laissant , pour gage de sa tendresse , le Prince *Frédéric* son petit-fils. Sa Majesté se reposa sur la route à *Woorst* , belle maison de campagne de Mylord Com-

te d'*Albemarle*, où Elle fut reçue avec toute la magnificence imaginable ; & une magnificence si grande , que le Roi s'en plaignit , aussi - bien que de la maniere avec laquelle ce Seigneur le régala à la *Haye* ; Sa Majesté ayant dit qu'Elle vouloit le surprendre & venir manger sa soupe , sans lui donner le temps d'ajouter à son ordinaire , & de lui faire des festins aussi superbes & aussi somptueux. Ce Monarque reçut ici les compliments de l'Etat , de tous les Ministres étrangers , & les vœux de tout le Public ; il y en eut même qui les lui présenterent en Vers , & voici ceux que la *Quintessence* lui offrit à son arrivée.

*Vœux de la Quintessence pour S. M le
Roi de la Grande-Bretagne GEORGE I.*

HÉROS que la gloire accompagne ,
Que le Ciel a choisi pour défendre la Foi ,
Mille peuples , rangés sous votre aimable loi ,
Soupirent après vous dans la Grande-Bretagne ;
Chacun s'empresse à faire voir
Que son zele , joint au devoir ,
Vous présente ses vœux & son sincere hommage.

Vous

Vous regnez déjà sur les cœurs ;
Fût-il un plus heureux présage
D'un regne florissant & rempli de douceurs ,
Dans ces Isles si fortunées ,
Où par l'ordre des destinées
Vos vertus vont bientôt se faire couronner ?
Puissez-vous , Anguste Monarque ,
Sans craindre les coups de la Parque ,
Jusqu'au siècle prochain heureusement regner !

J'eus l'honneur de saluer le Roi &
le Prince de *Galles* ; ce qui me donna
occasion de dire dans la *Quintessence*
suivante :

Je l'ai vu , ce Héros , digne objet de mes Vers ,
Ce Roi des Cieux & de tout l'Univers ,
Qui de mille vertus porte le caractère ;
J'ai vu le digne Fils de cet auguste Pere :
Que puis-je désirer dans ce moment heureux ?
C'est, grand Roi, qu'acceptant & l'encens & le zele
D'un peuple dont je suis l'écho le plus fidele ,
Vous daigniez accepter & mon zele & mes vœux.

Mes souhaits furent exaucés ; le Roi
me fit l'honneur de s'entretenir sou-
vent avec moi ; & pour marque de sa
bienveillance , m'honora du don de sa
médaille en or. Une aussi précieuse fa-
veur excita d'abord l'envie de tous

122 LETTRES HISTORIQUES
mes compatriotes ; ce qui m'obligea
de dire dans une autre *Quintessence* :

Les bontés d'un grand Roi m'attirent des jaloux ;
Mais la cause de ce courroux
M'est si précieuse & si chère ,
Que je voudrois dans ce moment ,
Tant je me plais à leur colere ,
Pouvoir leur donner lieu de se fâcher souvent.

Je dis dans un autre endroit de la
Quintessence :

Jadis d'un fort cruel j'éprouvai l'inconstance ,
J'esquyai son caprice & toute sa rigueur :
Mais dans cet heureux jour oubliant ma souffrance ,
Les bontés du Roi remplissent tout mon cœur :
Il est tout occupé de sa reconnoissance.
Loin de moi, soins fâcheux ; loin, mortelle douleur ,
Cédez la place à l'espérance.
Si mon divin Héros approuve ma faveur ,
S'il accepte mon zèle & mon obéissance ,
J'ose dire avec confiance ,
Que , par des vœux remplis d'ardeur ,
J'ai su tirer la *quintessence*
Et l'élixir du vrai bonheur.

Mais les vents qu'on appelle con-
traires , & qu'on regardoit ici comme
favorables , parce qu'ils retardoient le
départ de ce Monarque , & que ces

vents, dis-je, durerent plus de quinze jours, j'eus encore l'occasion de renouveler dans plusieurs *Quintessences*, à Sa Majesté, les assurances de mon zele & de mon respect. Voici ce que je dis dans celle du 24 de Septembre :

Illustres Filles de Mémoire,
 Venez m'éclairer en ce jour,
 Et m'aider à faire ma cour
 A un Héros convert de gloire.
 Animez ma tremblante voix
 Pour chanter le plus grand des Rois ;
 J'ai besoin de votre éloquence.
 C'est un Roi sur qui l'Univers
 Fonde sa plus douce espérance.
 Redoublons pour lui nos concerts.
 Ce Roi que le Ciel a formé,
 Qu'en sa grace il nous a donné
 Pour faire cesser nos alarmes,
 Ne peut être assez admiré.
 Tous les cœurs lui rendent les armes :
 Il est digne d'être adoré.
 Nous verrions finir nos malheurs,
 Tarir la source de nos pleurs,
 Par ce Roi si grand & si sage,
 Qui joint à tant de majesté,
 Tant de prudence & de courage,
 Tant de douceur & de bonté.
 Ciel, daignez exaucer nos vœux ;
 Que son regne soit long, heureux.
 Sur lui tout notre espoir se fonde ;
 Il est l'amour de l'Univers :

124 LETTRES HISTORIQUES

Conservez-le , grand Dieu , pour le bonheur du
monde ,
Et faites pour le mien qu'il approuve ces Vers.

Si vous me demandez , Madame , de
vous faire le portrait de ce Roi , je
vous renverrai à la *Quintessence* du 27
Septembre , où je dis :

Comment peindre d'un Roi si grand , si révééré ,
Tant de rares vertus , de graces sans pareilles ;
Puisque du monde entier dont il est admiré ,
Il est la huitieme merveille ?

La *Quintessence* n'a point été la seule
qui ait chanté les louanges de ce Roi ;
d'autres Muses ont aussi signalé leur
zele dans cette occasion , & je vous
envoie ici quelques-uns des Vers qui
lui ont été présentés à la *Haye*. En
voici de la façon de M. *Huet* , Mi-
nistre François réfugié , qui est un
homme d'esprit , de réputation & de
mérite.

Grand Prince devenu grand Roi
Par la faveur du Ciel , & sans trouble & sans guerre ,
Vit-on jamais en Angleterre
Un astre plus brillant & plus benin que toi ?

Où, tes bénignes influences,
Aussi bien que l'éclat de tes rares vertus,
Sont pour les Peuples abattus,
Contre leurs ennemis de douces assurances.

Hâtes-toi, redoubles tes pas,
Grand Roi, sans différer plus long-temps ton
voyage;
Tes Sujets sur l'autre rivage
Déjà sont accourus, & t'y tendent les bras.

Voies donc, contentes leur zèle,
Réponds, en te hâtant, à leurs empressements;
Rénais dans leurs sentiments,
Il n'est plus de parti que celui qui t'appelle.

Malgré toute sa pesanteur,
Qu'agréable pour toi doit être la Couronne,
Quand tout un peuple te la donne
D'une voix, d'une main conduite par le cœur!

Heureux Peuple! après tant d'alarmes
Au sujet de tes Loix, de ta Religion,
La Paix va regner dans Sion,
Et tu verras tarir la source de tes larmes.

Puisses-tu vivre assez long-temps,
Grand Roi, pour tes Etats, ainsi que pour l'Eglise,
Et que la fameuse Tamise,
Se ressente à jamais de ces événements.

Tels sont les vœux ardents, sincères,
Que poussent vers le Ciel tous les bons Protestants:
Ah! que nos cœurs seroient contents,
Si par tes soins, Grand Roi, nous pouvions vivre
en frères.

En voici encore du même Auteur,
composés avant l'arrivée du Roi ici.

En t'attendant , grand Roi , ma juste impatience
M'a fait prendre la plume une seconde fois
Pour caractériser les véritables Rois.

Lis donc , & vois ce que j'en pense.

Le Héros de toute saison
N'est pas , à mon avis , celui qui fait la guerre ,
En Hiver , aussi bien qu'au temps de la moisson ,
Pour ravager toute la terre.

Mais c'est celui qui , dans tous ses projets ,
De ses Etats ne tend qu'à bannir la misère ,
Et qui porte en son sein des sentiments de pere ,
Pour rendre heureux tous ses Sujets.

Non , non , il n'en fut jamais d'autre ,
Quoi qu'en disent tous les flatteurs :
Sur ce pied-là , le grand George est le nôtre ;
C'est le Héros parfait qui regne dans les cœurs.

En voici d'autres de la façon de M.
de Gabillon , Profélyte François , en
Latin & en François. Je vais commen-
cer par le Latin.

*Nunc tua Majestas regali fulget honore ,
Et nomen celebrant plebs proceresque tuum.
Quisque canit : vivat regnetque Georgius Heros ,
Regnet & in natis Hannoverana Domus ,
Electo , Princepsque potens , nunc maximus es Rex ,*

Virtutique datur trina Corona tuæ.

Proh dolor ! Anna obiit ; Rex vivis , quanta voluptas !

Et dum Luna cadit , Sol novus orbe micat.

Te vocat Anglica gens ; sacram diademate frontem

Cingere vult , leges prompta subire tuas :

Felices Angli tantum legisse Monarcham ,

Qui semper patriæ jura decusque feret.

Inclyte Rex , conscende Thronum , te fata secudent ,

Et faveat votis Numen ubique tuis.

Voici le Sonnet du même en François.

Quel spectacle, grand Roi, se présente à mes yeux !

Je vois des Potentats couronner ta mémoire ,

Dresser des monuments éternels à ta gloire ;

Je vois ta Majesté triompher en tous lieux.

L'Angleterre à l'envi t'élève jusqu'aux Cieux ;

Elle trace déjà le plan de ton histoire ,

Ta proclamation vaut plus qu'une victoire ,

Et rend vains les projets d'un Prince audacieux,

Qui pourroit contester les droits de ta Couronne.

La Terre jointe au Ciel t'appelle sur le Trône.

Trois Royaumes entiers sont soumis à ta loi :

Cependant au dessus de ta grandeur suprême ,

La vertu brille en toi plus que le diadème ;

En George le Héros est plus grand que le Roi.

Un autre Profélyte François réfugié, nommé M. de la *Pitlonniere*, a fait les suivans.

Grand Roi, mon Apollon, aigri par la satire,

Veut reprendre son fiel, ou refuse d'écrire.

128 LETTRES HISTORIQUES

La superstition , au sourcil infernal ,
 M'inspira le chagrin du sombre Juvenal :
 Prête à tout engloutir , elle enflammoit ma Muse ,
 Quand un nouveau Persée , armé de sa Méduse ,
 Est venu du Papisme étonner la fierté ,
 Et sauver la Réforme avec la liberté.
 Aujourd'hui que le Ciel , à tous mes vœux propice ,
 Leur élève un rempart au bord du précipice ,
 Un salut imprévu désarme mon courroux ,
 Et me borne au plaisir d'embrasser tes genoux.
 Ne crains pas que ma verve , en quittant l'invective ,
 Prodigue la louange idolâtre , excessive ;
 Qu'elle apporte à tes pieds un encens profané ,
 Dont s'enivre souvent un monstre couronné.
 Je hais ces esprits bas , adulateurs serviles ,
 Toujours prêts d'adorer jusques aux crocodiles ,
 Et plains ces foibles Rois , amis des faux portraits ,
 Pour parer leurs autels , qui gagnent leurs Sujets :
 Mais ma plume en ce jour , dans ses transports sin-
 ceres ,
 Porte envie au pinceau des flatteurs d'un Tibere ,
 Et mon Vers plus naïf , mais qui craint d'échouer ,
 Voudroit leur élégance , ayant à te louer.
 Si les horreurs du temps qui m'ont fait satyrique ,
 N'avoient éteint mon goût pour le panégyrique ,
 Je pourrois éblouir tes ennemis confus
 Du portrait éclatant de tes hautes vertus.
 Oui , je pourrois , grand Roi , si j'étois un Apelle ,
 Peindre un port noble , auguste ; & plein de mon
 modele ,
 Tracer les sentiments d'un digne & d'un grand Roi ,
 Soumis à la justice , esclave de sa foi ;
 Une bonté sans fard , un accès doux , facile ,
 Une Religion mâle , humaine , tranquille ,
 Un zele ardent , actif , qui sait se modérer ,

Qui guérit les erreurs , ou fait les tolérer.
Aux Peuples trop heureux d'un florissant Royaume,
Je pourrois peindre un Roi, qui, rival de *Guillaume*,
A l'ambition folle apporte de bons freins ,
La paix , la liberté , la douceur aux voisins.
Mais pour ne point risquer d'obscurcir ma matiere ,
T'assurant de nos cœurs où la joie est entiere ,
J'emprunte à mon défaut l'organe du Public ,
Les accents du *Tori* perdus dans ceux de *Whig*.
Ta lenteur fait souffrir tes Isles fortunées ;
Dans l'ardeur de te voir les jours sont des années.
Déjà la liberté qui te tendoit les bras ,
Seme l'or & les fleurs prodigués sous tes pas ;
Et la Religion , laissant hurler Cerbere ,
Prépare le triomphe à son Dieu tutélaire ,
Sous l'écusson pompeux d'Electeur & de Roi ,
Ecrit en lettres d'or , *Défenseur de la Foi*.
La superstition , au regard louche & sombre ,
Pâlit, court aux Enfers, & craint jusqu'à ton ombre ;
A l'envi des Anglois , les voisins empressés ,
Semblent donner l'espoir à leurs vœux exaucés.
Ames de nos vaisseaux , vents , secondez Neptune ,
De l'Europe sauvée ils portent la fortune ;
Aquilons complaisants à nos ardents desirs ,
Prêtez de votre souffle aux paresseux Zéphirs.
Hâtes-toi donc , grand Roi , tout un monde t'appelle :
Viens sans délai combler la joie universelle.
Mais un Peuple orphelin vient troubler notre accueil ,
C'est pour nous un triomphe ; & pour lui c'est un deuil.
Deuil & triomphe juste autant qu'il est sincere :
Nous gagnons un bon Roi , quand il perd un bon
Pere :

Daignes effluer des pleurs que nous faisons couler ;
 De ta gloire , grand Roi , tâche à le consoler ;
 Dis-lui qu'un sage Arrêt , signé des Destinées ,
 Mit le Sceptre en dépôt pour tes belles années ;
 Par la Religion , que cet Arrêt dicté ,
 Préserva du tombeau la foi , la liberté.
 Dis-lui que l'intérêt de l'Europe t'appelle ;
 En vain à ses desirs tu te rendrois rebelle ,
 Que jusqu'au bout du monde on iroit te chercher :
 Oui , des bras d'un bon Peuple elle iroit t'arracher ,
 Pour maintenir chez lui la paix & l'abondance ;
 D'un rayon détaché promets-lui l'influence ,
 D'un astre subalterne ayant su le pourvoir.
 Sevres-le , si tu peux , du plaisir de te voir.
 Enfin , à nos dépens , laisse-lui l'espérance
 D'un éclair consolant de ta douce présence ;
 Promets , en le quittant , à ton Peuple affligé ,
 Du Peuple triomphant qu'il sera protégé :
 Mais abrèges un adieu qui nous impatiente ;
 Dans le plaisir usé d'une trop longue attente ,
 On murmure , on languit ; depuis un mois tu viens ;
 Cher Prince , souviens-toi que tu nous appartiens.
 Puissent les ris , les jeux , en haie à ton passage ,
 Ne point trop retarder ton triomphant voyage.
 Puissent après ton char , les Faunes curieux ,
 Perdre haleine en briguant un regard de tes yeux.
 Puissent les Dieux marins , de leurs grottes humides ,
 Accourir , rendre hommage , avec les Néréides ,
 Et les vents t'emporter sur tes coursiers légers.
 Puissai-je , comme Orphée , ébranler les rochers ,
 Et , grand Roi , sous ton regne abjurant la satire ,
 Aux airs du siècle d'or accoutumer ma lyre ,
 Et chanter sous tes yeux , si tu prises ma voix ,
 Un Roi , l'Amour des siens , le modele des Rois.
 Je fais que sur le Trône on s'éblouit , on change ,

Et ne voudrois pour rien hazarder ma louange.
Les regrets d'*Hanover* assurent mon encens ;
Notre joie & son deuil , grand Roi , sont mes ga-
rants.

Voici quelques Devises de la façon
de M. du *Vrigni* , petit - fils du fa-
meux *Dupleffis - Mornay*.

I. Une main sortant d'un nuage , qui tient
une Couronne royale , avec ces mots :

HÆC DAT ET AUERT. *Celle-ci les donne &
les ôte.*

Et dans l'Exergue.

PRÆMIUM FIDEI. *La récompense de la
Foi.*

I I. Un Grenadier ayant sept grenades ,
dont quatre sont plus grosses que les autres
trois , regardé par un Soleil , avec ces mots :

CUMULAT SUA DONA CORONIS. *Il
couronne en moi ses dons.*

I I I. Une femme représentant la Gran-
de-Bretagne , attachant une jarretiere à un

132 LETTRES HISTORIQUES

Laboureur qui tient sa charrue , avec ces mots :

PRIMUM SUUM AGRICOLAM GRATA COMPEDE VINCIT. *Elle lie d'une jarretiere son premier Laboureur.*

Faisant allusion au nom de George , qui en Grec signifie Laboureur.

I. V. Encore un Laboureur avec sa charrue ; & , par la même allusion au nom de George , ces mots :

IMPIGER AGRI DOMINICI CULTOR. *Il cultive avec soin le champ du Seigneur.*

Et avec ces autres mots :

FELIX MIHI TELLUS ARANDA. *Il m'est échu une heureuse terre à labourer.*

Le même M. du Vrigni en a fait aussi pour Madame la Princesse de Galles , que je vais vous mettre ici tout de suite pendant que je suis en train , sans attendre de les placer , comme il seroit peut-être plus à propos , lorsque je
vous

vous parlerai de cette Princesse, qui n'arrivera point ici en même-temps que le Roi & le Prince son époux. Quoi qu'il en soit, voici les Devises.

I. Un Grenadier ayant des grenades ; avec ces mots :

QUOT FRUCTUS TOT CORONÆ. *Au-
tant de fruits que de Couronnes.*

- II. Une pleine Lune fort blanche, avec ces mots :

TOTA BRITANNIA ALBA REFULGET. *Elle ne promet que sérénité aux
Anglois.*

Et ces autres mots :

NOCTEM ADIMIT REDDITQUE QUIETEM. *Elle
chasse la nuit ; mais elle rend le repos.*

Enfin, pour en revenir au Roi, je vous dirai qu'après avoir reçu ici les vœux & l'encens du Public & des Particuliers, pendant près de trois semaines qu'il y a été retenu par les vents,

& après avoir été magnifiquement régalé par Mylord Comte d'*Albemarle*, M. le Baron de *Welderen*, le Baron de *Duvenvoorde*, & autres des premiers de l'Etat, ce Monarque en partit le 27 de Septembre, à huit heures du matin, avec le Prince de *Galles* son Fils, & suivi d'un grand nombre de Seigneurs, Anglois & Allemands, dont les uns étoient venus audevant de lui de *Londres*, & les autres l'avoient suivi de *Hanover*. Les vents favorisèrent sa navigation, & le poussèrent le plus heureusement du monde vers la *Tamise*, où il arriva le 28 Septembre, c'est-à-dire le lendemain de son départ d'ici. Sa Majesté mit pied à terre à *Greenvich*, où tous les Seigneurs s'étoient rendus d'avance, après avoir donné les ordres nécessaires pour la solennité de son entrée à *Londres*, qui fut des plus pompeuses. On dressa des échafauds dans toutes les rues par où ce Monarque devoit passer, & les fenêtres de ces mêmes rues furent louées à un prix excessif,

tant la foule étoit grande à son passage, tout le monde ayant de l'empressement pour un Roi si chéri. Cet empressement fut même fatal à bien des personnes; car comme la Tamise étoit toute couverte de petits bateaux, remplis d'une infinité de Peuple qui vouloit voir arriver le Roi, on ne put pas empêcher qu'il n'y eût quelques-uns de ces bateaux renversés & des gens noyés, qui dans cette occasion furent les vrais martyrs de leur zele. Sa Majesté en fut touchée, & tâcha d'en consoler les Parents, en leur faisant ressentir les effets de sa générosité. Ce Monarque s'est d'abord concilié les cœurs de ses Sujets par sa tendre bonté, sa douceur, & par la sagesse & l'équité qu'on voit briller dans toute sa conduite, & qu'on remarqua d'abord dans la Déclaration qu'il fit à son Conseil le 3 d'Octobre, lorsque le Prince son Fils fut déclaré Prince de *Galles*. Vous ne serez peut-être pas fâchée que je vous fasse part de cette Déclaration : la voici.

*DÉCLARATION du Roi de la Grande
Bretagne.*

» **A**YANT, dans les réponses que j'ai fai-
 » res aux Adresses des deux Chambres du
 » Parlement, suffisamment fait connoître la
 » résolution que j'ai prise de défendre les droits
 » de tous mes Sujets, tant Ecclésiastiques
 » que Civils, il ne me reste que peu de chose
 » à dire sur ce sujet. Cependant, comme
 » je ne veux omettre aucune occasion de don-
 » ner toutes les assurances possibles à un
 » Peuple qui a déjà si bien mérité cela de
 » moi, je me fers de celle-ci pour vous té-
 » moigner aussi ma ferme résolution de faire
 » tout ce qui dépend de moi, pour proté-
 » ger & maintenir les Eglises d'*Angleterre* &
 » d'*Ecosse*, ainsi qu'elles sont établies par les
 » Loix; ce que je crois se pouvoir faire ef-
 » ficacement, sans toucher aucunement à
 » la tolérance accordée par les Loix aux Pro-
 » testants non-conformistes, si conforme à
 » la charité chrétienne, & si nécessaire au
 » commerce & à la richesse de ce Royaume.
 » On ne voit point ailleurs si clairement,
 » ni à un si haut degré que dans ces heureux
 » Royaumes, les bons effets d'une possession
 » bien assurée; & je vous assure qu'il n'y a

» personne parmi vous qui tâche de la con-
 » server avec plus d'ardeur que je le ferai. »

Une Déclaration aussi juste eut l'approbation de toutes les personnes raisonnables ; tous les divers Corps & les Universités du Royaume présentèrent en foule des Adresses de félicitation à ce Monarque , que tous les Ministres des Puissances étrangères félicitèrent aussi de la part de leurs Souverains. Le Prince de *Kourakin* passa d'ici à *Londres* , pour lui faire des compliments de la part du *Czar* de la grande Russie , son Maître , sur son heureux avènement à la Couronne. Le Roi de Sicile ordonna à son Ambassadeur d'en faire de même. Don Louis d'*Acunha* , Ministre d'un mérite distingué , que nous avons vu briller au Congrès d'*Utrecht* , va , avec la qualité d'Ambassadeur extraordinaire du Roi de Portugal , faire les mêmes compliments à ce Monarque , auquel le Roi d'Espagne a envoyé aussi l'illustre Marquis de *Montéléon* , ci-devant son Plénipo-

tentiaire au même Congrès d'*Utrecht*. Tous ces empressèments, que tant de Potentats ont eus pour le Roi de la Grande-Bretagne, ont fait que je lui ai appliqué, dans ma *Quintessence*, cet endroit du Pseaume.

Rois d'Isles & de la Mer creuse
Lui feront des présents ;
Les Rois de l'Arabie heureuse
Offriront leur encens.

Le premier changement que ce Monarque a fait dans les Charges, a été pour rétablir le Duc de *Malbrough* dans celles dont il avoit été dépossédé, après les avoir si glorieusement & heureusement exercées ; il vient d'être réinstallé dans celles de Généralissime ; & M. de *Cadogan*, son Adjudant-Général, vient d'être pourvu du Régiment qu'avoit ci-devant Mylord *Norte-Gray*. Il s'est fait encore d'autres changements, tant dans les Charges que dans le Ministère, qui non-seulement a été changé, mais qui va être recherché sur sa conduite,

tant par rapport à la Paix d'*Utrecht*, qu'au sujet d'autres affaires, où on prétend qu'il n'a pas agi conformément aux Loix & aux intérêts de la Nation Britannique. Le Vicomte de *Bolingbrook*, que vous avez vu à *Paris*, est un des proscrits, de même que le Comte d'*Oxford*, le Duc d'*Ormond*, & quelques autres. On disoit que l'Evêque de Londres & Mylord Comte de *Straford*, étoient aussi dans le même cas pour avoir signé la Paix à *Utrecht*; mais comme ces Seigneurs n'ont rien fait que par ordre de la Cour, il n'y a pas d'apparence qu'on s'en prenne à eux. Pour l'Evêque, il est tout-à-fait hors d'intrigue, & gouverne paisiblement son troupeau à *Londres*; & pour le Comte de *Straford*, les gracieusetés que le Roi lui a faites ici, font voir que ce Monarque n'a rien sur le cœur contre lui, & doivent par conséquent le rassurer; car Sa Majesté l'a fait manger ici plusieurs fois publiquement avec Elle, & lui a même fait l'honneur d'aller chez lui,

& de jouer une reprise d'hombre avec Myladi son épouse , qui eut ensuite celui de danser avec le Prince de *Galles* : car Mylord & Myladi avoient eu soin de rassembler chez eux tout ce qu'il y avoit ici de plus illustre , & d'y faire venir des violons , pour marquer la joie que la présence de leur auguste Maître leur caufoit. Madame la Princesse de *Galles* , qui , comme je vous l'ai déjà dit , ne s'étoit pas trouvée en état de partir avec le Roi & le Prince son Epoux , arriva le 14 d'Octobre à *Twichel* , belle maison du Comte de *Wassenaër* , sur les frontieres de cet Etat. Son Altesse Royale s'y reposa jusqu'au 16 qu'Elle fut à *Loo* , maison du feu Roi *Guillaume* , dans la Province d'*Over-Issel* , où Madame la Princesse Douairiere de *Nassau* , veuve du dernier *Stadhouder* de *Frise* , étoit venue pour la recevoir. Le lendemain Elle coucha à *Utrecht* , & arriva ensuite le 18 heureusement ici , au Palais de la vieille Cour , où l'on avoit fait d'avance poser la Garde.

Un détachement de la Garnison fut commandé pour aller à un Village appelé *Leidseindam*, pour servir d'escorte à cette Princesse, que les carrosses de l'Etat furent prendre dans cet endroit-là, où Mylord Comte d'*Albemarle*, comme un des premiers Nobles de Hollande, fut avec les autres Députés de Leurs Hautes-Puissances, la recevoir & la complimenter de leur part. On lui a fait les mêmes honneurs qu'au Roi; on lui a rendu les mêmes devoirs, & toutes les Dames lui ont fait régulièrement leur cour. On peut dire aussi que cette Princesse a bien rempli la haute idée que l'on s'étoit formée de son mérite; son air doux & majestueux inspire en même-temps l'amour & le respect; son esprit brille dans tout ce qu'elle dit. Le Ciel, qui n'a rien oublié pour la rendre parfaite, a joint aux agréments de sa personne & aux charmes de son esprit, la sublimité du génie & la beauté de la voix; car cette incomparable Princesse, qui parle sept ou huit sortes

de Langues , chante aussi divinement bien. La bonté de son cœur est une chose qu'on ne peut assez admirer , aussi-bien que sa piété , qui lui fit autrefois refuser le Trône Impérial , parce qu'il falloit , pour y monter , renoncer à sa Religion. Ce zele , soit que vous le trouviez bien ou mal placé , est toujours fort louable , & marque un grand fond de piété & de Religion ; aussi a-t-il été récompensé , les Couronnes Britanniques qu'elle doit porter un jour , ayant bien de quoi la dédommager de celle qu'elle auroit pu posséder aux dépens de sa conscience. Cette Princesse peut avoir à présent trente ans. Elle est fille du feu Markgrave *Frédéric de Brandebourg-Anspach* , & de cette belle & vertueuse Markgrave d'*Anspach* , qui épousa en secondes nûces l'Electeur de Saxe , frere aîné de l'Electeur de Saxe , à présent Roi de *Pologne*. Elle n'eut point d'enfants de ce second Mari ; mais elle en a laissé plusieurs du premier , & nous avons vu ici le

Markgrave d'*Anspach* ; Frere de la Princesse de *Galles* ; & la Comtesse de *Hanau* sa sœur. Vous serez sans doute bien surprise qu'une Princesse née telle , ne porte que le titre de Comtesse ; mais il faut que vous sachiez que les Comtes de *Hanau* ont souvent refusé la qualité de Princes , pour ne pas perdre celle de premiers Comtes de l'Empire. D'ailleurs les Comtes de l'Empire étant Souverains dans leurs Etats , la différence du titre est comptée pour si peu dans ces Pays-là , que l'on voit tous les jours des Comtes épouser des Princesses , & des Princes des Comtesses , suivant que l'intérêt ou l'inclination les déterminent. Madame la Princesse de *Galles* n'amena avec elle que deux des Princesses ses Filles , la plus jeune n'ayant pas pu être encore exposée aux fatigues du voyage , à cause de son âge & de la délicatesse de son tempérament. Les deux aînées sont d'une beauté enchantée , & j'ai raison de dire dans ma *Quintessence* , en voyant

144 LETTRES HISTORIQUES
ces jeunes Princesses auprès de leur
incomparable mere :

Ce sont les Grâces ; c'est Venus :
Que d'attraits ! j'en suis éblouie ;
Ah, Ciel ! c'est Venus Uranie ,
Je la connois à ses vertus.

Toute la Cour de la Princesse paroît formée sur un beau modele ; rien n'est plus poli que les Seigneurs , & rien n'est plus charmant & plus gracieux que les Dames qui la composent. Madame la Comtesse de *Buckbourg* , qui y tient le premier rang , est de ces personnes dont on ne sauroit jamais dire assez de bien, qui joint à la beauté du corps & de l'esprit , la bonté du cœur , ne cherchant à se prévaloir du crédit que son mérite lui a acquis auprès de la Princesse , que pour faire du bien , & rendre de bons offices aux personnes qui implorent sa protection. Enfin toute cette Cour est si remplie de mérite , qu'elle rend par-là un témoignage authentique du bon goût de la Princesse. Le séjour
qu'Elle

qu'Elle a fait ici n'a pas été long ; les vents ont secondé les tendres desirs du Prince son Epoux, & les vœux de toute la Grande-Bretagne ; & l'Amiral *Barklay* , à qui le Roi avoit confié le soin de la conduire , la fit partir d'ici peu de jours après qu'Elle y fut arrivée , & au grand regret de toutes les personnes qui avoient l'honneur de la voir , & qui s'étoient flattées de posséder plus long-temps ce bonheur. Elle a eu la bonté, pendant le peu de séjour qu'Elle a fait ici, de s'aller promener au *Woorhout* & à *Scheveling* , avec les Princesses ses Filles, pour contenter l'envie que tout le Peuple avoit de la voir. Mais avant de vous parler de son départ, je devois vous avoir fait part des Vers de la *Quintessence* , ou pour mieux dire, que l'Auteur de la *Quintessence* lui a présentés.

*VERS de la Quintessence à S. A. R.
Madame la Princesse de Galles.*

DIGNE Épouse du Fils d'un grand Roi que
j'admire ,
Si j'avois d'Apollon & la verve & la lyre ,
Je chanterois ici vos vertus , vos appas ,
Tous les dons dont le Ciel , d'une main libérale ,
Orna dès le berceau Votre Altesse Royale ,
Les Grâces , les Amours qui marchent sur vos pas.
Mais je manque de voix , adorable Princesse ;
Daignez donc accepter les vœux que vous adresse
Un cœur qui de vous plaire eut toujours le desir :
Ah ! si j'y parvenois , quelle seroit ma gloire !
Des maux que j'ai soufferts je perdrais la mémoire ,
Et craindrois seulement de mourir de plaisir.

Dans un autre endroit où je parle
de son heureuse fécondité , je fais
dire aux *Anglois*:

C'est sur quoi nous fondons notre espoir le plus doux.
Puissez-vous , toujours chère à votre auguste Époux ,
Des grands Rois d'*Albion* perpétuer la race.
Puissent les Descendants de notre divin Roi ,
Héritiers de son Trône , ainsi que de sa foi ,
Sans fin , de Pere en Fils , se transmettre la place.

La Princesse accepta avec bonté ces
vœux & cet hommage de la *Quintessence* ; & pour me marquer qu'Elle le

recevoit agréablement , Elle me fit le même honneur que le Roi m'avoit fait , en me donnant une très - belle médaille d'or. Son Altesse Royale a fait ici quantité d'autres présents à diverses personnes , & a donné de grandes marques de sa générosité. Elle a fait voir aussi qu'Elle joignoit à toutes ses vertus celle qui , selon *S. Paul* , est la plus utile , je veux dire la charité & une bonté compatissante pour les malheureux ; car malgré le précipitation d'un départ que les vents l'obligeoient de hâter , & au milieu des soins qu'Elle étoit obligée de se donner , Elle n'oublia point les Pauvres , & choisissant le célèbre Ministre *Saurin* pour distributeur de ses graces , Elle le chargea de divers présents , les uns pour de pauvres Eglises , les autres pour les Galériens , & pour d'autres personnes en nécessité. Les mêmes Députés qui avoient été , de la part de l'État , au - devant de cette Princesse , furent l'accompagner jusques à son embarquement, Mylord

d'*Albemarle* étant toujours à la tête , comme premier Noble de Hollande. Le vent souffla pour Elle comme il avoit fait pour le Roi , & la conduisit , avec tout l'agrément & la diligence possible , à *Londres* , où Elle arriva assez à temps pour voir le Couronnement du Roi , qui se fit le 31 d'Octobre 1714 avec toute la pompe & la joie imaginable. Comme je vous ai autrefois fait le détail de cette auguste cérémonie , en vous parlant du Couronnement de la feue Reine *Anne* , je ne vous donnerai point une relation de celui-ci , où les choses se sont passées de même , excepté que , n'y ayant point de femmes , la marche n'a été composée que de divers Ordres de Seigneurs de la Grande-Bretagne ; car les Dames n'ont été de cette fête que comme spectatrices , & Madame la Princesse de *Gallès* Elle-même n'y a assisté que sur ce pied-là. Ce fut l'Archevêque de *Cantorbery* qui fit la cérémonie du Sacre , & l'Evêque d'*Oxford* prononça le Sermon. Ce Prélat

prit son texte dans le Pseaume 118
 Ps. 14. *C'est ici la journée que l'Eternel
 a faite ; triomphons & nous réjouissons
 en elle , & fit voir aux Anglois , de la
 maniere du monde la plus éloquente ,
 le prix de ce qu'ils gagnoient dans
 cet heureux jour ; à quoi les Peuples
 applaudirent aussi de leur côté par
 leurs vœux & leurs acclamations. La
 foule étoit si grande , & le Peuple
 étoit accouru de tant d'endroits , pour
 voir un spectacle aussi agréable & si
 beau , que les échafauds qu'on avoit
 dressés dans tous les endroits où la
 marche devoit passer , aussi-bien que
 dans la grande Halle de *Westminster* ,
 qui , comme je vous l'ai dit autrefois ,
 est la salle du festin ; tous les écha-
 fauds, dis-je , étoient à triple étage ,
 & si furieusement chargés , qu'il y en
 eut qui rompirent & écrasèrent plu-
 sieurs personnes , qui furent encore
 dans cette occasion les victimes de
 leur zele & de leur empressement ,
 aussi-bien qu'un homme qui , voulant
 conserver la place dans un de ces en-*

droits , même au péril de sa vie , reçut un coup d'épée au travers du corps , d'un autre qui la lui disputoit. Le Ministre de *Suisse* & celui de *Vénise* eurent aussi quelque dispute au sujet de la préséance , & le Lord *Markchal* fut obligé , pour mettre le hola , de leur faire dire , qu'il n'y avoit ni haut ni bas-bout sur ces échafauds , & que toutes les places y étant égales , ce n'étoit pas le lieu d'être sur le qui vive ; mais tous ces petits incidents n'arriverent que parmi les spectateurs , & la cérémonie se fit avec tout l'ordre & toute la tranquillité imaginables. Le champion fit son appel suivant la coutume , & déclara hautement en Anglois & en François, pour que personne n'en prétendît cause d'ignorance , que s'il y avoit quelqu'un qui prétendît que le Roi *George* ne fût pas le véritable Roi de la *Grande-Bretagne* , il n'avoit qu'à se présenter. Après quoi il jeta son gantelet , pour marquer qu'il le défioit au combat , & caracola à l'ordinaire , & d'une

maniere dont les *Anglois* tirent toujours bon augure. On remarqua que le Duc d'*Ormond* se retira d'abord après la marche, sans assister ni au repas, ni au défi; ce qui revient à ce que je vous ai dit, à moins que ce n'ait été l'effet de quelque indisposition. La couronne que le Roi avoit sur la tête, & qu'on avoit fait faire exprès pour Sa Majesté, coûtoit, à ce qu'on prétend, un million, & celle du Prince de *Galles* ne lui étoit guere inférieure en prix. Voilà le Chevalier de *S. George* revenu de ses prétentions: l'amour que les *Anglois* ont pour leur Roi & la postérité de ce Monarque, ne laissent plus aucune espérance à ce Chevalier, qui a bien la mine de devenir Chevalier errant, son éloignement étant une des conditions du Traité d'*Utrecht*, qui doit être religieusement observé. Je crois, Madame, que vous n'ignorez pas les droits du Roi *George* à la Couronne de la *Grande - Bretagne*: il a premièrement ceux du sang, comme Fils de la Prin-

celle *Sophie* , qui étoit petite - Fille de *Jacques I.* , qui fut Successeur de la Reine *Elizabeth* , & qui joignit le Royaume d'*Ecosse* , dont il étoit déjà Roi , à ceux d'*Angleterre* , *France* & *Irlande* , dont il hérita d'*Elizabeth*. *Jacques I.* fut Pere de la Reine de *Bohême* , Epouse de l'illustre & infortuné *Frédéric* Roi de *Bohême* , & Electeur Palatin , dont l'histoire cause de l'admiration & de la pitié , & qui fut aussi malheureux que vaillant. L'incomparable *Sophie* , Electrice de *Hanover* , & Mere du Roi *George* , fut Fille de ce Héros , & de la Fille de *Jacques I.* , qui par conséquent étoit le Bisaïeul de celui qui remplit aujourd'hui sa place. Ce droit que le sang donne au Roi *George* pour monter au Trône de ses Ancêtres , n'est pas le seul qui l'y a élevé , puisque par un acte formel du Parlement , & par les Loix les plus sacrées du Royaume , il a été , pendant la vie même du Roi *Guillaume III.* , déclaré seul & unique Héritier des Couronnes de la Grande-Bre-

tagne , & légitime Successeur de la Reine Anne , au cas qu'elle mourût sans enfants. Ce cas est arrivé ; ainsi il n'y a pas eu le petit mot à répliquer. Ajoutez à tous ces droits les vœux & l'inclination des Peuples , & voyez après cela si un Trône , soutenu par cinq colonnes , (car la Princesse de *Galles* a déjà un Prince & trois Princesses qui font l'admiration des Anglois ,) sans compter ceux qui sont encore à venir ; jugez , dis-je , si ce ne sont pas-là de fermes appuis & de fermes remparts contre toutes sortes de Prétendants. Malgré tout ce qu'on publie ici de la future disgrâce du Comte de *Straford* , ce Seigneur n'a pas laissé de signaler son zele pour le Roi , en donnant une fête des plus somptueuses le jour de son Couronnement. Je ne vous en donnerai pas ici la relation , quoique-je puisse en parler s'avamment , & comme en ayant été moi-même spectatrice. Je me contenterai de vous dire que tout ce qu'il y avoit ici de gens de la premiere dis-

tinction , de l'un & de l'autre sexe , tant de l'Etat , que Princes & Ministres étrangers , y brillèrent avec éclat. Mylord faisoit de son côté briller sa joie dans ses manieres & dans sa parure ; car il mit ce jour-là une étoile de diamants des plus brillantes. Myladi , son épouse , étoit aussi très - magnifique , ils firent l'un & l'autre les honneurs de chez eux de la meilleure grace du monde. Le festin fut superbe ; la table , sur laquelle on comptoit quatre-vingt-dix plats , & où la délicatesse des mets étoit jointe à l'abondance , fut ouverte toute la nuit , où chacun , pendant le bal qui succéda au festin , & qui dura jusqu'au jour , put trouver abondamment de quoi satisfaire son goût. Les vins , les liqueurs ne tarirent point non-plus , & Mylord n'épargna rien pour faire éclater son zele dans une occasion aussi importante. On parle toujours de son rappel , & il paroît le souhaiter beaucoup ; il l'avoit même souhaité du vivant de la feue *Reine* , qui n'avoit jamais voulu le lui accorder.

Voici des Vers que la *Quintessence*
 donna pour bouquet , le jour de S.
 Thomas , à Mylord *Straford* , qui
 porte ce nom.

Malgré la saison des frimats,
 Il faut que ma Muse s'apprête
 A faire un bouquet pour Thomas ,
 Dont je veux célébrer la fête.
 Je devois bien , en pareil cas ,
 Avoir dit pour Mylord Thomas :
 Mais il faut céder à la rime ,
 Et ce n'est pas manque d'estime ,
 Puisqu'on fait bien que ce Seigneur
 Tient le haut bout dans notre cœur ,
 Et que je respecte très-fort
 Le charmant Mylord *Straford* :
Straford qui , par sa prudence ,
 Par ses soins & sa vigilance ,
 A fait redescendre ici-bas
 La Paix avec tous ses appas ;
 Lui , dont le zèle à toute épreuve ,
 Qui brilla pour la Reine veuve ,
 Brille d'une pareille ardeur
 Pour son illustre Successeur :
 Lui qui fut dans plus d'un Royaume
 Servir utilement *Guillaume* ,
 Et dont la générosité
 Egale l'intrépidité
 Qui conduit à l'issue heureuse
 L'affaire la plus épineuse ;
 Qu'au conseil , non plus qu'au combat ,
 Rien n'intimide & rien n'abat ;

156 LETTRES HISTORIQUES

Dont la foi est inviolable ,
 Le cœur grand , l'esprit doux , affable ,
 Qui de ses plus grands ennemis ,
 Quand il veut , se fait de ses amis ;
 A qui l'on ne sauroit sans crime
 Refuser toute son estime.
 Il fut dès son quatrieme lustre
 Acquérir le titre d'Auguste ;
 Titre qui lui demeurera
 Tant que le monde durera.
 Voilà , Muses , de mon Héros
 Le caractère en peu de mots.
 Je ne saurois de son portrait
 Tracer ici que quelque trait ,
 N'ayant pas la main assez sûre
 Pour peindre sa belle figure :
 Mais en revanche ce Seigneur
 Est très-bien gravé dans mon cœur ,
 Et c'est-là qu'il pourroit se voir
 Aussi bien que dans un miroir ;
 C'est , Mylord , ce que du Noyer
 Vous ose ici certifier.

La médaille de l'inauguration du
 Roi George étant tombée dans les
 mains d'une personne qui a du goût
 pour ces sortes de choses , elle y a
 trouvé cette inscription.

IN HOC MIHI COMPLACUI. *J'ai pris
 mon bon plaisir en celui-ci.*

Voici

Voici une prophétie sur le regne
de ce Monarque.

HIC ERIT ALCYON ALBIONIS. *Il sera
l'Alcyon d'Albion.*

C'est à quoi la *Quintessence* fait al-
lusion dans les Vers qu'elle donna
pour étrennes au Public le dernier
jour de l'an 1714.

Mortels , voilà déjà trois lustres
Ecoulés d'un siècle nouveau.
Que de pas faits vers le tombeau !
Où le fat court comme l'illustre ;
Le manant & l'homme de Cour
Y vont au galop tcur-à-tour ,
La coquette , ainsi que la prude.
Rien n'est plus sûr que le trépas ,
Et , malgré notre incertitude ,
Les humains ne s'amendent pas.
La mort , sans respect pour le Trône ,
A renversé Sceptre & Couronne.
Plus d'un Etat l'a senti ,
Et malgré ces coups de la Parque ,
Qui frappent Sujet & Monarque ,
Personne ne s'est repenti.
Nous avons oui le tonnerre
Gronder , épouvanter la terre ;
Le Ciel sembloit pour nous d'airain ;
Tout l'Univers étoit en armes ,
Et malgré ses vives alarmes

Chacun suivoit son même train.
 Au plus fort de notre misère ,
 Le Ciel, désarmant sa colere ,
 Nous rend l'abondance & la Paix ;
 Et pour le bonheur de la terre
 Il donne à l'heureuse Angleterre
 Un Roi qui comble ses souhaits ;
 Roi dont la piété solide
 Va servir d'exemple & de guide
 A tous les Peuples d'Albion ,
 Desquels il est , par sa puissance ,
 Par sa vertu & sa clémence ,
 Le vrai soutien & l'Alcyon.
 Pénétrés de reconnoissance ,
 Admirons de la Providence
 Et les secrets & la faveur ;
 Et du moins dans cette journée ,
 Où nous voyons clore l'année ,
 N'endurcissions plus notre cœur.

Mais c'est assez parlé des Rois & des Grands , revenons-en aux intrigues bourgeoises. Je me trouvai hier dans une compagnie , où une personne qui n'étoit pas sans doute de la Secte des Millénaires , prétendit prouver par bons arguments que la fin du monde étoit très-proche : elle allégua pour cela la mauvaise foi des humains , les guerres , le prodigieux nombre des Athées , ou du moins des Déistes , qui

font gloire de leur incrédulité, & appuyà sur-tout sur cet endroit marqué dans l'Évangile, comme un des signes du prochain Jugement : *en ce temps-là les enfants s'élèveront contre leurs peres & meres, & les feront mourir.* Toute la compagnie se récria là dessus, & je fus des premières à dire que pareils monstres ne se trouvoient pas en Europe : mais la personne en question répondit qu'elle avoit la preuve en main, & nous ferma la bouche, en montrant la lettre suivante, qui se trouva justement à la Demoiselle à qui le petit *Arouet* adressoit celles que je vous ai autrefois envoyées de lui, & que vous avez justement censurées, par la maniere indigne dont il parloit de la mere de cette belle, qui, comme vous l'allez voir, n'est pas mieux traitée par ce nouvel amant de sa fille ; ce qui prouve parfaitement bien le bon petit cœur de la Demoiselle, qui, inconstante dans ses amours, persiste constamment dans son mauvais naturel, & inspire à tous ses

160 LETTRES HISTORIQUES
amants , en eût-elle mille , des senti-
ments de haine & d'horreur pour celle
qui lui a donné la vie. Vous allez
vous-même en juger par cette lettre ;
elle est d'un Page qui succede à un
des successeurs de M. *Arouet* , & qui
est à présent le héros de la piece.

*Lettre de M. C*** à Mad. de***.*

SI la joie que j'eus lorsque j'enten-
dis votre voix , en entrant sous les ar-
bres , fut grande , hélas ! chere ame ,
elle fut bientôt changée en désespoir
à votre abord. Dieu ! quelle fut ma
surprise , & qui auroit cru vous trou-
ver dans un état si pitoyable ! Pour-
quoi me le dissimulez-vous dans vo-
tre lettre ? D'où vient que vous n'usiez
pas envers moi d'une réciproque sin-
cérité , puisque je vous découvre jus-
qu'au moindre sentiment de mon
cœur ? Si vous n'en faites pas de mê-
me , pourquoi voulez-vous que je
croie que votre amour est au suprême
degré , comme vous me l'avez voulu

persuader ? Vous savez bien que deux personnes qui s'aiment ne se cachent jamais rien : que la plus grande marque d'amitié qu'elles se puissent donner , est de se réjouir dans la prospérité , de se consoler l'un & l'autre dans l'adversité : & comment voulez-vous que je prenne part à la vôtre , si vous me la celez ? Non , ma chere enfant , je ne puis assez vous exprimer la peine que me cause votre indisposition ; elle prend bien mal son temps. Nous ne sommes pas assez traversés , sans qu'il nous vienne quelque surcroit de malheur ; toujours au plus pauvre la besace ; cette migraine devoit bien mieux s'adresser : que ne va-t-elle chez ces Dames qui la reçoivent si bien , & qui pour une demi-heure qu'elles l'ont , se dodinent tout un jour : le moyen de ne pas devenir malade , étant sous la discipline d'une mere aussi incommode que la vôtre ; je serois dans le meilleur embonpoint , que je maigrirais à vue d'œil , s'il me falloit supporter une humeur si noire :

il faut avoir autant d'esprit que vous en avez pour s'armer de patience, & souffrir comme vous faites. Je me perds, & je ne fais où j'en suis, tellement je suis fâché contr'elle, je ne fais même ce que je vous écris : je vous assure que je ne pourrois me soumettre à sa langue de vipere, & que nos chiens ne chasseroient pas longtemps ensemble. Je quitte la plume : quand ma tête sera un peu débrouillée, je la reprendrai : prenez courage, cher cœur, & tâchez de vous ravoïr ; n'écoutez pas tous ses discours ; peut-être le Seigneur mettra-t-il bientôt fin aux maux qui vous accablent, en l'envoyant dans l'autre monde. Dites-moi, poulette, en quoi je puis vous servir ; j'emploierai de bon cœur jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Adieu, chere mainan, ayez soin de vous, pour l'amour de moi ; si vous pouvez m'écrire, faites-le, sinon, ne vous incommodez pas ; ayez seulement soin de votre santé, & vous conserverez en vous & ma vie & la vôtre ; elles

sont inséparablement unies. Adieu , chere ame , j'ai le cœur tout en capitade de vous savoir dans l'état où je vous trouvai hier ; tâchez de vous rétablir au plutôt , & je connoîtrai par-là votre amour : adieu , je n'ai jamais eu plus de peine d'écrire une lettre , que j'en ai eu à écrire celle-ci ; je n'en aurai jamais à vous dire que je suis tout à vous.

Remarquez , s'il vous plaît , nous dit la personne qui étoit munie de cette belle lettre , que deux cœurs aussi bien unis doivent se connoître : jugez par-là de celui de la belle pour sa mere ; & comme c'est être homicide que de désirer la mort de quelqu'un , convenez que nous sommes arrivés à ce période d'horreur , où *les enfants s'élèveront contre leurs peres & meres pour les faire mourir*. On ne peut pas même alléguer , pour la justification de cette fille dénaturée , que son amant n'avoit pas bien connu ses sentiments : car voilà , ajouta la mê-

me personne , de quoi lever l'objection : en disant cela elle nous montra une infinité de lettres , du même à la même , sur le même ton , & postérieures à celle-là , avec les tendres réponses de la belle. J'aurois même pu vous les envoyer toutes ; mais je crois, Madame , que celle-ci suffit pour vous faire juger du style de cet amant & du cœur de celle à qui il écrit , dont les lettres d'*Arouet* vous avoient déjà donné une juste idée. Convenez qu'une mere est bien malheureuse , lorsqu'elle a une fille d'une pareille humeur , sur-tout une mere aussi tendre que celle dont il s'agit ici , dont tout le crime consiste à vouloir retenir sa fille dans les bornes d'un certain devoir. Voyez, Madame , si c'est-là un crime digne de mort : encore un coup , plaignons le sort de cette pauvre mere , & déplorons la perversité des mœurs d'un siècle aussi corrompu : car c'est bien ici le cas de s'écrier , *ô temps ! ô mœurs !* Adieu , Madame , je vous laisse faire vos réflexions là-dessus , & suis , &c. *A la Haye ce.*

A P O S T I L L E.

Voici des Vers qui ont été faits pour la Comtesse de W***, & qui ont paru dans la *Quintessence* ; je vous les envoie pour vous réjouir , car il ne faut pourtant pas finir cette Lettre par des réxions.

BOUQUET envoyé à la Comtesse de W*** le 2 Mars, jour de sa naissance.

C
OMTESSE, qu'un fort trop jaloux
Rendit malheureuse en époux,
Qui, par la fraude & l'imposture,
N'êtes Comtesse qu'en peinture;
Consolez-vous de ces malheurs;
Le Ciel par tant d'autres faveurs
Vous en a bien dédommagée.
Il vous a donné la beauté,
Riche taille, vivacité:
Vous brillez dans une assemblée,
Vous chantez bien & dansez mieux:
Rien n'échappe aux traits de vos yeux.
Mais que vous seriez fortunée,
Si, joignant à ces beaux dehors
Qui parent l'esprit & le corps,
Un bon-cœur, une ame bien née,
Vous songiez au souverain bien,
Sans quoi tout le reste n'est rien.
Je veux dire la piété,

Cette véritable beauté
 Qui ne sauroit être flétrie.
 Que vous ferviront des appas
 Que le temps n'épargnera pas ?
 Vous les perdrez avec la vie.
 Faites donc amas de vertus
 Pour briller un jour dans les Cieux ;
 Car ce monde n'est qu'un passage :
 N'attachez point-là votre cœur :
 D'Olympe le parfait bonheur,
 C'est d'aimer Dieu & d'être sage.



L E T T R E C I X.

LE douloureux événement qui vient de remplir toute la *France* de deuil, m'ayant rendue jusques ici incapable de m'occuper d'autre chose, ne me justifie que trop auprès de vous, Madame, & je ne crois pas être obligée de vous alléguer d'autre raison pour excuser mon silence. Nous venons enfin de perdre notre Maître, ce Maître si craint & si chéri ; ce Maître, qui méritoit de l'être de toute la Terre, n'est plus lui-même que terre & cendre ; & la mort, cette implacable en-

nemie du genre humain, vient d'exercer sa barbarie, & d'imprimer sa cruelle faux sur l'auguste Roi, dont depuis quelque - temps elle avoit si fort ravagé les branches. Toujours acharnée aux Palais des Rois, elle vient d'arracher au Trône un Monarque, qui depuis soixante & douze ans le remplissoit si glorieusement, qu'on pouvoit, avec raison, le regarder comme le modele & l'ornement des Rois. Le nom d'immortel que toutes les merveilles de son Regne lui avoient acquis, n'a pu le garantir de la commune loi; mais il n'est point au pouvoir de la mort de faire mourir son nom; sa gloire sera immortelle, & sa mémoire éternellement précieuse: comme il conserve le titre d'immortel, même après sa mort, on peut dire aussi qu'il a toujours conservé celui de Grand, malgré les divers incidents dont sa vie a été traversée. *Louis le Grand* a toujours été le même, & est mort à tous égards *Louis le Grand*: tous les périodes de son

Regne ont été marqués par des actions & des sentiments héroïques. Les commencemens de ce Regne avoient été épineux ; il n'y a qu'à lire l'histoire de la minorité de ce Prince , pour voir que dès son enfance il avoit eu occasion de faire admirer cette fermeté d'ame & ce grand cœur qui lui a fait soutenir constamment tous les revers , qui après une longue suite de bonheur , sont venus , comme en foule & coup sur coup , fondre sur lui : sa piété lui a fait souffrir avec résignation la perte de ses enfans ; il a vu tout d'un coup passer ses espérances jusques à la quatrième génération , sans en murmurer un moment , quoiqu'il les vît sur la tête d'un enfant dont la foiblesse de l'âge & du tempérament donnoit de justes sujets de crainte. C'est , comme Roi Très-Chrétien , qu'il a soutenu ces rudes épreuves , & c'est comme *Louis le Grand* qu'il a triomphé de toutes les autres : car , comme l'avoit fort bien remarqué le Pere de la Rue , dans un

Sermon

Sermon qu'il prononça devant ce Monarque , sa vie a été un rondeau ; & si le milieu de son Regne a été semé de roses , on peut dire que la fin n'a pas été moins épineuse que le commencement. Une guerre longue & onéreuse sembloit avoir épuisé & même rebuté les Peuples ; la nécessité où l'on étoit de les fouler , les faisoit murmurer ; chaque Campagne nous obligeoit à resserrer nos limites , & la rapidité des Conquêtes de nos ennemis nous faisoit craindre à tous momens de voir arriver le Prince *Eugene* & *Mylord Malbrough* à nos portes ; le Ciel sembloit même être d'airain pour nous ; la terre nous refusoit ses fruits , & les tables les plus délicates ont , dans de certains temps , manqué au pied de la lettre de pain : quel courage n'auroit point été ébranlé dans de pareilles conjonctures ? Il falloit être *Louis le Grand* pour le soutenir , & il a fallu *Louis le Grand* pour en triompher ; car j'appelle un triomphe , la Paix qu'il a trouvé le secret

de donner à son Peuple , lorsqu'on sembloit devoir s'y attendre le moins , & tous les avantages que son habileté lui ont fait rencontrer dans cette Paix : avantages dont il n'a guere joui , mais auxquels il a été très-sensible ; car on lui avoit souvent oui dire qu'il mourroit content , pourvu qu'il pût voir son Royaume en Paix , & ses Peuples heureux avant sa mort. Le Ciel a rempli les souhaits d'un Prince si pieux ; mais il n'a pas voulu exaucer les vœux que nous faisons pour sa conservation ; il nous l'a ôté dans le temps que nous croyions le moins de le perdre , & que sa santé paroïssoit avoir pris de nouvelles forces : car il faisoit depuis quelque-temps , ce qu'on ne lui avoit pas vu faire depuis trente ans ; il étoit des trois heures à cheval sans en paroître fatigué : il alloit très-souvent à la chasse , passoit ses Troupes en revue , & tout cela d'un air si aisé , qu'il sembloit qu'au lieu de vieillir il fût au contraire rajeuni. Le jour de l'éclipse que vous avez vue en Hollande com-

me nous ici, puisqu'elle a été générale en *Europe*, ce Monarque fut dès les sept heures du matin sur une terrasse pour en bien observer toute la durée & les périodes. Lorsqu'il donna Audience à l'Ambassadeur de *Perse*, on peut dire qu'il effaça encore, par sa bonne mine & par son grand air, tout ce qu'il y avoit de mieux fait à la Cour. Enfin, il en a été de lui comme de ces astres qui brillent d'un nouvel éclat, lorsqu'ils sont prêts à disparoître. Nous étions accoutumés à son Regne, à son âge; & malgré la longue durée de ce Regne, nous n'étions point du tout préparés à le voir finir, & ce ne fut qu'à la fin du mois d'Août qu'on commença à craindre pour des jours aussi précieux. Une légère indisposition, pour laquelle on parla de faire venir des eaux de Bourbon, commença à alarmer la Cour, & les alarmes redoublèrent lorsque ces eaux furent contremandées. Enfin la fluxion qui se jeta sur une des jambes de ce cher Prince, & qui y attira la gangrène,

nous annonça notre malheur , que toute l'habileté des Médecins , & les soins les plus empresseés de toute la Maison Royale n'ont pu détourner : ce fut le jour de Saint *Louis* que l'on commença sérieusement à craindre pour ce Prince & ce fut dans ce jour, autrefois destiné à la joie , qu'il commença à se préparer sérieusement à mourir , & qu'il demanda lui-même à recevoir tous ses Sacrements : il y avoit déjà quelque-temps qu'il gardoit le lit ; & comme le Public n'étoit pas informé de son état , & qu'on l'y croyoit retenu par quelque légère indisposition , on ne laissa pas , selon la coutume , de permettre aux Haut-bois , & autres Symphonistes de S. M. , de faire éclater leur zele : on produisit aussi dans les appartements un vieux bon-homme de quatre-vingt-dix ans ; le Roi voulut qu'il approchât de son lit , & lui demanda même comment il se portoit : fort bien , Sire , répondit-il ; mais je me porterois encore bien mieux , si je n'a-

vois que l'âge de Votre Majesté : je voudrois bien , dit alors le Roi , me porter aussi-bien que toi. Cet homme fut renvoyé fort content avec un beau présent , & le Roi ne s'occupa plus que du soin de son état & de celui de sa conscience : c'est une chose étonnante que la fermeté avec laquelle il a envisagé & reçu la mort , & la tranquillité avec laquelle il a passé du Trône au tombeau , quelque terrible qu'en paroisse la chute ; enfin il est mort en Philosophe Chrétien ; il a pris tous les remèdes qu'on a cru propres pour sa guérison , parce qu'il a cru y être obligé en conscience : mais il a paru fort indifférent sur le succès de ces remèdes , disant en tout , la volonté de Dieu soit faite. Enfin , il n'a ni craint ni désiré la mort , & cette Reine des épouvantements n'a excité en lui aucun mouvement ni de crainte ni de terreur , quoiqu'il en ait senti les approches , & qu'elle se soit présentée à lui d'une manière à ne pouvoir pas être méconnue ; car il a été

bien persuadé qu'il n'en pouvoit pas revenir, & a même donné ses ordres sur ce pied, s'enfermant tantôt avec M. le Duc d'Orléans, tantôt avec le Chancelier, & leur parlant à tous avec une liberté d'esprit & une éloquence qu'on ne pouvoit assez admirer. Ce mot de *mort* qui paroissoit si dur à l'oreille de la Reine *Marguerite*, qu'elle chassa un Jardinier, parce qu'il l'avoit prononcé devant elle, en disant qu'un de ses arbres étoit mort; ce mot, dis-je, étoit aussi familier au Roi que s'il se fût agi de parler de quelque chose de fort agréable. *Quand je serai mort*, dit-il à M. le Chancelier, vous ferez porter mon cœur à la Maison Professe des Jésuites; car il voulut que ceux qui l'avoient possédé vivant, pussent encore le posséder après sa mort. *Quand je serai mort*, continua-t-il, vous menez le Dauphin à Vincennes, & dès ce moment, je veux qu'on aille porter le plan de ce Château au Maréchal des logis de la Cour, & qu'il en marque d'avance les appartements. Rien ne fut plus tou-

chant que la conversation qu'il eut avec M. le Duc d'Orléans. *Mon Neveu*, lui dit-il, *vous voyez ici un Roi dans le tombeau, & un autre dans le berceau; j'espère que vous aurez bien soin de ce jeune Prince votre Neveu & votre Roi; je vous le recommande, & meurs en repos, le laissant en vos mains: vous verrez par mes dernières dispositions l'entière confiance que j'ai en vous: vous êtes Régent du Royaume, votre naissance vous donne ce droit, & mon inclination est de concert avec la justice qui vous est due; gouvernez bien l'Etat pendant la minorité de ce Prince; s'il meurt, vous êtes le Maître; s'il vit, tâchez sur-tout d'en faire un Roi Très - Chrétien; qu'il aime son Peuple & qu'il s'en fasse aimer: encore un coup, j'attends tout pour lui de vos soins, & vos grandes qualités me répondent du succès de mon attente. Ce grand Prince avoit bien raison, & l'événement nous fait voir combien son attente étoit fondée; & ce berceau du jeune Roi, qui naturellement auroit pu être regardé comme branlant, étant*

conduit par une main auffi habile que celle de M. le Duc d'*Orléans*, affermit le Trône de *France* ; & cette minorité , la troisieme depuis que la maison de *Bourbon* y est montée , est bien différente de celles qui l'ont précédée. Enfin , le Roi que nous pleurons , a donné , jusqu'au dernier moment de sa vie , des marques de ce discernement & de ce grand génie qui l'a toujours fait admirer , même de ses Ennemis ; & rien n'étoit plus capable d'effuyer les larmes que sa perte a fait répandre , que le soin que le Ciel a pris de la réparer par l'heureuse Régence de M. le Duc d'*Orléans*, Prince , avec juste raison , aimé , & , si j'ose le dire , adoré de tous les François , estimé de toute la terre , dont le génie & l'équité sont les sûrs garants du bonheur de la *France* , & qui possède seul plus de vertus qu'il n'en faudroit pour faire séparément une infinité de Héros ; tout le monde est charmé de voir les rênes du Gouvernement entre les mains de Son Altesse Royale ,

qui , de la maniere dont Elle s'y prend , va rappeler l'âge d'or parmi nous , puisque , au pied de la lettre , les Finances vont être réglées de maniere à faire circuler l'argent dans le Royaume , & à y faire reflleurir l'abondance & le commerce ; & l'on commence même déjà à goûter les doux fruits d'une si heureuse Régence , & l'utilité des soins & de la grande application du Prince Régent pour procurer le bonheur public & particulier : ce Prince suit , en bien des choses , le plan que feu M. le dernier *Dauphin* s'étoit formé pour le Gouvernement du Royaume ; & c'est conformément à ce plan qu'on a établi une Chambre de Justice , pour faire rendre compte aux gens d'affaires & obliger à restitution ceux qui , abusant du besoin qu'on a eu de leur ministère , & profitant de l'occasion , ont appliqué à leur luxe & à leur vanité ce qu'on leur permettoit d'exiger pour les besoins de l'Etat , & ont même été plus loin que leur commission ne portoit : je crois

qu'il y en a plusieurs qui diroient à présent de bon cœur à M. le Duc Régent : *Seigneur , n'entre point en compte avec nous , car de mille articles nous ne saurions répondre à un seul.* Mais pour en revenir au Roi défunt , je vous dirai que tout ce qu'il a fait & dit dans sa dernière maladie, mérite d'être gravé en lettres d'or. Il a , comme je vous l'ai déjà dit , donné lui-même ses derniers ordres & fait ses adieux à toute sa Maison Royale , comme s'il ne se fût agi que d'aller faire un voyage : on ne peut rien ajouter à tout ce qu'il dit de tendre & d'obligeant à M. le Duc d'Orléans , dans les diverses conversations qu'il eut avec ce Prince , qui a été très-touché de sa perte , & très-sensible aux marques de sa tendresse. Le Roi lui recommanda toute la Famille Royale , à qui ce Monarque dit aussi mille choses tendres & obligeantes , en parlant à chacun des Princes & Princesses en particulier : il remercia aussi les Personnes de sa Cour , & ceux de ses Officiers qui

parurent dans sa chambre , & leur témoigna à tous qu'il étoit fâché que les malheurs du temps ne lui eussent pas permis de les mieux récompenser ; qu'il auroit espéré de le pouvoir faire , si Dieu l'eût encore conservé en vie ; mais qu'il espéroit que le Duc d'*Orléans* rempliroit ses intentions. Enfin , il a conservé jusques à la mort ses manieres polies & gracieuses , qui ont fait dire toute sa vie , qu'il avoit l'art d'obliger , même en refusant , & d'obliger doublement ceux à qui il accordoit des graces , par la maniere obligeante dont il les leur accordoit. Il n'a jamais manqué l'occasion de dire des choses agréables à ceux qui l'ont mérité ; & quand la fortune n'a pas voulu féconder la valeur de ses Généraux , bien-loin de leur faire un crime de leur malheur , il a au contraire pris soin de les en consoler , en leur faisant un aussi bon accueil après la défaite , qu'il l'auroit pu faire au retour d'un triomphe. Enfin , ce qu'il y a de sûr , c'est que pendant soixante

& douze ans de regne , il n'a fait d'autres mécontents que les Huguenots , encore ont-ils bien moins de sujet de se plaindre de son cœur , que de son Conseil , & peut-être même auroit-il été plus loin , si son cœur ne l'eût empêché de suivre entièrement les avis de ceux qui , pour perdre ces pauvres gens , lui faisoient un cas de conscience de leur ruine , & mettoient le salut de ce Prince à ce prix. C'étoit le prendre par son endroit sensible , pieux comme il étoit , que de lui donner des moyens d'expier ses péchés , & je doute que tout autre considération eût pu le porter à chagriner des Sujets , qui , s'il est permis de le dire entre nous , ne méritoient pas un tel traitement , & qui , par leur attachement à la Maison Royale , & les services qu'ils avoient rendus à leurs Rois , devoient s'attendre à d'autres récompenses qu'à l'exil , aux galeres & aux supplices , dont plusieurs ont payé ce qu'ils appellent persévérance , & que nous traitons en eux d'obstination.

tion. Comme vous êtes en lieu où vous pouvez voir quantité de ces compatriotes échappés à la dragonade, je ne doute pas que vous n'en ayez trouvé de bien aigris là - dessus : mais encore un coup , ce n'est point à la mémoire du Roi qu'ils doivent s'en prendre , & il est même très-sûr qu'on a beaucoup excédé dans les Provinces , & que les plus grandes cruautés qui s'y sont exercées , ne pas venues à sa connoissance. Les Rois sont malheureux , en ce qu'on leur impute tout , quoiqu'ils ne puissent pas tout voir par leurs yeux ; & plus malheureux encore , lorsqu'ils ont auprès d'eux des gens qui , sous prétexte de piété , & abusant de celle de leur Souverain , se servent de la Religion pour arriver à leurs fins , & donnent les conseils les plus outrés , en prétendant , comme dit l'Evangile , *faire service à Dieu*. C'est de ces sortes de gens , & non du Roi , que les Huguenots ont lieu de se plaindre : & après cela on peut dire qu'il ont été bien vengés ; car depuis

ce qu'ils appellent la persécution , la *France* n'a plus été la même , & les malheurs s'y sont entresuivis : je ne veux pas dire que ce soit-là ce qui les a attirés ; mais enfin cela s'est ainsi rencontré , & il leur est permis de s'en applaudir. Quoi qu'il en soit , en soixante & douze ans de temps , *Louis XIV* , n'a fait peine qu'à ces gens-là ; encore viens-je de vous justifier ses intentions là-dessus. Il a fait voir en mourant qu'il n'en avoit que de droites au sujet de M. le Cardinal de *Noailles* , en témoignant qu'il n'avoit rien sur le cœur contre lui , qu'il l'estimoit , & qu'il auroit été bien aise de le voir , si on eût jugé que cela eût convenu , protestant qu'il n'avoit agi , à son égard , que suivant les conseils des Cardinaux de *Rohan* & de *Bissi* , & du Pere le *Tellier* , & les exhortant l'un & l'autre à lui dire s'il n'avoit point poussé les choses trop loin , afin qu'il pût les réparer pendant qu'il en étoit temps ; on le rassura là-dessus , & il mourut

sans voir M. le Cardinal de *Noailles*. Il embrassa tendrement le *Dauphin*, en lui donnant sa bénédiction, que ce jeune Prince reçut en pleurant ; & après l'avoir embrassé, il remercia Madame la Duchesse de *Vantadour* des soins qu'elle en avoit, & la pria de les lui continuer : il rendit des témoignages très-avantageux au mérite de Madame de *Maintenon*, & protesta à M. le Duc d'*Orléans*, avec toute la sincérité qu'inspire l'idée d'une mort prochaine, que cette Dame ne lui avoit jamais rendu aucun mauvais office dans son cœur, & n'avoit jamais parlé de lui qu'avec éloge. Enfin ce Monarque songea à tout, & pourvut à tout ; il travailla même avec les Secrétaires d'*Etat*, & écrivit des mémoires de sa propre main, après en avoir dicté d'autres ; il brûla des papiers qu'il ne souhaitoit pas qu'on vît ; & son esprit, bien-loin d'être abattu par le mal, parut au contraire avoir pris de nouvelles forces & briller avec plus de vivacité, & ses dernières paroles

ont été autant de Sentences. Il a témoigné un regret extrême d'avoir offensé Dieu, & s'est reproché son attachement pour des plaisirs auxquels il avoit renoncé depuis si long-temps, & dans un âge où naturellement il pouvoit y être très-sensible. Il demanda si on croyoit qu'il pût guérir en se laissant couper la jambe grangrénée; mais comme on lui dit que l'effet d'un remede aussi violent étoit douteux, la gangrène étant moins la cause qu'un accident de sa maladie, il ne fut point d'avis de s'exposer à de nouvelles douleurs; & après avoir soutenu constamment toutes celles que son mal lui fit souffrir, il rendit l'ame le premier de Septembre 1715, quatre jours avant celui auquel il étoit venu au monde; & le 25 d'Août, qui est le jour de sa fête, il avoit reçu tous ses Sacraments, au lieu de bouquet, tant il est vrai que les jours destinés à la joie sont souvent changés en tristesse. On avoit cependant eu quelque rayon d'espérance depuis le jour de sa fête

jusqu'à celui de sa mort ; & certain
 élixir , qu'un nommé le *Brun* , Pro-
 vençal , lui avoit donné , avoit déjà
 fait crier au miracle , parce que le
 poulx de Sa Majesté en étoit devenu
 inelleur : mais c'étoit comme des
 chandelles dont la lueur redouble
 lorsqu'elles sont prêtes de s'éteindre.
 Madame de *Maintenon* avoit quitté
 la Cour , & s'étoit retirée à *S. Cyr* ,
 dès qu'elle eut vu qu'il n'y avoit plus
 d'espérance , & elle avoit expresse-
 ment défendu à ses proches de l'y
 venir trouver. Les ordres que le Roi
 avoit donnés furent exécutés d'abord
 après sa mort ; car son cœur fut porté
 à la Maison Professe des Jésuites , &
 tout fut réglé comme il l'avoit pres-
 crit. Si-tôt qu'il fut expiré , M. le
 Duc d'*Orléans* alla saluer le Roi *Louis*
XV , & présenta à ce nouveau Mo-
 narque les Princes & les Grands de la
 Cour. M. le Cardinal de *Noailles* ,
 qui n'y avoit point paru pendant la
 maladie du Roi , y fut très-bien reçu.
 Son Eminence avoit déjà ordonné des

prieres dans tout son Diocèse pour le repos de l'ame du feu Roi, & Elle célébra une Grand'Messe à cette intention dans l'Eglise de Notre-Dame de *Paris*, à laquelle il y eut une infinité de monde. Le corps du Roi, après avoir été embaumé & mis dans un cercueil de plomb, fut exposé, selon la coutume, à la vue de sa Cour, sur un lit de parade, pendant dix jours, pendant lesquels il se disoit quantité de Messes par jour dans sa chambre, après quoi il fut transporté à *S. Denis* & mis dans une Chapelle ardente, où il fut servi par ses Officiers, tout comme s'il eût été vivant; l'usage étant de servir le dîner & le souper avec la même profusion & le même ordre que si le Prince étoit vivant, & de distribuer ensuite tous ces mets aux pauvres, après les avoir fait passer devant son cercueil.

Le Pere le *Tellier* fut remercié, lorsqu'il se présenta pour prendre, auprès du nouveau Roi, la place qu'il avoit remplie auprès du Dé-

funt; on lui dit que Sa Majesté étant trop jeune pour se confesser, M. le Duc d'Orléans sauroit bien, lorsqu'il en seroit temps, lui choisir un Confesseur convenable. Son Altesse Royale fut le deuxieme de Septembre au Parlement, accompagnée du Duc de Bourbon, du Comte de Charolois, du Prince de Conti, du Duc du Maine, du Prince de Dombes, du Comte de Toulouse, & escorté par la Maison du Roi & les Gardes Françoises & Suisses. On fut d'abord entendre la Messe à la Sainte Chapelle; après quoi deux Présidents & deux Conseillers vinrent prendre M. le Duc d'Orléans & le conduisirent à la Grand'-Chambre, où il trouva quantité de Pairs de France, & où, d'un consentement unanime, & avec un applaudissement général, il fut déclaré Régent du Royaume, suivant son droit légitime & l'intention du feu Roi, dont le Testament fut ouvert en même-temps. Je voudrois pouvoir vous faire part du beau discours que Son

Altesse Royale fit dans cette occasion
 à cette illustre Assemblée ; discours
 qui fut autant admiré qu'applaudi.
 Le jeune Monarque ne put être mené
 que le douzième au Parlement , à
 cause d'une légère indisposition ; il
 étoit parti le neuf de Versailles sur les
 deux heures après midi , accompagné
 de M. le Duc d'Orléans , & de quel-
 ques autres Princes , & avoit été con-
 duit , selon l'intention du feu Roi , au
 Château de Vincennes , d'où ce Monar-
 que partit le douzième , ayant dans
 son carrosse M. le Duc d'Orléans , le
 Duc de Bourbon , le Duc du Maine ,
 la Duchesse de Vantadour sa Gouver-
 nante , & le Maréchal de Villeroy son
 Gouverneur ; & fut au Parlement te-
 nir son Lit de Justice. Les deux Com-
 pagnies des Mousquetaires , & les
 Chevaux Légers , précédoient le car-
 rosse de Sa Majesté ; les Gardes du
 Corps marchaient à côté , & les Gen-
 darmes les suivoient. Le Duc de Tre-
 mes , Gouverneur de Paris , vint au
 devant du Roi , à l'entrée du Faux

bourg S. *Antoine*, & lui présenta les clefs de la Ville ; les Régiments des Gardes Françoises & Suisses bordoient la haie jusques à la porte du Palais, où Sa Majesté mit pied à terre. Elle fut d'abord à la Sainte Chapelle, où l'Abbé de *Champigny* vint le recevoir, à la tête de tout son Chapitre ; après quoi quatre Présidents à Mortier, & six Conseillers, vinrent prendre ce jeune Monarque, & le conduisirent dans la Grand'Chambre du Parlement, où il fut mis, sous le dais, sur son Trône de Justice ; & chacun ayant ensuite pris sa place, Sa Majesté dit d'un ton ferme & avec une grace toute charmante, à toute cette célèbre Assemblée, qu'Elle venoit pour leur donner des assurances de son affection, & que son Chancelier leur expliqueroit plus au long le sujet de sa venue. Alors M. le Chancelier se levant, dit tout haut, que c'étoit principalement pour confirmer la Régence du Royaume à M. le Duc d'*Orléans*, à qui le droit de la naissance & la volonté du feu

Roi l'avoit donnée ; ce qui fut applaudi unanimement par des acclamations & une joie générale , causée par la connoissance qu'on a des grandes qualités de Son Altesse Royale , qui lui attirèrent l'amour & l'estime de toute la terre. Ce Prince dit à toute l'Assemblée , que , pendant le cours de son administration , il donneroit tous ses soins au bonheur & au repos de l'Etat , & c'est ce qu'il nous prouve encore mieux par ses actions que par ses paroles. La réforme qu'il a faite dans la Maison , les Ecuries , la Musique du Roi , & les dépenses exorbitantes qu'il falloit faire pour l'entretien du Parc de Versailles & de la Machine de Marly ; tous ces retranchements , celui de plus de 60 millions de pensions qu'on donnoit à diverses personnes , tant dedans que dehors le Royaume ; toutes ces épargnes , dis-je , & ce que l'on attend de la Chambre de Justice , qui va faire rendre gorge aux Gens d'affaires , servira à acquitter les dettes de l'Etat , au paiement

des Troupes , & à faire soulager les Peuples de ce fardeau d'impôts dont on avoit été obligé , par les malheurs du temps , de les charger , & sous lequel ils étoient près de succomber. Enfin tous les projets de Son Altesse Royale ne tendent qu'au bonheur public , & nous avons tout lieu d'espérer de voir revivre l'âge d'or sous son gouvernement. Ce Prince , en travaillant à rendre le Royaume florissant au dedans , songe aussi à pourvoir à sa sûreté , en établissant une amitié solide & une union étroite & sincère avec ses voisins , par les nœuds d'une triple alliance , à laquelle on dit qu'il travaille , & qui doit être faite entre l'*Angleterre* , la *France* & la *Hollande* ; ce qui mettra ces trois Etats hors d'insulte , & rendra leurs forces , ainsi unies , redoutables à toute l'Europe. Ce projet est digne de la capacité de S. A. R. qui a chargé l'Abbé *du Bois* , Conseiller d'Etat , & jadis son Précepteur , du soin de le faire réussir. On peut juger de l'habileté de cet Abbé ,

Par celle de son illustre Elève ; ainsi on peut compter presque sur le succès de cette affaire , qu'il va négocier en *Allemagne* , en *Angleterre* & en *Hollande*. Il travaille à ces négociations *incognito* & sans bruit : mais dès qu'elles seront assez avancées pour n'en plus faire mystère , M. l'Abbé du Bois paroîtra , dans toutes ces diverses Cours , avec le caractère d'Ambassadeur Plénipotentiaire dont le Roi l'a revêtu en partant. On dit qu'il n'y a jamais eu un plus beau génie que celui de cet Abbé. Le choix qu'on avoit fait de lui pour élever M. le Duc d'Orléans , pourroit faire seul son éloge ; & l'heureux succès de ses soins , aussi bien que la confiance que S. A. R. a en lui , achevent son panégyrique. Vous avez pu voir dans les nouvelles publiques l'établissement des six Conseils ; l'un de Conscience , dont M. le Cardinal de Noailles est Président ; le second est celui des Affaires étrangères , qui a le Maréchal d'Uxelles pour Président ; le Maréchal-Duc de Villars est le

le Président du troisieme, qui est celui de la Guerre; & le Duc de *Noailles* de celui des Finances; qui est le quatrieme; le cinquieme est celui de la Marine, dont le Comte de *Toulouse* est le Président; & le Duc d'*Antin* est Président de celui des affaires du dedans du Royaume, qui a rapport a ce qu'on appelloit autrefois le Conseil des Dépêches. Tous ces Présidents & Chefs des Conseils ont entrée au Conseil de Régence, pour y faire le rapport des affaires de leurs départements. S. A. R. qui veut prendre connoissance de tout, a dessein de présider une fois par semaine dans chacun de ces six autres Conseils, qui ne donneront point d'atteinte aux droits du Parlement, auquel on renverra toujours les affaires qui seront de son ressort, & auquel on vient de rendre le privilege de la remontrance, qui lui avoit été ôté depuis près de cinquante ans. M. le Duc d'*Orléans* a déclaré en plein Parlement, que lorsqu'il s'agiroit de punir, il vouloit se soumettre à la pluralité des voix

& à l'avis du Conseil , ne se réservant de tous ses droits que celui de pouvoir faire grace. Cet usage , que S. A. R. fait de son pouvoir , marque bien la bonté de son cœur & la grandeur de son ame. Le jeune Roi fut ensuite ramené du Parlement au Château de Vincennes , avec les mêmes cérémonies avec lesquelles il en étoit parti ; & tout le Peuple , qui étoit accouru en foule sur le Boulevard , pour le voir passer , faisoit retentir les airs par ses vœux & ses acclamations , & l'on entendoit par-tout crier : *vive le Roi , vive M. le Duc d'Orléans*. Plus de cinq cens prisonniers , qui furent élargis ce jour-là , faisoient de bon cœur chorus dans un aussi agréable concert ; & l'on peut dire que si la mort du Roi a causé un deuil général , la maniere dont cette perte a été réparée , cause aussi une joie générale. L'Ambassadeur de *Perse* a été prié , d'abord après la mort du Roi , de vouloir bien presser un peu son départ , & est parti pour *Rouen* , un peu mécontent de ce

qu'on n'a pas voulu lui donner certains Esclaves Turcs qui sont à *Marseille*, & qu'il demandoit en représailles de quelques Persans qui ont été pris par le Grand Seigneur, avec lequel M. le Duc Régent n'a pas jugé à propos de se faire des affaires. On parle ici fort diversement de ce prétendu Ministre du *Sophi*; le peu de valeur de ses présents, que l'on avoit d'abord dit être très-magnifiques, & bien des choses qu'on a remarquées dans ses manieres, ont fait douter à bien des gens de la réalité de son Ambassade; mais ce dont on ne sauroit douter, c'est que c'étoit un compere qui en savoit long; & si c'étoit un Ambassadeur postiche, il est sûr qu'il jouoit bien son rôle, & que jamais les *Gabaonites* ne furent mieux contrefaire les Habitants d'un Pays lointain. Le jour de la grande Eclipse, on l'entendit dans son Hôtel, où il s'étoit renfermé avec ses gens, faire des cris & des hurlements terribles, tant que cette Eclipse dura, pour marquer sans doute la part qu'il pre-

noit à l'insulte qu'on faisoit au Soleil , auquel les anciens Persans avoient grande dévotion. Ses manieres toutes extraordinaires n'ont pas empêché qu'il ne se soit humanisé à celles de *Paris* , & qu'il n'ait donné dans l'aventure galante comme un Petit-Maître. Il croyoit au commencement , ou du moins faisoit semblant de croire qu'il n'y avoit qu'à jeter le mouchoir ; & comme il venoit chez lui beaucoup de Dames pour le voir manger , s'il en trouvoit à son gré , il disoit tout bas à ses Officiers : qu'on me garde cette femme pour mon petit coucher ; mais la chose n'ayant pas été faisable , il fallut avoir recours au ministère de ces entremetteuses , qui sont comme les bureaux d'adresse des débauchés. *Risabez* donc , soi - disant Ambassadeur du *Sophi* , eut , par le moyen d'une de ces charitables matrones , un tête à tête d'environ une heure avec une Nympe , qu'il renvoya sans lui faire le moindre présent : cette belle s'en plaignit à la matrone , & la matrone à

L'Interprete , disant qu'en pareil cas c'est l'usage en *France* de faire présent de quelques bijoux , ou d'une bourse de louis ; mais cette plainte ayant été portée à l'Ambassadeur , il répondit : *c'est mal-à-propos que cette femme se plaint ; dites-lui de ma part que je suis Ambassadeur de l'Empereur de Perse en France , & qu'en cette qualité la Cour doit me défrayer de tout.* Je serois bien curieuse de savoir si cette femme fut porter son mémoire à la Cour ; ce seroit quelque chose d'assez plaisant. Quoi qu'il en soit, il est très-sûr que cet Ambassadeur n'a pas été aussi gracieux à son départ de *Paris* , qu'il l'avoit été à son arrivée.

Voici la copie de la Lettre circulaire que notre jeune Roi a écrite aux Gouverneurs des Places & Provinces du Royaume.

» PUISQU'IL a plu à Dieu d'appeller à soi
 » mon Seigneur & Bisaïeul , je me trouve
 » obligé de vous écrire la présente , pour vous
 » informer de cette perte qu'a fait le Royau-

» me , aussi-bien que moi. Il auroit été de
» l'intérêt du Royaume que sa vie eût été auf-
» si longue qu'elle a été religieuse & pieuse,
» & qu'elle m'eût fourni les moyens de par-
» venir à un âge plus capable de suivre ses
» traces : mais la Divine Providence en a
» disposé autrement , & il lui a plu de lui
» procurer un repos éternel , après tant de
» travaux qu'il a effuyés durant son regne ,
» pour porter cet État au degré le plus éle-
» vé où il ait été depuis la fondation de cette
» Monarchie , & pour lui assurer une paix
» ferme & de durée. Il a achevé sa course
» avec toute la piété & la constance qu'on
» pouvoit attendre d'un grand Prince ; j'es-
» pere de cette même bonté Divine, qu'elle
» maintiendra cette paix dans mon Royau-
» me , & que je jouirai des fruits de ses in-
» finis travaux & de ses hautes & royales
» actions , qui tiendront pour toujours glo-
» rieuse la mémoire du Roi défunt mon Sei-
» gneur & Bisaïeul. Je dois aussi attendre
» ceci de la fidélité de mes Sujets : j'attends
» pareillement de vous en particulier , & de
» votre affection pour le bien de mon ser-
» vice , que vous aurez soin de retenir les
» Officiers & Troupes qui sont sous votre
» commandement , dans le devoir & l'obéis-
» sance qu'ils me doivent , & d'empêcher que

» le changement de Gouvernement ne cause
 » aucune altération dans l'étendue du vôtre,
 » & qu'on n'entreprenne rien qui puisse pré-
 » judicier au bien de mon service, ni trou-
 » bler le repos de ce Etat ; & je vous as-
 » sure que les services que vous me rendrez
 » dans cette occasion seront très-considérables,
 » & que je les reconnoîtrai volontiers en tout
 » ce qui se présentera pour votre avantage
 » & pour votre service. Sur quoi je prie
 » Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

On ne peut rien voir de plus char-
 mant, pour le corps & pour l'esprit,
 que ce jeune Monarque. Il a un juge-
 ment & des sentiments au-dessus de
 son âge ; tout nous marque la bonté
 de son cœur ; & le tendre attache-
 ment qu'il a pour Madame de *Vanta-*
dour sa Gouvernante, (aux soins de
 laquelle on peut dire, humainement
 parlant, que nous devons la conser-
 vation de Sa Majesté,) nous prouve
 sa reconnoissance ; caractere auquel
 on reconnoît les grandes ames, & qui
 en est inséparable. Ce Monarque a
 passé toute l'Automne à *Vincennes*,

suivant l'intention du feu Roi, & n'est venu que le 30 de Décembre 1715 à *Paris*, où il a établi son séjour & sa résidence au Palais des *Tailleries*, au grand contentement des *Parisiens*, qui avoient été depuis fort long-temps privés de la présence de leurs Rois, & au grand contentement aussi des *Ministres* & de ce grand nombre de personnes obligées d'aller à la Cour, auxquelles cette proximité épargne bien des frais & de la fatigue.

M. le Cardinal de *Noailles* est tous les jours de mieux en mieux en Cour; ce qui intrigue & affoiblit beaucoup le parti opposé : quantité même de ceux qui, par politique & suivant le torrent, avoient publié ou lu la *Constitution* dans leurs Eglises, se rétractent à présent, en s'accusant de l'avoir fait par foiblesse, & l'on diroit presque, à voir le train que cela prend, que cette fameuse *Bulle* a été enterrée à *S. Denis* avec le feu Roi. M. le Duc d'*Orléans* veut pourtant trouver les moyens d'accommoder cette affaire,

sans préjudicier aux droits de l'Eglise Gallicane, & sans blesser l'autorité du Pape. Cela est bien délicat & difficile à ménager ; aussi dit-on que cette négociation est réservée à M. l'Abbé du Bois, & qu'il en sera chargé dès qu'il aura terminé celle de la triple Alliance, à laquelle il travaille ; personne n'étant plus propre à conduire de grands desseins à une heureuse fin. On est fort impatient ici de voir terminer cette espèce de guerre Ecclésiastique, & les esprits sont fort aigris contre cette Bulle, qu'on regarde comme une vraie pomme de discorde qui est venue troubler la paix du Clergé de France. Les Jésuites, que l'on regarde comme les champions de cette Bulle, & que l'on soupçonne même de l'avoir sollicitée, ne sont pas pour la plupart regardés de fort bon œil par le Public, & l'on accuse même ces Peres d'avoir fait certaine association, & d'avoir établi des Confrairies parmi les Troupes, dans lesquelles ceux qui entroient dans ces sortes d'asso-

ciations , faisoient des serments & prenoient des engagements sur des choses qui pouvoient avoir des suites & des conséquences dangereuses. Dieu seul , qui connoit les cœurs , fait quelle a été leur intention , dans laquelle je n'ai garde de vouloir pénétrer , de peur de faire de faux jugements. Comme vous êtes à portée de savoir ce qui se passe en *Angleterre* , je ne vous parle point de l'équipée du Chevalier de *S. George* , qui , croyant qu'on étoit trop occupé en *France* & ailleurs , pour s'opposer à ses desseins , est descendu en *Ecosse* , où ses amis avoient déjà fait une levée de boucliers , & qui au lieu de pouvoir dire comme César : *je suis venu , j'ai vu & j'ai vaincu* , doit dire au contraire : *je suis venu , j'ai vu , & m'en suis revenu comme j'y étois allé*. On lui impute même d'avoir pleuré en voyant qu'on l'avoit exposé mal-à-propos , & c'est pourquoi l'on prétend que le Prince Eugene dit ce bon mot : *ce ne sont point les Royaumes de la terre qu'on peut acquérir par des*

pleurs & des larmes. Voici des Vers sur l'expédition de ce pauvre Chevalier, qu'on peut appeller de la triste figure, si ce qu'on lui impute est vrai.

Sur le Pays d'Ecosse avez-vous à prétendre,
Qu'au péril de vos jours vous osiez y descendre?

Quelles sont vos intentions?

D'appuyer les prétentions

Qu'un Pere, dites-vous, par droit héréditaire,
En mourant vous laissa : mais qui fut votre Pere?

Il se nommoit *Jacques second*,

Roi de ces Isles fortunées.

En donnez-vous des preuves assurées?

Car sur vos seuls discours on ne peut faire fond :

Il y vint ; mais il prit la peine

De s'en aller comme il étoit venu :

Soit ; à cette marque certaine

Pour son Fils seulement vous ferez reconnu.

Le mauvais succès de cette descente a fait perdre au Chevalier de *S. George* l'asyle qu'il avoit trouvé dans la Cour du Duc de *Lorraine*, & l'a obligé d'en aller chercher un dans les Terres du Pape : il est actuellement à *Avignon*, d'où l'on dit qu'il sera bientôt obligé de déloger ; son éloignement étant une des clauses de l'Alliance à laquelle on travaille entre les trois Nations, &

que l'habileté de l'Abbé du *Bois* ne fauroit manquer de faire réussir. Les amis du Chevalier de *S. George* se sont sauvés comme ils ont pu ; quelques-uns l'ont suivi , & n'ont , en le suivant , rien moins suivi que *César* & la fortune. Quelques - autres se sont laissés prendre , parmi lesquels il y a eu douze Lords condamnés à mort , dont deux ont subi leur Sentence ; le troisieme s'est échappé de la Tour la veille de l'exécution , par les soins & dans les habits de sa femme ; & les neuf autres ont obtenu des délais qui leur ont été prolongés plusieurs fois , & qui leur donnent quelque espérance , puisque , comme dit le Proverbe , *qui a temps , a vie*. Il y a eu encore d'autres personnes d'un moindre rang enveloppées dans cette rebellion , dont , pour l'exemple , quelques-unes ont été exécutées , & les autres envoyées dans la nouvelle *Angleterre* , ou renfermées dans des prisons. On dit que le Roi a dessein de donner une Amnistie en faveur de ces derniers ,

niers , & d'y comprendre ceux des fugitifs qui auront recours à sa clémence , & qui rentreront de bonne foi dans leur devoir. Je doute que le Comte de *Nitisdale* s'empresse beaucoup à retourner dans son Pays , après le danger auquel il vient d'échapper. Il étoit condamné à perdre la tête sur le même échafaud où on trancha celle du Comte de *Devermwater* , & du Comte de *Kenmure* ; il étoit enfermé comme eux dans la Tour , & auroit eu le même sort , si , comme je viens de le dire , sa femme n'eût trouvé le secret de le sauver , en lui donnant ses habits , & en restant prisonnière à sa place : grand exemple de l'amour conjugal ! d'autant plus admirable , que peu de gens seroient peut-être capables de le donner , dans un siècle aussi perverti que celui où nous sommes. Nous avons vu arriver ici cet époux si chéri , qui , s'il aime autant sa femme qu'il en est aimé , doit mieux goûter qu'un autre le plaisir de la vie , puisqu'il la doit à sa tendresse ;

avantage qui , pour les cœurs délicats , doit avoir autant de douceur que la vie , ou du moins en faire tout l'agrément. Voilà , Madame , bien des nouvelles que je vous conte. J'avois d'abord cru ne pouvoir vous parler que de tristesse ; mais le plaisir de m'entretenir avec vous m'a insensiblement conduite à d'autres sujets ; & si j'ai été long - temps sans vous écrire , vous ne perdez rien pour attendre , puisque cette Lettre est d'assez belle taille pour vous dédommager de mon retardement. Je ne saurois pourtant , quelque longue qu'elle soit , la finir sans vous dire , que j'ai lu avec indignation celle que le successeur d'*Arouet* écrit à sa Maîtresse. La maniere dont il lui parle de sa mere fait horreur , & il faut être aussi dénaturée que l'est cette indigne fille , pour souffrir que ses amants lui écrivent toujours sur le même ton là-dessus ; cette récidive me paroît affreuse , & il est étonnant que parmi cette diversité d'amants & d'intrigues , on trouve toujours dans le cœur de

cette belle les mêmes sentiments & la même haine pour sa mere. Encore un coup , cela est affreux , & j'entre bien dans la peine de cette pauvre femme , que le Ciel a déjà vengée du petit *Arouet* , qui , malgré son esprit & sa veine poétique , vient d'être enfermé à la *Bastille*. Adieu Madame , je suis toujours de tout mon cœur, votre , &c.
A Paris ce.



LETTRE CX.

QUOIQUE j'eusse déjà pleuré la perte que votre dernière Lettre m'a annoncée , & que j'eusse en même-temps remercié le Ciel de ce qu'il l'a si heureusement réparée , tout ce que vous me dites là-dessus , Madame , n'a pourtant pas laissé d'avoir pour moi tout l'agrément de la nouveauté , tant parce que vous m'apprenez bien des circonstances que j'ignorois , que par le tour nouveau que vous savez donner à tout

ce que vous dites , & le charme que vous trouvez le secret d'y répandre. On ne peut pas mieux parler du feu Roi que vous en parlez ; je lui rends la même justice. C'étoit un Prince incomparable ; grand Roi , grand Héros , aussi bon qu'il étoit grand , dont la douceur rassuroit ceux que l'éclat de Sa Majesté auroit pu intimider. Tout le monde convient qu'il n'a rien dit de désobligeant à personne , excepté à un Officier , qui ayant été cassé pour avoir négligé ses devoirs , & voulant en imposer ensuite , demanda à être rétabli , supposant qu'on l'avoit cassé dans le temps qu'il étoit malade. Oh ! pour lors le Roi , qui savoit à quoi s'en tenir , lui dit : vous mentez. On dit que c'est-là la seule dureté que ce Monarque ait dit en sa vie , son penchant ayant toujours été pour la politesse , & son inclination à faire honnêteté & plaisir : ce sont-là des qualités bien aimables dans un Roi , & sur-tout dans un Roi aussi grand , aussi redoutable , & auquel , comme

vous le dites fort bien , ses Ennemis mêmes n'ont pu refuser leur admiration & leur estime. Mais , Madame , après avoir rendu à sa mémoire toute la justice qui lui est due , détournons nos yeux de dessus ce que nous perdons , pour les arrêter sur ce qui nous reste ; & après avoir donné au Monarque défunt un tribut de larmes qu'on ne sauroit refuser à son cercueil , imitons sa résignation ; & en nous conformant à la volonté du Ciel sur sa perte , occupons-nous de la joie que nous devons avoir en la voyant aussi heureusement réparée , & en voyant dissiper , par les soins & l'habileté de M. le Duc d'Orléans , les alarmes que caufoit dans le Royaume la seule pensée d'une minorité. Cette minorité qui , comme vous le remarquez , est la troisième depuis que la Maison de *Bourbon* occupe le Trône des Français , est bien différente de celles qui l'ont précédée , & toute la terre admire avec vous le bonheur dont la France jouit sous la Régence de l'in-

comparable Prince qui tient en main les rênes de l'Etat , & dont la prudence & l'habileté soutiennent avec tant d'éclat un Sceptre , dont le poids auroit pu , sans un aussi puissant secours , ébranler les forces enfantines du jeune Roi , & rendre son Gouvernement aussi chancelant & branlant que le paroïssoit son berceau. Graces au Ciel , tout est calme dans le Royaume , & parmi tant d'esprits divisés , tant dans l'Eglise qu'ailleurs , tous les sentiments sont conformes sur ce qui regarde l'obéissance qu'on doit au Roi , & toute la France fait de concert des vœux pour la conservation de ce jeune Monarque , & pour celle du Prince dont l'heureuse Régence fait la félicité des François. Je vous dirai même que les Etrangers font chorus là-dessus , & joignent leurs vœux & leurs acclamations à ceux de nos Compatriotes. C'est de quoi j'ai été souvent témoin , aussi-bien que de la justice que l'on rend au mérite de M. le Duc d'Orléans , dont tous ceux à qui j'ai fait voir vo-

tre Lettre , trouvent que vous donnez parfaitement bien & en peu de mots le caractère , en disant qu'il réunit en son auguste personne plus de dons & de vertus qu'il n'en faudroit pour faire séparément une infinité de Héros. On ne sauroit assez admirer l'habileté de ce Prince , qui sans faire répandre une goutte de sang , trouve le secret de tenir tout le monde dans le devoir , de redonner aux Loix leur ancienne vigueur , & dont la sincérité , mitigée par la clémence , rend justice aux opprimés , & fait grace aux coupables , même en les punissant. Vous voyez par vos yeux tous les soins que S. A. R. se donne pour le bonheur du Royaume , & je puis vous parler sagement de ceux qu'elle prend pour sa sûreté. J'ai vu ici l'Abbé du *Bois* , cet illustre Ministre dont vous me parlez , & dont toute la terre parle avec éloge. J'ai vu les soins qu'il a pris , & tous les mouvements qu'il s'est donné , pour venir à bout de la triple Alliance qu'il a heureusement conclue en-

tre la *France*, l'*Angleterre* & la *Hollande*, au grand contentement des trois Nations, comme on peut le voir par ces Vers de la *Quintessence* du premier de Février 1717.

*A Son Excellence M. l'Abbé du Bois,
Ambassadeur & Plénipotentiaire de Sa
Majesté Très-Chrétienne.*

ILLUSTRE Ambassadeur, dont la rare prudence
A si bien cimenté cette triple Alliance,
Qui, de trois grands Etats assurant le bonheur,
De ces trois grands Etats se rend le bienfaiteur,
Ton génie élevé, Ministre plus qu'habile,
Ne sauroit rien trouver qui lui soit difficile;
Les obstacles n'ont rien qui puisse t'arrêter;
Ton esprit te fournit de quoi les surmonter.
Oui, ton sublime esprit, ta fine politique,
Que tu fais, quand il faut, si bien mettre en pratique;

Ton application, ton zele pour ton Roi,
Tous les dons, les talents qu'on voit briller en toi,
Nous font voir que le Ciel, favorable à la France,
En sa faveur marqua le jour de ta naissance,
Afin que tes Palmiers * fissent croître ses Lys
Dans le sein de la paix, qui les rend si fleuris.
Veuille le même Ciel, secondant notre envie,
Perpétuer le cours d'une si belle vie:
Nous le lui demandons du cœur & de la voix,
En criant hautement, vive l'Abbé du Bois.

* M. l'Abbé du Bois porte trois Palmiers dans ses Armes.

Cette triple Alliance , qui met la *France* à couvert de toute insulte , est assurément un coup de la plus profonde politique. On ne sauroit assez admirer l'habileté du Régent , tant dans le projet que dans le choix de la personne à laquelle il a confié le soin de l'exécution ; & ce qu'il y a encore d'admirable , c'est que , comme je viens de vous dire , les trois Nations alliées trouvent également leur compte dans cette affaire , & en sont également contentes. Le Peuple fait même éclater sa joie par des Chançons , & les airs ont retenti du couplet suivant.

Connoissez-vous l'Abbé *du Bois* ,
On le loue tout d'une voix ,
Landerirette ,
A la Haye , Londres & Paris ,
Landeriris.

Ce Ministre a laissé ici une grande idée de son mérite & de son génie , & Messieurs les Etats lui ont donné de grandes marques de leur estime & de leur considération. Il en a reçu de pa-

reilles du Roi de la *Grande-Bretagne*, qui lui a fait toujours l'accueil le plus gracieux, & l'a distingué d'une manière particuliere, tant à cause de son mérite personnel, que par le caractère dont il étoit revêtu ; encore un coup, M. l'Abbé doit être fort content des égards que les Puissances étrangères ont eu pour lui, & l'on doit l'être encore davantage de son habileté & de l'heureux succès de ses soins, dont la *Grande-Bretagne* a déjà ressenti les effets ; car on assure que c'est à la triple Alliance qu'on doit la découverte des desseins que la *Suede* avoit formés contre l'*Angleterre*, qui ont éclaté au retour du voyage que le Roi de la *Grande-Bretagne* avoit été faire dans ses Etats d'*Allemagne*, & pour lequel il y eut des Ministres Suédois arrêtés. Comme la meche a été éventée à propos, la chose n'a pas pu porter coup, & l'on a d'abord pris les mesures convenables pour renverser celles des mal intentionnés. Cet événement n'a servi qu'à donner au

Roi de nouvelles preuves du zele que les Anglois ont pour sa Personne. Les Communes lui ont offert de nouveaux subsides , & tous les divers Corps du Royaume lui ont renouvelé les assurances de leur fidélité. Ce Monarque a passé à nos portes en allant à *Hanover* & en retournant à *Londres* ; & a passé toutes les deux fois sans entrer à la *Haye* , quoique l'on s'en fût flatté , & qu'on eût même déjà tout préparé pour sa réception. La diligence qu'il a toujours faite pendant son voyage , & le désir de satisfaire à l'empressement de ses anciens & nouveaux Sujets , ne lui ayant pas permis de s'arrêter long temps sur sa route , il a passé par *Osnabrug* , dont le Duc d'*Yorck* son frere est à présent Evêque , & où il tient ordinairement sa Cour , & ce Prince a été lui faire la sienne à *Hanover* , où la Reine de *Prusse* s'est aussi rendue , de même que le *Czar* de *Moscovie* , & quantité d'autres Souverains , plusieurs Ministres étrangers , & une infinité de per-

sonnes de considération ; ce qui grossissoit si fort la Cour de ce Monarque , que pendant son séjour à *Hanover* , on avoit peine à trouver des logements dans la Ville , où les chambres se louoient un louis par jour. Si nous avons été privés ici de la présence du Roi , son passage n'a pas laissé d'y arrêter quantité de Seigneurs *Anglois & Allemands* , qui l'ont accompagné , ou sont venus à sa rencontre , & qui , chemin faisant , se sont arrêtés quelque temps dans notre beau Village , dans lequel nous avons eu , quelque temps auparavant , le bonheur de posséder pendant six mois le plus charmant Prince du monde ; je parle du Prince Don *Emanuel de Portugal* , qu'une inclination martiale a porté à se dérober de la Cour du Roi son frère , pour aller servir en *Hongrie*. Ce dessein , qu'il n'avoit communiqué qu'au fils du Comte de *Tarouca* , en qui il avoit une entière confiance , fut conduit avec tant de secret & d'adresse , que , malgré les obstacles qui paroissent

soient

soient insurmontables , on vit arriver ici ce Prince & ce jeune Seigneur , que le Ciel préserva des périls de la mer , & de tous ceux auxquels leur évafion les avoit expofés. Le Comte de *Tarouca* reçut le frere de fon Roi avec tout le refpect qui lui étoit dû , & fon fils avec la tendre joie qu'on peut s'imaginer. Son Excellence , toujours magnifique , ne fongea qu'à procurer des plaifirs à l'Infant , en donnant tous les jours des fêtes les plus fuperbes ; & comme ce Prince lui parut avoir du goût pour la danfe , il y eut pendant tout l'hiver un bal par femaine dans fon Hôtel , où toutes les perfonnes de diftinction , de l'un & de l'autre fexe , s'y rendoient des fept Provinces , & étoient régalingées le plus fplendidement du monde. C'étoit tantôt une maniere de Foire Saint *Germain* , où une infinité de boutiques rangées dans une grande falle , & remplies de mets & de vins délicieux , fournisfoit abondamment de quoi régaler la foule la plus nombreufe. Les

Officiers du Comte masqués en Marchands , & habillés conformément au rôle qu'ils jouoient , invitoient continuellement à venir boire & manger chez eux. Le *Hongrois* offroit de la meilleure grace du monde son vin de *Tokay* ; l'*Arménien* son *café* ; l'*Espagnol* son chocolat , & ainsi du reste ; & les trompettes & timbales appelloient sans cesse les gens , & les invitoient à venir à la Foire. Dans une autre fête on voyoit douze Caïssons de campagne , précédés par une compagnie de Grenadiers , qui après avoir dansé une entrée , se partageoient auprès de ces Caïssons , & les distribuoient dans les divers endroits du bal. Chaque Caïsson renfermoit un magnifique ambigu , & étant ouvert , se trouvoit une table très-abondamment & très-délicatement servie. Cette manière de fête militaire fut fort du goût du Prince , dont les inclinations toutes martiales ne respiroient que la gloire & les combats ; M. le Comte de *Tarouca* eut toujours soin de diversi-

fier les plaisirs, afin de les rendre plus vifs & plus sensibles. Le public s'est ressenti de ceux qu'il a procurés à Son Altesse Royale ; & Son Excellence , toujours accoutumée à faire les beaux jours de ces Pays, a fait , de l'hiver le plus rude , la saison du monde la plus douce & la plus charmante. Le Prince a brillé dans toutes ces diverses fêtes , sous des déguisements magnifiques , & s'y est fait admirer par une grace enchantée. On n'a jamais mieux dansé ni vu une plus belle jambe , ni un port plus majestueux & plus gracieux. Enfin , c'est un Prince accompli. Voici ce que la *Quintessence* en dit dans les Vers qu'elle lui présenta pour sa fête le premier jour de l'année 1716.

*A S. A. R. M. le Prince Don Emanuel ,
Infant de Portugal.*

DANS ce jour grand & solennel ,
Où le Maître de la nature
Reçut le nom d'*Emanuel* ,
Pour racheter la créature ;

Dans ce jour si grand & si beau ,
 Où l'an , qui vient de disparoitre ,
 Cède la place à l'an nouveau ,
 Dans lequel tout paroît renaître ;
 Dans ce jour si grand , si fameux ,
 J'offre à Votre Altesse Royale
 Mes respects , mon zele & des vœux ,
 Dont l'ardeur n'eut jamais d'égale.
 Prince , qu'un sort charmant & doux
 Fait briller au milieu de nous
 Dans ce commencement d'année ,
 Vous nous la rendrez fortunée ;
 Car les graces & les appas
 Accompagnent par-tout vos pas.
 L'amour qui prit soin de vous faire ,
 En vous formant , vous fit pour plaire ,
 Et vous orna de tous ses traits.
 Dès qu'on vous voit , on vous admire ;
 Vous charmez tout ce qui respire
 Par vos graces & vos attraits.
 On voit briller dans vos beaux yeux
 Le sang de tant de demi-Dieux
 Dont vous tirez votre origine.
 Digne rejetton des Césars ,
 Vous effacez en bonne mine
 Tout ce qu'on nous dit du Dieu Mars.
 Que peut-on donc vous souhaiter ,
 Et que pourroit-on ajouter
 A vos heureuses destinées ?
 Si ce n'est , Prince sans égal ,
 De vous voir pendant cent années
 Etre l'honneur du Portugal.

Comme vous avez , sans doute , vu

ce Prince pendant son séjour à *Paris*, je suis sûre que vous conviendrez avec moi que la *Quintessence* n'a point outré les choses sur son chapitre, & qu'elle n'a fait que lui rendre justice, puisque c'est le Prince du monde le plus aimable & le plus charmant. Le fils du Comte de *Tarouca*, qui est un jeune Seigneur très-accomplí, & inséparablement uni à ce Prince, est parti avec lui, après avoir beaucoup brillé ici; & pendant qu'on les croyoit partis pour *Lisbonne*, & que, pour dépayser les gens, ils prenoient la route de *Paris*, ils ne perdoient point leur projet de vue. Le voyage de *Paris* n'étoit qu'une contre-marche; puisque, comme vous l'avez vu, c'est de-là que S. A. R. a pris la poste pour aller joindre l'Armée Impériale en *Hongrie*, & consacrer les prémices de sa valeur, en faveur des Armes Chrétiennes, contre celles des Turcs. Tous les efforts que fit le Comte de *Ribeira* pour le détourner de ce dessein, furent inutiles, & vous savez les applaudis-

sements que lui donnèrent ceux qui furent témoins de son départ, & de la fermeté avec laquelle il soutint sa résolution. On dit que les Peuples de *Paris* pouissoient des acclamations, & faisoient mille vœux pour la conservation d'un Prince en qui l'on admiroit le cœur d'un *Mars* sous la figure de l'Amour. Ces vœux ont été exaucés, & quoique S. A. R. se soit exposée beaucoup plus qu'on ne l'auroit souhaité, & qu'elle ait même reçu des blessures dangereuses, le Ciel a pris soin de sa conservation, & elle s'est tirée avec autant de bonheur que de gloire de ce coup d'essai, que l'on peut avec raison appeller un vrai coup de maître. C'est le témoignage que lui a rendu le Prince *Eugene*, auprès duquel il a toujours combattu, & qui a été le témoin oculaire de tout ce qu'il a fait d'héroïque. De si beaux témoignages, & tant de belles actions, ont désarmé la colere du Roi de *Portugal* son frere, avec lequel il s'étoit brouillé en se déroband de sa

Cour, & en persistant à n'y vouloir point retourner; & par cette réconciliation il est présentement en état de faire la campagne avec beaucoup plus d'éclat; car on lui a envoyé des remises considérables de *Lisbonne*, & quantité de Seigneurs *Portugais* ont été le joindre à *Vienne*, afin de composer sa Cour. On dit qu'il persiste à vouloir toujours servir comme volontaire, & qu'il continue à refuser les emplois que l'Empereur lui offre depuis longtemps: car on ne peut pas recevoir plus de marques de considération & de tendresse, que ce Prince en a reçu, & de Sa Majesté & de toute la Famille Impériale. Le jeune Comte de *Tels*, fils du Comte de *Tarouca*, qui a fait aussi des merveilles, & qui a plus d'esprit & de prudence qu'on ne peut se l'imaginer, a été très-distingué & très-gracieusé dans cette Cour, & M. le Prince *Eugene* lui a témoigné une affection & une considération toute particulière. Mais je vous dis des choses que vous savez peut-être aussi.

bien que moi : car outre qu'on est à
Paris à portée de tout savoir , vous
 devez y avoir vu un de ces Héros
 échappé au cimeterre *Ottoman* , & qui ,
 ayant été témoin oculaire de ce qui
 s'est passé à la bataille de *Hongrie* , à
 laquelle il a fait des prodiges de va-
 leur , pourra vous l'avoir appris , & vous
 en avoir même dit les circonstances.
 Vous comprenez bien que c'est du
 Général Comte de *Bonneval* dont je
 veux parler , qui , comme vous savez ,
 vient d'épouser la fille du Marquis de
Biron , & qui , par un effort d'héroïs-
 me , s'est attaché aux charmes de
 l'amour , & a passé , d'abord après la
 nôce , des bras d'une épouse toute
 accomplie , dans ceux de la fiere
Bellone. Mais je donne encore dans
 le même défaut , en vous parlant de
 ce que vous savez aussi bien que moi.
 Changeons donc de thèse. Il faut pour-
 tant , avant de quitter le chapitre du
 Prince de *Portugal* , que je vous fasse
 part d'une Chanson , par laquelle la
Quintessence lui fit ses adieux , lors-

qu'il partit de la *Haye*. Elle est sur
l'air d'*Aimable Vainqueur*.

Prince , à qui l'Amour
A donné le jour ,
Qui , mieux que sa mere ,
En l'art de plaire ,
Primerez toujours ;
Vous , que les Grâces ,
Marchant sur vos traces ,
Suivent tour-à-tour ;
Et qui du Dieu Mars
Ayant la bravoure ,
Voudriez déjà courre
Sous ses étendards.
Vous nous quittez ,
Prince , vous partez ,
Ah ! quelle souffrance
Suivra votre absence ?
De grace arrêtez
Dans ces beaux lieux ,
Où votre présence
Charme tous les yeux.

Nous avons eu ici le Prince *Charles de Hesse - Philistat* , qui , après avoir fait des merveilles dans l'Isle de *Rugen* , & soutenu toute la valeur du Roi de *Suede* , est venu se rétablir des blessures qu'il avoit reçues dans cette occasion aussi périlleuse que glorieuse.

Ce Prince a beaucoup brillé dans toutes les belles fêtes que M. le Comte de *Tarouca* a données à S. A. R. l'Infant de *Portugal*. Nous y avons eu aussi Madame la Comtesse de *Wartemberg*, qui, après un assez long séjour dans votre grande Ville de *Paris*, est revenue dans ces beaux lieux. Voici des Vers qui lui ont été donnés le jour de Sainte *Catherine*, dont elle porte le nom, & qui ont paru sur la *Quintessence* du 25 Novembre 1715.

A S. E. Madame la Comtesse de Wartemberg, pour le jour de sa Fête.

B O U Q U E T.

VENEZ, Muses, à mon secours;
 Il faut qu'avec moi l'on s'empresse
 A rendre hommage à la Comtesse
 Dont nous chérissions le retour.
 Célébrons de Son Excellence
 Le rang & la magnificence;
 Célébrons les attraits divers
 De cette illustre Catherine,
 Dont l'éclat & la bonne mine
 Peut enchanter tout l'Univers.
 Sur les bords qu'arrose la Seine,
 Elle a mis des cœurs à la chaîne,

Qui n'ont osé se déclarer.
Ses beaux yeux ont fait mille esclaves,
Et les Germains & les Bataves
N'ont pu la voir sans l'adorer.
Jamais la Reine de Cythere
N'entendit si bien l'art de plaire ;
Pallas eut moins de Majesté ;
Juno , en grandeur & en gloire ,
Eût dû lui céder la victoire ,
Comme le prix de la beauté.
Elle a l'ame grande , héroïque ,
Le cœur généreux , magnifique ;
Son esprit est vif & charmant :
Venez , Muses , tout nous invite
A célébrer tant de mérite.
Accourez toutes promptement ,
Il faut dans ce jour de sa fête ,
Pour parer son illustre tête ,
Rassembler les plus belles fleurs
Dont brille le sacré rivage ,
Et joindre encore à cet hommage
Le tendre hommage de nos cœurs.

En voici d'autres qui lui furent présentées l'année suivante , à pareil jour.

A S. E. Madame la Comtesse de War-temberg , pour le jour de sa Fête.

B O U Q U E T.

MUSES, en dépit des frimats ,
Il faut , sur les bords du Permesse ,
Faire un bouquet pour la Comtesse ,

Qu'on voit briller dans nos climats ;
 Pour l'incomparable Excellence
 Qui les pare par sa présence ,
 Et que les Grâces & l'Amour
 Accompagnent dans ce séjour.
 Jamais la divine Cypris ,
 Ni la Maîtresse de Pâris ,
 Ne furent si bien l'art de plaire.
 Non, l'épouse de Ménélas ,
 Pour qui l'on fit dix ans de guerre ,
 N'eut jamais de si doux appas ;
 Un port rempli de majesté
 Soutient l'éclat de sa beauté ;
 Son esprit est vif , plein de charmes ;
 Ses beaux yeux enchantent les cœurs ,
 Et tout l'Univers rend les armes ,
 A ces adorables vainqueurs.
 Sur ses pas les Zéphirs & Flore ,
 Malgré l'Hiver , feront éclore
 Mille fleurs & mille plaisirs.
 Venez donc couronner sa tête ,
 Muses , c'est aujourd'hui sa fête ;
 Venez seconder mes desirs.

A propos de Vers , en voici sur une
 belle Dame qui avoit promis un baiser
 à celui qui feroit son portrait en Vers.

Vous le voulez , il faut vous obéir ,
 Peindre ce teint , cette tresse dorée ,
 Ces yeux si vifs. Que vous m'allez haïr
 En vous voyant si fort défigurée !
 Vous - même , Iris , n'est-ce pas vous trahir ,
 Que

Que d'emprunter ma main mal assurée
 Pour des attraits capables d'éblouir
 Les Habitants de la voute éthérée ?
 Mais qu'oi ! l'Amour , de l'ébauche surpris ,
 Court empressé la montrer à Cypris :
 Jugez , dit-il , des graces du modele ;
 Un tel portrait ne coûte qu'un baiser.
 Ah ! fais , mon fils , qu'on me peigne aussi belle ,
 Et je promets de ne rien refuser.

Puisque me voici en train de vous
 envoyer des Vers , je vais vous faire
 part d'un songe qui pourra peut - être
 vous réjouir : car encore faut-il tâcher
 d'éloigner toutes les idées dont nous
 avons eu l'imagination remplie.

S O N G E.

JE songeais cette nuit qu'un berger en secret
 Me pressoit d'accorder à sa persévérance
 Ce que mon cœur , touché de sa longue constance ,
 Ne lui refusoit qu'à regret.
 Quel Berger , juste Ciel ! c'étoit le beau Nicandre ,
 Celui dont mon devoir fit négliger l'ardeur ,
 Et le seul amant dont mon cœur
 N'avoit jamais pu se défendre.
 Son feu ne m'étoit point suspect ;
 Nous étions seuls , il s'expliquoit sans feindre ;
 Enfin il commençoit à perdre le respect :
 Je m'en appercevois , mais c'étoit sans m'en
 plaindre ;

Et d'un air interdit j'attendois le moment
Marqué pour ce triomphe à mon heureux amant ;
Quand le triste retour d'une vertu sévère ,
Jusques dans le sommeil réprimant mes desirs ,
Me fit envisager Nicandre en téméraire ,

Au milieu de tous mes plaisirs.

D'abord je m'effrayai de voir comment Nicandre
Se trouvoit dans mes bras, prêt à tout entreprendre.
Mon esprit s'en émut , & jusques à trois fois
Je voulus , mais en vain , me servir de ma voix ;
Je ne fais quelle horreur s'empara de mon ame ;
Je vis tout le péril où m'exposoit le sort ;
La peur d'y succomber me fit faire un effort ,
Qui chassa de mon cœur & Nicandre & sa flamme.

Ciel ! j'en frémis encor.

A peine le réveil m'eut rendu la lumière ,
Détrompée à regret de l'erreur de mes sens ,
Et fermant de dépit ma débile paupière ,
Ah ! dis-je , mes plaisirs se trouvoient innocents

Vertu fatale à ma tendresse ,

Que ne me laissois-tu jouir d'un si faux bien ?

Je me trouvois heureuse , il ne t'en coûtoit rien.

Quelle fausse délicatesse

T'obligeoit donc à me tirer d'erreur ,

Et quel mal te faisoit un songe , une vapeur ?

Va, de quelques douceurs que ton règne nous flatte ,

Je vois qu'en te servant, on ne sert qu'une ingrate ;

Tu ne peux trop payer le bien que j'ai quitté ;

J'ai tout abandonné pour suivre tes caprices ;

J'ai fui ce que l'Amour avoit de plus touchant ;

J'ai combattu mon astre , & dédit mon penchant ;

Si tu compte pour rien de pareils sacrifices ,

Eh bien ! pour te punir de ta sévérité ,

Je vais faire d'un songe une réalité ,

Viens , berger , profiter de toute ma foiblesse.

Où, Nicandre, viens voir jusqu'où va ma tendresse;
Viens te venger des maux qu'elle te fit souffrir :
Viens; mais puis-je former ce dessein sans rougir ?
Il est homme, il suffit pour devenir volage ;
Pour ne le plus aimer, mettons tout en usage.
Que deviendrait, hélas ! un cœur comme le mien ,
Si cet amant sans foi me reprenait le sien ?
Ah ! je ne fais que trop, aux dépens de mille autres,
Infidèles bergers, quels serments sont les vôtres.
En vain par des serments l'on croit vous arrêter ;
Enfin, soit vertu, soit étude,
Soit même, si l'on veut, une simple habitude,
Je ne puis me résoudre à découvrir mes feux,
Malgré le tourment rigoureux
Où cette conduite me plonge ;
Si Nicandre avec moi doit être un jour heureux ,
Ce ne sera jamais qu'en songe.

On me mande de ce Pays une aventure des plus extraordinaires, dont vous ne serez peut-être pas fâchée de savoir le détail ; le voici tel que je l'ai reçu.

Le commerce amène tant d'Etrangers à *Londres*, que l'habitude d'en voir arriver tous les jours de nouveaux, empêche qu'on ne fasse attention à la singularité de leur habillement, de leurs usages & de leurs mœurs. La plupart n'y demeurent pas plus long-

temps que leurs affaires ne le demandent. D'autres y fixent leur séjour, soit qu'ils se laissent prendre aux charmes de la liberté, soit qu'ils jugent à propos de s'y établir pour l'utilité de leurs affaires, & sur tout pour entretenir delà des correspondances avantageuses dans leur propre Pays. Ce dernier prétexte est si commun, qu'il sert ordinairement de voile à tous les autres motifs ; de sorte qu'un Etranger qui s'arrête long-temps à *Londres*, passe pour un Marchand qui est retenu par quelque relation de commerce.

On avoit cette opinion depuis plusieurs années d'un Turc qui se faisoit nommer *Herby*, & qui avoit la réputation d'être extrêmement riche. Il faisoit sa demeure à deux milles de la Ville, dans une maison magnifique, mais écartée, qu'il avoit achetée d'un Directeur de la Compagnie du Sud, & qu'il avoit embellie par des dépenses continuelles. Les jardins en sont vastes, & les bâtimens d'une grande étendue. Comme il n'y a point d'au-

tres maisons dans le voisinage , à la distance de plus d'un mille , & que M. Herby n'entretenoit aucune communication avec les Anglois , peu de personnes connoissoient l'intérieur de cette belle solitude. Ce n'est pas qu'il n'eût des Domestiques en grand nombre ; la plûpart étoient des Turcs qu'il avoit amenés de son Pays , & qui paroissoient lui être fort attachés. Il n'employoit qu'eux pour le servir dans ses appartements & dans ses jardins. Ceux qu'il avoit pris à son service en *Angleterre* , avoient des bornes qu'il leur étoit défendu de passer , & dans lesquelles ils se contenoient d'autant plus facilement , que la moindre indiscretion les faisoit chasser sans miséricorde ; ils craignoient de perdre une condition qui étoit d'ailleurs fort douce & fort avantageuse pour eux.

Pendant que M. Herby se tenoit renfermé dans cette retraite , d'où il ne sortoit que pour se faire voir quelquefois à la Bourse & sur le Port, plusieurs familles de *Londres* avoient vu

disparoître de leurs maisons des filles fort aimables , dont on avoit attribué la fuite au libertinage , ou à la séduction de leurs amants. Dans une Ville de la grandeur de *Londres* , ces sortes d'aventures ne font point assez d'éclat pour donner lieu à des recherches incommodes. Le plus grand soin des parents est de cacher leur perte ; l'impossibilité d'y remédier, fait à la fin qu'ils s'en consolent. D'ailleurs qui se feroit défié que tant de beautés Angloises fussent volontairement au pouvoir d'un Turc ? C'étoit néanmoins chez M. *Herby* qu'il s'en trouvoit une douzaine des plus charmantes ; & si la plûpart y avoient été attirées par adresse , & sans savoir à quel sort elles étoient destinées , il avoit trouvé le secret de rendre leur esclavage si agréable , qu'elles en auroient regardé la fin comme un malheur.

Elles n'étoient pas d'une naissance bien distinguée. Mais la beauté est de toutes conditions ; & pour un Turc , qui ne se piquoit pas sans doute de

cette délicatesse de goût, qui fait regarder la politesse des manieres & les graces comme l'attrait le plus séduisant du beau sexe, c'étoit assez qu'elles fussent belles, pour lui paroître aimables, sans qu'elles eussent besoin de ces autres charmes qui sont le fruit de l'éducation & de l'usage du monde. La premiere qu'il avoit attirée dans sa maison, étoit une Lingere. Il l'avoit gagnée à force de présents. Celle-ci avoit contribué ensuite à lui en procurer d'autres; car la crainte du partage avoit fait moins d'impression sur elle, que le déplaisir de se voir condamnée à une solitude continuelle. On fait que les jeunes filles qui sont nées avec un peu de beauté, se recherchent & se lient naturellement. La Lingere avoit plusieurs amies aussi jolies qu'elle. L'envie de les avoir pour compagnes, la fit entrer avec joie dans les idées de M. *Herby*. Elle écrivit d'abord à celles qu'elle connoissoit les plus faciles; & sans leur marquer le lieu de sa demeure, dont elle ignoroit

elle-même le nom , elle leur faisoit une peinture si agréable de son sort , qu'elle les fit consentir aisément à lui rendre ensemble une visite , & à se laisser conduire par la personne qu'elle avoit chargée de ses lettres. Un carrosse que M. *Herby* avoit envoyé jusques aux murs de *Londres* , les reçut & les lui amena. Elles étoient trois. Il avoit étalé ses meubles les plus précieux , & tout ce qui pouvoit donner une grande idée de ses richesses. La Lingere avoit eu soin sur-tout de se couvrir des parures les plus riches. Ce fut dans cet état qu'elle reçut ses trois amies , & la description qu'elle leur fit de son prétendu bonheur , surpassa encore le témoignage qu'elles en recevoient de leurs propres yeux.

Trois petites Bourgeoises , qui n'avoient peut-être rien vu de plus beau que leur boutique , ne manquèrent point de se laisser prendre à tant de magnificence. La jalousie suivit sans doute l'admiration ; & elles se demandèrent au fond du cœur ce qu'elles

les avoient fait à la fortune , qui ne leur accordoit pas les mêmes faveurs. Mais cette réflexion ne les fit pas souffrir long - temps ; car après avoir achevé de leur faire voir toutes les beautés de ce délicieux séjour , la Lingere leur fit entendre qu'elle s'estimerait fort heureuse si elles vouloient partager son bonheur avec elle. Elle leur apprit qu'en les priant de la venir voir , elle n'avoit point eu d'autre dessein que de leur faire cette offre ; qu'il dépendoit d'elles de l'accepter , & qu'elles n'avoient qu'à donner un signe de consentement , pour être bientôt maîtresses aussi absolues qu'elle-même , & de la maison & de toutes les richesses qu'elles y avoient vues. Elle ajouta à ce discours l'éloge du Maître , qui étoit effectivement un homme de bonne mine , & d'un naturel fort doux. Il avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit passé ; de sorte que venant à paroître dans le temps que les trois filles étoient déjà fort ébranlées , il acheva de les gagner par ses civilités & par ses promesses.

C'est ainsi que M. *Herby* commença son établissement. Ce seroit un récit trop long, d'entrer dans le même détail à l'égard des autres compagnes de sa solitude. Il en séduisit quelques-unes par lui-même, d'autres par ses émissaires, & il vint à bout, par sa complaisance & par la vie délicieuse qu'il leur fit mener, de les rendre contentes de leur sort. Il falloit être aussi riche qu'il l'étoit, pour pouvoir fournir constamment à tant de dépenses. Les engagements qu'il avoit avec ses douze Maîtresses s'étendirent bientôt plus loin. Il se vit comme forcé de pourvoir à l'entretien de leurs familles ; & la crainte d'être découvert, s'il eût refusé d'y consentir, lui en fit une nécessité indispensable. Voici ce qui y donna lieu. Une de ces filles, commençant peut-être à s'ennuyer de la retraite, le pressa un jour de lui accorder la liberté de voir son pere & sa mere, qu'elle supposoit être fort affligés de son absence. Soit caprice, ou tendresse naturelle, elle lui fit cette

prière avec tant d'instance & de larmes , que si elle n'obtint point la liberté de sortir du logis , elle fut du moins satisfaite autrement. M. *Herby* forma lui-même le plan de cette entrevue , & se proposa d'en tirer autant de plaisir que sa maîtresse. Il résolut de faire amener chez lui le pere & la mere , qui n'étoient pas des gens d'une condition fort relevée , & de s'y prendre pour cela comme il avoit fait à l'égard de ces trois premières filles ; c'est-à-dire , de leur cacher autant qu'il seroit possible le nom & le lieu de sa demeure , en les faisant conduire par des chemins détournés , & de les recevoir avec tant d'honneur & de magnificence , qu'il pût se faire un divertissement de leur surprise & de leur embarras. Il y ajouta une circonstance qui servît encore à rendre l'exécution de ce projet plus agréable ; ce fut de prolonger si bien le temps par les détours qu'on leur fit faire sur la route , qu'ils n'arriverent à sa maison qu'à l'entrée de la nuit. Rien ne fut si

facile à exécuter. Ces bonnes gens , qui avoient été véritablement affligés de la perte de leur fille , n'eurent pas plutôt reconnu sa main dans la lettre qu'elle leur écrivit , qu'ils brûlerent d'envie de la revoir. Elle leur parloit d'ailleurs de sa fortune comme si elle eût été la première Reine du monde , & elle les prioit de venir s'en assurer par leurs propres yeux. Le porteur de la lettre ne leur recommanda que le silence & la discrétion ; & convenant avec eux du temps de leur départ , il leur promit de les venir prendre dans un carrosse. C'étoit peut-être la première fois qu'ils y étoient montés de leur vie.

L'ordre de n'arriver que dans l'obscurité fut observé fidèlement. M. *Herby* s'étoit préparé pendant ce temps à l'accueil qu'il vouloit leur faire. Il avoit embelli ses appartements par des ornements extraordinaires. Les bougies sur-tout n'avoient pas été épargnées , pour relever l'éclat des meubles , & frapper plus vivement l'imagination

gination de ses hôtes. Comme c'étoit pour leur fille qu'il célébroit cette fête , il avoit voulu que ses onze compagnes contribuaissent à tout ce qui pouvoit lui faire honneur. Elles furent vêtues plus simplement qu'elle, quoique cette simplicité même fût magnifique , afin qu'elles pussent passer pour ses suivantes. Pour elle, rien n'étoit si riche & si brillant que sa parure. Elle fut placée sous un dais , dans un fauteuil doré , tandis que toutes les autres , & M. *Herby* même , qui vouloit être regardé comme son premier Domestique , étoient debout à quelque distance d'elle , dans une posture soumise & respectueuse. Les Valets Turcs de la maison se tenoient dans les antichambres , où ils avoient aussi leur rôle , qui convenoit au dessein de leur Maître.

La scène que M. *Herby* vouloit se donner , ne pouvoit manquer d'être agréable , après tant de préparatifs. Elle réussit au-delà de ses espérances. Les deux Bourgeois de *Londres* se cru-

rent dans une Maison Royale, & s'imaginèrent que leur fille étoit devenue tout au moins Princesse d'*Angleterre*. On les traita délicatement à souper. Ils furent servis avec autant de respect que leur fille; & pour mettre le comble à leur joie, ils reçurent d'elle, en la quittant, un sac plein d'écus, qui leur prouva clairement que tout ce qu'ils avoient vu n'étoit point un songe.

On eut soin de les faire partir avant la fin de la nuit, & de leur faire tenir encore une route détournée, pour les empêcher de se reconnoître. Cependant, quelque précaution qu'on eût pu prendre, on ne trompa point tout-à-fait les soupçons du pere, qui étoit un homme de bon sens. Il avoit déjà remarqué en venant, que le carrosse avoit fait plusieurs détours. Les réflexions qu'il fit, en sortant de cette belle maison, sur l'état où il y avoit vu sa fille, & le peu d'explication qu'il avoit tiré d'elle sur la cause de sa fortune, lui firent comprendre aisé-

ment une partie de la vérité. Il en devint plus attentif à observer le chemin par lequel on le conduisoit. La nuit n'étoit pas si sombre qu'il ne pût découvrir certaines marques. Il en découvrit assez pour s'assurer de pouvoir les reconnoître le lendemain; & quittant le carrosse sans affectation dans les rues de *Londres*, il résolut de ne pas laisser passer le jour suivant sans s'éclaircir du sort de sa fille. Ses recherches réussirent heureusement. Il apprit que M. *Herby* étoit un Turc, qui possédoit de grandes richesses. Il ne douta pas qu'il n'eût débauché sa fille. Après s'être un peu livré au ressentiment de cette injure, il revint doucement à penser que le mal étant sans remède, il n'avoit point d'autre parti à prendre que d'en tirer tout le fruit qu'il pourroit pour sa fortune. Une fête qui n'avoit duré qu'une nuit, & un sac d'écus, lui parurent un prix modique pour l'honneur de sa fille. Quoiqu'il ignorât encore que M. *Herby* en avoit débauché onze avec la

sienne , ce qui lui auroit donné beaucoup plus d'avantage sur lui , il crut pouvoir lui causer assez d'inquiétude sur l'article auquel il étoit intéressé , pour l'obliger d'entrer en composition. Aussi prenant la plume sans perdre de temps , il lui écrivit avec hauteur , non-seulement qu'il le connoissoit pour le ravisseur de sa fille , mais que s'il ne recevoit de lui un dédommagement proportionné à l'insulte , il étoit résolu de le poursuivre dans toute la rigueur de la Justice. L'amour de la paix , l'ignorance des Loix du Pays , & d'autres craintes , firent souhaiter à M. *Herby* de finir secrètement cette affaire. Il convint avec le pere de lui faire une pension annuelle , aussi longtemps que sa fille consentiroit à vivre avec lui.

D'un autre côté , les autres filles , à qui cette aventure ne put être cachée , & qui n'avoient pas vu sans jalousie l'honneur qu'on avoit fait à leur compagne , souhaiterent les mêmes faveurs pour elles-mêmes & pour

leurs familles. *Herby* craignit les conséquences de leur mécontentement & de leurs murmures. Il se crut perdu, si l'histoire de ses amours éclatoit. Enfin, pouvant donner beaucoup sans s'appauvrir, il prit le parti de satisfaire toutes ses maîtresses; il devint ainsi comme le pere de douze filles & de douze familles.

Tout ce que je vous ai raconté jusqu'ici n'est que le prélude de l'événement tragique qui est arrivé il y a trois semaines. Un des Domestiques de M. *Herby* étant entré dans la chambre de son Maître à l'heure qu'il avoit ordre de l'éveiller, ne trouva dans son lit qu'un cadavre sanglant auquel on avoit coupé la tête. Une fille qui avoit passé la nuit proche de lui, avoit été assassinée aussi de plusieurs coups. Ce tragique accident ayant attiré aussitôt toutes les filles & tous les Domestiques dans la chambre, on s'aperçut qu'il manquoit deux Valets Turcs, qui n'ont pas reparu depuis, quelque diligence qu'on ait faite pour les trou-

ver. On reconnut aussi que les cabinets avoient été ouverts ; & que les monceaux d'or & de pierreries qui y étoient renfermés , de la connoissance même des Domestiques Turcs , avoient disparu. La consternation de tous ceux qui furent les premiers témoins de ce spectacle , fit assez connoître que ce n'étoit point parmi eux qu'il falloit chercher les coupables , & la fuite des deux Valets étoit une preuve qui s'expliquoit d'elle-même. Cependant il paroissoit difficile de comprendre que deux hommes eussent pu transporter en si peu de temps tous les trésors de M. Herby. L'or seul , suivant le témoignage d'un de ses Esclaves Turcs , qui avoit toujours été son confident , montoit encore à plus d'un million ; malgré toutes les dépenses qu'il avoit faites depuis environ dix ans. La Justice , qui fut appelée sur le champ , se trouva fort embarrassée au récit qu'elle se fit faire de ces circonstances : mais comme on n'arrête point les gens en Angleterre sur des soupçons vagues &

sur de simples vraisemblances , les filles & les Domestiques eurent la liberté de se retirer.

Quelqu'obscur que cette affaire eût paru d'abord , on eut , quelques jours après , divers éclaircissements , qui servirent à expliquer une partie de l'aventure. Les Esclaves Turcs n'ayant plus d'intérêt à déguiser le nom & les affaires de leur Maître , déclarèrent naturellement tout ce qu'ils savoient de sa fortune. Le véritable nom de M. *Herby* étoit *Cidal-Acmet*. Il étoit de *Constantinople* & l'un des grands Seigneurs de l'Empire Ottoman. Une passion ambitieuse avoit causé toutes ses infortunes. Ayant porté ses desirs jusques sur une des filles du Sultan , il avoit eu la hardiesse d'aspirer à l'épouser , & il avoit employé pendant plusieurs années tous ses efforts pour l'obtenir. Un Bacha plus heureux l'avoit emporté sur lui ; mais favorisé par l'amour , autant que son rival l'étoit par la fortune , il s'étoit fait aimer de la jeune Sultane , & il avoit entretenu avec

elle un commerce de galanterie , jusqu'à ce qu'ayant eu quelque raison de croire qu'il étoit trahi par les confidens de son intrigue , il avoit fait consentir sa Maîtresse à la fuite , pour se dérober tous deux à la vengeance du Grand-Seigneur & du Bacha. Il avoit chargé un Vaisseau de ses richesses. La Sultane avoit fait main-basse de son côté sur le trésor de son mari. Ils s'étoient rendus le plus heureusement du monde à *Venise* , où ils avoient vécu fort tranquilles jusqu'à la mort de la Sultane , qui étoit arrivée au bout de quelques mois. Le chagrin de cette perte , & la crainte d'être connu tôt ou tard dans une Ville si voisine de la *Turquie* , le portèrent ensuite à changer d'asyle. Il avoit entendu parler des avantages qu'un étranger trouve en *Angleterre*. C'est l'extrémité du monde pour un Turc. Il remonta sur le même Vaisseau qui l'avoit apporté à *Venise* , & il vint droit à *Londres* , avec toutes ses richesses.

A l'égard de sa mort, quoique les

lumières qu'on a tirées jusqu'à présent soient en petit nombre, & qu'elles ne puissent passer que pour des conjectures, on croit que la cause du malheur d'*Acmet* est venue de plus loin que *Londres*, & que les assassins étoient des émissaires de *Constantinople*, qui ont gagné deux de ses principaux Domestiques pour avoir la facilité d'exécuter leur coup. Sa tête, qu'ils ont coupée, est encore une circonstance qui favorise ce soupçon. Ils l'ont emportée, sans doute pour rendre témoignage du succès de leur commission, & pour satisfaire pleinement la vengeance de ceux qui les ont employés, en remettant entre leurs mains l'objet de leur haine.

Au reste, je vous félicite de ce que vous allez voir au premier jour à *Paris*,

Le Czar de la grande-Russie,
Ce Monarque puissant, dont l'Europe & l'Asie,
Reçoivent tour-à-tour les Loix,
Et qui brille chez nous pour la seconde fois.

Vous n'aurez pourtant que la moi-

250 LETTRES HISTORIQUES
tie de l'honneur, car Sa Majesté nous
laisse ici jusqu'à son retour.

L'incomparable Impératrice,
Dont on peut dire, avec justice,
Qu'elle mérite le bonheur
De régner seule dans son cœur.
Cette incomparable Princesse,
Le digne objet de sa tendresse,
Que l'on ne peut assez louer,
Dans ces lieux se fait admirer;
Et nous fait admirer à tous
Le goût de son illustre Epoux.

Leurs Majestés sont logées chez le
Prince de *Kourakin*, leur Ministre,
que vous verrez à *Paris* avec le *Czar*,
& qui n'est pas moins illustre par son
mérite, que par son rang & sa haute
naissance. Ce Prince n'épargne rien
pour procurer de l'agrément à son
Souverain & à sa Souveraine, & Leurs
Majestés sont servies dans son Hôtel
avec toute la magnificence imagina-
ble. Les Seigneurs de l'Etat, les Mi-
nistres Etrangers, & toutes les Per-
sonnes de distinction, de l'un & de
l'autre sexe, ont été faire leur com-
pliments & leur cour au *Czar* & à la

Czarine. Donnez-moi des nouvelles du succès de la Chambre de Justice. Adieu ; Madame , je suis toujours , &c. *A la Haye ce.*

P. S. Il me vient en pensée d'aller à *Vienne* , & je crois que cette Ville ne fera pas le terme de mes voyages ; car j'ai envie de voir l'*Italie*. On dit même que la route en est delà des plus agréables , puisqu'on se trouve dans le bel *Etat de Venise* , au sortir du *Tirol* & du *Trentin*. Une seule chose me fâche , c'est que je vais être privée du plaisir d'avoir de vos nouvelles & de vous donner des miennes. Quand je parcourois la *France* , rien n'étoit plus aisé , & vous avez vu cependant que j'ai été trois ans sans vous écrire ; jugez combien il s'en passera maintenant sans pouvoir le faire , me trouvant dans les Pays étrangers , & tantôt dans un endroit , tantôt dans un autre , où les Postes ne sont pas à beaucoup près si bien réglées qu'en *France*. Quoi qu'il en soit , Madame , vous ferez toujours

présente à ma mémoire, & mon ami-
 rié pour vous n'en souffrira aucun re-
 froidissement. Je compte que vous me
 rendrez le réciproque, & que vous ne
 penserez pas moins à moi. Adieu,
 Madame, je brûle déjà, par avance,
 d'envie de rétablir un jour notre agréa-
 ble correspondance, & de vous renou-
 veller toute la tendresse de mes senti-
 ments.



LETTRE CXI.

LE plaisir que m'a fait votre Let-
 tre, est bien contrebalancé par la nou-
 velle que vous me mandez, Madame,
 dans l'apostille. Je suis très-sensible à
 votre départ, quelque satisfaction que
 vous vous promettiez dans les voyages
 dont vous me parlez. On aime autant
 les gens pour soi, que pour eux-mê-
 mes; & perdant votre correspondan-
 ce, & n'ayant point, comme vous,
 le plaisir de voyager, je suis plus à
 plaindre

plaindre que vous. Cependant, Madame, je sacrifie volontiers mon chagrin à votre satisfaction ; & vous voyez que j'agis en cela en amie généreuse. Jouissez toujours de la santé la plus parfaite. Je ne crois pas que vous ayez besoin d'autre chose. Quant à moi, mon unique occupation sera d'entretenir le petit commerce que j'ai avec les deux ou trois Dames que vous connoissez, & soit en leur compagnie, soit dans le particulier, de faire souvent commémoration de vous. Vous avez raison, Madame, il ne faut plus se repaître l'imagination de tristes idées, & après avoir rendu à la mémoire des morts ce qui leur étoit dû, il est temps de livrer nos cœurs à la joie, & de goûter, sans aucun mélange d'amertume, toute la douceur que nous procure l'heureuse Régence de M. le Duc d'Orléans. Ce Prince, toujours habile & infatigable, donne tous ses soins & son application au bonheur public & particulier ; & la seule chose que nous avons présentement à crain-

dre, c'est qu'il n'altère sa santé, par un trop grand attachement aux affaires qui ont déjà pris une face nouvelle, tant dedans que dehors le Royaume. Nous sentons aussi bien que vous, combien la triple Alliance, qui vient d'être conclue à la *Haye*, est avantageuse à nous & à nos Alliés, & nous admirons avec vous l'habileté de notre Régent, & celle de l'illustre Abbé *du Bois*, à qui Son Altesse Royale a confié le soin de faire réussir un si grand dessein, & qui a su trouver le secret de le conduire à une fin aussi heureuse. La manière dont il a ménagé nos intérêts chez les Etrangers, vient de lui donner place dans le conseil des affaires étrangères, où il a été admis d'abord après son arrivée ici. Il a été fait, outre cela, Secrétaire du Cabinet du Roi, & on vient d'ajouter aux Bénéfices qu'il avoit déjà, des Abbayes qui augmentent ses revenus de plus de cinquante mille livres. Toutes ces récompenses, quelque grandes qu'elles paroissent, sont encore au-dessous du mérite de cet Abbé,

qui, si l'on en croit les vœux & la voix du Public, n'en demeurera pas-là : car on ne doute point que l'affaire de la *Constitution*, à laquelle tant de Prélats travaillent depuis si long-temps sans succès . ne lui soit renvoyée en dernier ressort , & qu'il ne trouve, par son habileté, & par ce génie qui lui fait surmonter les plus forts obstacles, des moyens pour lever ceux qui s'opposent à un accommodement entre les Cours de *France* & de *Rome*, & qui empêchent que l'Eglise ne jouisse de cette Paix si nécessaire à l'édification publique, & si propre à prouver l'unité dont nous nous vantons. L'ennemi a semé l'ivraie dans le champ du Seigneur. Tout est en combustion dans le Clergé, les Evêques s'anathématisent les uns les autres : on en voit qui prétendent usurper un pouvoir despotique sur les Ecclésiastiques de leur Diocèse ; d'autres appellent au futur Concile, & en attendent la décision avant de décider eux-mêmes sur des choses où l'obéissance due au Saint

Siège paroît bleffer celle qui est due à Dieu, & donner atteinte aux libertés de l'Eglise Gallicane. Notre illustre Archevêque, qui les soutient avec une fermeté qu'on ne sauroit assez admirer, est prêt à voir fondre sur lui toutes les foudres du Vatican; & jamais guerre n'a paru plus terrible que celle qu'on voit à présent allumée dans notre Clergé, qui en impute la faute aux Jésuites, & prétend que ce sont eux qui ont jetté cette pomme de discorde, & fomenté toutes ces divisions. Il a couru là-dessus des couplets sur l'air de Joconde, dont je vous ferois part s'ils étoient un peu moins indécents. Mais pourquoi ne pas vous en donner le régal? puisqu'outre que le vieux proverbe, qui dit que les paroles ne puent pas, semble m'autoriser à cela, il est encore très-sûr que les obscénités d'une certaine nature sont à présent du goût des gens de bon air, & reçues dans le beau monde. Voici donc les couplets.

Un jour les Diables en volant
Firent une gagèure,
A qui chieroit le plus puant
Sur l'humaine nature.

L'un d'eux chia le Tellier,
L'autre d'effroi recule ;
Et l'emportant sur le premier,
D'abord chia la Bulle.

Sur ces deux cas si importants ,
De par-tout on assemble
Quantité de gens de bon sens ,
Pour en juger ensemble.

Mais depuis long-temps ils n'ont pu
Vuider cette requête ;
Car si fort cette affaire put ,
Qu'ils craignent pour leur tête.

Voici la copie d'une lettre que j'ai
reçue du Poëte *Rouffseau* , qui est à pré-
sent à *Vienne en Autriche* , sur ce que
l'on y pense à ce sujet.

MADAME,

Nous sommes ici bien informés , & peut-
être mieux qu'à *Paris* même , de tout ce qui
s'y passe ; il me paroît que bien des affai-
res que l'on croyoit finies ne le sont point.

Y 3

Celle de la *Constitution* n'est pas de nature à se terminer par un accommodement ; les Regles de Foi ne peuvent souffrir d'équivoque ; & il est assez plaisant de vouloir mettre le *Credo* en négociation ; ou la Bulle est bonne , ou elle ne vaut rien. Le sens en est assez clair , & ne l'est même que trop : le moyen de l'expliquer sans le détruire ou sans l'obscurcir ! & dans un siècle aussi déniaisé que le nôtre , comment veut-on que les hommes s'aveuglent pour ne point voir ce qu'ils voient ? Une cessation d'armes laissera le doute en son entier ; & d'ailleurs qui empêchera jamais des Théologiens d'écrire & de se déchirer ? On peut imposer silence au Peuple & au Prince ; mais on ne fera jamais taire les Prêtres.

Ce que personne n'a pu faire jusques ici , on espère que l'Abbé *du Bois* le fera , & l'on ne doute point que M. le Duc Régent , qui a cet accommodement fort à cœur , ne l'envoie à *Rome* pour y mettre la dernière main , auquel cas il est très-sûr qu'il en reviendra avec le Chapeau de Cardinal , que les vœux du Public lui donnent déjà , & que les vertus car-

Cardinales , qu'il possède dans un degré très-éminent , seront enfin revêtues du surtout de pourpre qui lui est dû. Mais à propos de cette guerre Ecclésiastique , & des Jésuites , que l'on accuse de l'avoir allumée , il faut que je vous fasse part d'un miracle qui va triompher de l'incrédulité des Huguenots , parmi lesquels vous habitez présentement , & contre lequel ils auroient bien de la peine à s'inscrire en faux. Dans une Eglise des Enfants d'*Ignace* , où l'on fêtoit ce nouveau Saint de leur Ordre , votre compatriote & le mien , auquel la *France* a donné le jour , & que le S. Pere vient d'aggréger dans le catalogue de ceux que nous invoquons dans nos besoins ; dans une Eglise , dis-je , où l'on célébroit la fête de ce nouveau Béatifié , & où la foule étoit si grande qu'il n'y avoit pas moyen d'approcher de l'Autel , on vit tout d'un coup paroître une femme qui , se faisant jour au milieu de la presse , demanda à pouvoir faire bénir , par le Prêtre , un petit enfant

qu'elle tenoit sur ses bras , auquel elle fouhaitoit qu'on fît baïser les reliques & le portrait du Saint. Ses emprefsements furent secondés , on lui fit place , & on prit ensuite son enfant , qu'on fit passer de main en main dans celle du Prêtre qui célébroit la Messe , & qui , après lui avoir donné la bénédiction , s'en trouva fort embarrassé ; car la femme trouva le secret de disparaître ; & personne n'ayant réclamé cet enfant , il est resté au bon Jésuite , à qui *S. François Regis* l'a miraculeusement donné : miracle d'autant plus grand , que de la maniere dont la réputation des Jésuites est établie dans le monde , il n'est point , parmi tous les divers Ordres de Religieux , de gens qu'on doive moins soupçonner que ceux-là de contribuer à la propagation de notre espece. Leur maniere de vivre , & toute leur conduite les a mis à couvert d'un pareil blâme , & ils ont su se distinguer du reste du monde par des routes toutes opposées à celles du commun. Ce-

pendant voilà un Jésuite devenu pere , le voilà tout d'un coup chargé d'un enfant , que le bienheureux Jésuite , dont il célébroit la fête , lui a donné ; pourroit-on s'empêcher de crier miracle là-dessus ? il faudroit pousser pour cela l'incrédulité bien loin , & je ne crois pas que l'on puisse être capable d'une aussi exécration obstination. Pardonnez-moi l'expression , elle vous paroîtra peut-être un peu forte ; mais elle vient d'être consacrée par le S. Pere , qui s'en est servi contre le Clergé de France , sur le refus qu'il persiste à faire de sa Bulle. Vous avez très-bien prophétisé sur le chapitre du Chevalier de *S. George* , qu'on peut appeller Chevalier errant , & de triste figure , à qui , suivant les conditions de la triple Alliance , on vient de faire passer les Alpes ; la Ville de *Pesaro* lui a été donnée pour entrepôt , après quoi on dit qu'il ira établir son domicile à *Urbino* , dans l'Etat Ecclésiastique. Pour moi , je crois que , comme vous l'avez toujours dit , son sort sera d'aller rem-

plir à *Rome* la place de la feue Reine *Christine*. Le Pape lui fait rendre tous les honneurs imaginables, & lui témoigne une tendresse de Pere. Le Cardinal *Dada*, qui étoit Nonce à *Londres* dans le temps qu'il vint au monde, lui a fait auffi de fort grandes caresses; & l'on dit que lorsqu'il a été voir la Proceſſion de la Fête-Dieu à *Rome*, il a attendri tout le Conclave, & arraché des larmes au Saint Pere & à tous les Cardinaux dont il étoit ſuivi. Mais laissons à ce Prince infortuné le ſoin de ſe procurer un meilleur ſort, ce qu'on ne peut guere aujourd'hui eſpérer, puisſque les intrigues du Baron de *Goerts* en *Hollande* & du Comte de *Gillembourg* à *Londres*, l'un premier Miniſtre de *Charles XII.* Roi de *Suede*, & ſon Plénipotentiaire univerſel, & l'autre ſon Ambaſſadeur à la Cour *Britannique*, ont été découvertes. Si elles euſſent réuſſi, le Chevalier de *S. George* auroit pu remonter ſur le Trône de ſes Aïeux, en ſervant d'inſtrument à la vengeance du

Roi de *Suede* , qui en vouloit à l'Electeur de *Hanovre* , aujourd'hui Roi d'*Angleterre*. Jamais partie n'avoit été mieux liée ; & sans la quantité d'espions qu'entretient par-tout aujourd'hui M. le *Régent* , l'*Europe* se feroit vue plongée dans les malheurs de la guerre , presque au moment qu'elle venoit d'en sortir. Peut-être que dans un autre temps , l'entreprise du Roi de *Suede* & du Czar de *Moscovie* , (car il entroit pour la moitié dans la partie ,) auroit pu ne pas devoir son inexécution à la Cour de *France* ; mais les engagements que M. le *Régent* vient de prendre avec le Roi Electeur , l'ont ainsi exigé ; & ce Prince a cru devoir découvrir à son Allié ce qu'on tramoit contre sa Personne , & s'opposer aux entreprises du nouveau Ministre d'*Espagne* , je veux dire le Cardinal *Alberoni*. Il étoit entré dans le projet de mettre le Prétendant sur le Trône ; & on attribue à ses manœuvres la guerre que le Grand-Seigneur vient de déclarer à l'Empereur ,

afin d'empêcher par-là l'union des forces de sa Majesté Impériale avec la France, pour secourir le Roi d'*Angleterre*. Nous avons vu ici le Baron de *Goerts* ; il a eu plusieurs conférences avec nos Ministres ; mais on ne croit pas qu'il leur ait fait part de son projet. Nous avons eu aussi le *Czar* : on lui a rendu tous les honneurs dus aux Souverains , & il doit être parti fort content de notre Cour. Quoiqu'il fût de moitié dans le projet du Roi de *Suède* , on a agi à son égard, comme si on n'en avoit aucune connoissance ; peut-être est-ce parce qu'il n'y avoit plus rien à craindre ; ou peut-être est-ce un effet de la politique de M. le *Régent*. Quoi qu'il en soit, ils ont paru fort satisfaits l'un de l'autre ; & le *Czar* a laissé ici une idée fort avantageuse de son génie & de ses grandes qualités. Mais c'est assez vous parler de choses générales , il ne faut pas oublier les particulières ; je veux vous faire part d'une aventure singulière, qui est arrivée à *Arras*. Une

Dame

Dame qui fait sa demeure à la campagne , & qui n'a qu'une fille , s'est trouvée tout d'un coup grand'mere par l'accident le plus étrange du monde. Cette fille étoit d'une beauté qui la faisoit rechercher en mariage depuis cinq ou six ans par tout ce qu'il y a de personnes riches dans le canton ; mais quoiqu'elle n'eût point encore passé sa vingtième année , elle marquoit tant d'éloignement pour le nœud conjugal , tant d'attachement pour sa mere , & tant d'amour pour la solitude , qu'elle faisoit perdre à tous ses amans l'espérance de gagner son cœur. Son humeur avoit paru vive & enjouée jusqu'à l'âge de quinze ans. On avoit même remarqué qu'avant cet âge elle recevoit volontiers les hommages d'un aimable jeune homme de son voisinage qui ne lui déplaisoit pas. Mais ses inclinations avoient changé tout d'un coup , sans qu'on en pût trouver d'autre raison que la maturité de son esprit. Elle ne paroissoit plus goûter de plaisir qu'a-

vec sa mere , dont elle étoit aimée tendrement, ou seule dans son appartement, qui étoit composé d'une chambre & d'un cabinet , & dans lequel elle affectoit de ne recevoir jamais personne. Un jour qu'elle s'occupoit à l'ordinaire avec sa mere , elle fut saisie de quelques vapeurs qui la firent tomber sans connoissance. La vieille Dame n'ayant rien de propre à la secourir , se souvint qu'elle avoit elle-même quelques liqueurs fortes dans sa chambre , & dans l'embarras pressant où la mettoit l'absence de ses Domestiques , elle prit la clef dans la poche de sa fille , & monta seule à son appartement. Elle y entre. Tout y étant fort étranger pour elle , parce que personne n'y avoit jamais d'accès , elle ne trouva point aisément ce qu'elle étoit venue chercher ; mais tandis qu'elle se donnoit beaucoup de mouvements , elle entendit le son de quelques paroles , qui paroissoient sortir du cabinet. La surprise & la curiosité lui en firent ouvrir aussi-tôt la porte. Le son de

la même voix se fait encore entendre. Elle ouvre une grande armoire , qui étoit le seul endroit d'où il pût partir ; elle y trouve un enfant de cinq ans , beau comme un Ange , qui donna des marques d'une horrible frayeur à sa vue , & qui lui causa la dernière surprise à elle-même. Cependant , étant rappelée par le danger de sa fille , elle se hâta de retourner à son secours. Ce soin étoit déjà inutile. Elle la rencontra qui remontoit l'escalier avec une rapidité extrême. Les vapeurs l'ayant heureusement quittée , elle s'étoit défiée , en revenant à elle , que sa mere ne fût montée à son appartement ; & certain intérêt qu'elle avoit à l'en éloigner , lui avoit fait retrouver assez de force pour la suivre aussi-tôt. Elle marqua son embarras en paroissant devant elle. Cette bonne mere , qui l'aimoit plus qu'elle-même , lui témoigna d'abord sa joie de la voir rétablie : mais la découverte qu'elle venoit de faire étant présente à son imagination , elle ne tarda point à lui demander ce que

c'étoit que ce bel Enfant qu'elle avoit trouvé dans une place si secrete de son cabinet.

Les vapeurs furent sur le point de la reprendre à cette question. Il falloit répondre ; & dans des circonstances si imprévues , le déguisement est bien difficile. Elle prit enfin le parti de faire un aveu simple & sans détour. Les larmes aux yeux , elle se jette aux genoux de sa mere , lui avoue que l'amour , qui en fait accroire si facilement aux jeunes personnes, avoit causé un étrange désordre dans la maison. « Il y avoit cinq ans , qu'un jeune » homme du voisinage avoit fait con- » noissance avec elle. Il lui paroissoit » si doux , si discret , qu'elle n'avoit » pu s'empêcher d'avoir de l'inclina- » tion pour lui. Au reste , cela s'étoit » passé avec tant de ménagement pour » l'honneur de sa famille , que person- » ne n'avoit jamais rien su de leur » intelligence. Le jeune homme ayant » appris d'elle l'état où elle se trou- » voit , en avoit conçu tant d'épou-

» vante, qu'il avoit quitté la maison
 » de son pere , & s'étoit enfui sans
 » doute dans les Pays étrangers. Elle
 » n'avoit point entendu parler de lui
 » depuis ce temps - là. Mais quelle
 » avoit été sa désolation , de se trou-
 » ver abandonnée à elle-même dans
 » l'état où il la laissoit ! enfin n'o-
 » sant se confier à personne, elle avoit
 » caché le fruit de cet amour , &
 » c'étoit ce même enfant qu'elle te-
 » noit ainsi renfermé depuis ce temps.»

Un récit si peu attendu pensa faire
 mourir la mere de surprise & de sai-
 sissement. Cependant , étant un peu
 consolée par l'espérance que cette aven-
 ture ne seroit jamais connue de per-
 sonne , elle exhorta tendrement sa
 fille à prendre courage , & lui promit
 le pardon de sa faute. Mais elle lui
 fit aussi-tôt mille questions sur la ma-
 niere dont elle avoit pu élever ce fils.
 Jusqu'à l'âge de deux ans elle l'avoit
 nourri de lait. Elle l'avoit accoutu-
 mé ensuite à vivre de pain & de vin,
 parce que c'étoient les seuls aliments

qu'elle pût lui porter en secret. Il ne sortoit de l'armoire que dans les moments qu'elle pouvoit passer avec lui dans son cabinet. L'habitude le rendoit tranquille dans ce séjour, où il avoit d'ailleurs toutes sortes de commodités ; & s'il lui arrivoit quelquefois de pleurer, ses cris ne pouvoient être entendus. Il n'avoit jamais vu que sa mere, & n'étant pas capable de beaucoup de réflexion à son âge, il n'avoit jamais pensé qu'il y eût d'autres créatures qu'elle & lui.

Toutes ces confidences, jointes à la force du sang, réconcilient si parfaitement la mere avec sa fille, que son affection ne mit plus de différence entre'elle & son petit-fils. Il ne leur fut pas difficile de tromper les Domestiques, en le faisant passer pour un étranger. Mais comme leur satisfaction ne pouvoit être parfaite aussi long-temps qu'il faudroit faire un mystere de sa naissance, elles résolurent ensemble de faire chercher le jeune amant, dans la pensée que si c'étoit

en effet la crainte qui l'avoit fait fuir, il ne se feroit pas presser pour revenir, lorsqu'il seroit assuré d'être bien reçu de la mere & d'épouser la fille. Elles réuslirent plus facilement qu'elles n'espéroient. L'amant n'étoit pas si éloigné qu'il n'entretînt quelque correspondance avec sa famille. Il s'étoit retiré à *Gand* par le conseil de son pere, pour éviter les fâcheuses conséquences qu'il devoit craindre de sa faute, si les parents de sa maîtresse en eussent eu quelque connoissance. L'amour n'étoit point effacé de son cœur. Il étoit sans biens ; c'est la seule raison qui lui avoit fait perdre l'espérance. Mais les nouvelles qu'il reçut de la mere de son amante rendirent sa passion plus vive que jamais. Il repassa aussitôt en *France*, & épousa sa maîtresse en arrivant, de sorte qu'ils n'ont plus d'intérêt aujourd'hui de cacher l'histoire de leurs amours.

Voilà, Madame, qui est aussi singulier pour le moins, que ce que vous me mandez du serail de M. *Herby* à

Londres. Il faut avouer qu'il avoit trouvé un merveilleux secret, pour vivre à la *Turque* au milieu de la Chrétienté. Son ferrail commençoit à être assez passablement pourvu, & il y a apparence qu'il l'auroit augmenté dans les suites; mais toutes choses ont un terme qu'elles ne franchissent jamais. Il falloit nécessairement que ses richesses fussent immenses, non-seulement pour avoir de quoi éblouir tant d'Angloises, mais encore pour pourvoir, sans s'incommoder, à l'entretien de douze familles à la fois, toutes intéressées par le même motif à tirer bon parti d'un honneur qu'on sembloit sacrifier. Tant de richesses en différens genres sentent un peu le Romain; mais après tout, puisque la chose est vraie, que risque-t-on d'y ajouter foi? & d'ailleurs est-il surprenant qu'un homme riche forme des idées bizarres, & fasse consister une partie de son plaisir à les mettre en exécution? On en voit des exemples dans tous les Pays du monde; & je pourrois en citer plus d'un, sans

sortir de *Paris*. Les conjectures qu'on tire de la mort de M. *Herby* sont très-vraisemblables. On fait assez que les Turcs portent le desir de la vengeance jusqu'au tombeau ; & je suis du sentiment que M. *Herby* , ou *Cidal-Acmet* , a été immolé au ressentiment du Grand-Seigneur & du Bacha , qui ont sans doute voulu se venger de l'affront qu'il leur avoit fait en enlevant la Sultane. Nous avons encore d'autres exemples d'une pareille vengeance de la part des Turcs. On a vu des Esclaves , chargés par leurs Maîtres de se défaire d'un ennemi , être vingt ans à en poursuivre constamment l'exécution , & n'oser reparoître sans des témoignages sûrs de leur fidélité. Aussi les meurtriers de M. *Herby* n'ont-ils pas oublié sa tête , après l'avoir séparée de son corps. S'ils se fût trouvé quelqu'un à *Londres* qui eût pris un intérêt particulier au malheureux *Herby* , dès que sa fin tragique a été sue , on auroit pu , par les perquisitions , découvrir les auteurs de l'assassinat , puis-

qu'on ne peut sortir d'*Angleterre*, que par la voie de la mer. Mais, à suivre le fond de l'histoire, il n'y avoit que douze Anglois intéressés dans cette affaire, & chacun pour un douzième, qu'ils ont recouvré quand les portes du ferrail ont été ouvertes.

M. le Cardinal de *Noailles*, notre illustre Prélat, vient de marier l'aînée des filles du Duc de *Noailles* son neveu au Prince *Charles* de *Lorraine*, fils de M. d'*Armagnac*, qui a été reçu en survivance pour la Charge de Grand-Ecuyer de *France*. Après la nôce, la jeune Princesse resta une heure seule avec son époux, *pro formâ* seulement, & en fut ensuite séparée à cause de sa grande jeunesse : elle porte pourtant, dès ce jour-là, le nom de Princesse d'*Armagnac*, & l'on attend qu'elle ait un peu plus d'âge pour le lui faire porter à plus juste titre. Je m'imagine que le Prince *Charles* se fera précautionné de quelque petite amufette, pour pouvoir attendre patiemment ce temps-là, & pour suppléer à la cir-

constance qui manquoit à sa nôce. On dit dans le monde que ce mariage s'est fait uniquement par intérêt, & que la jeune mariée n'en sera pas plus heureuse dans dix ans d'ici qu'elle l'est aujourd'hui. En ce cas, je lui conseilerois de mettre en pratique certaines regles pour le gouvernement des maris. C'est une Dame *Angloise*, qui se croit en droit par une longue expérience du monde, & par de profondes réflexions sur l'état du mariage, de pouvoir les prescrire à notre sexe. Les voici telles qu'on les a envoyées de *Londres*.

Le bonheur du mariage dépendant, dit-elle, du premier choix, c'est dans ces circonstances décisives que la fierté, la délicatesse, les précautions, les défiances, la pénétration & le discernement sont nécessaires à notre sexe, pour régler une démarche dont on ne peut trop exagérer l'importance. Je suis d'avis qu'il y auroit moins de femmes trompées dans leur choix, si nous pouvions renoncer à notre ma-

xime commune , & préférer un homme qui nous aime à celui que nous aimons. L'un ne coûte rien à gouverner. L'autre se trouve en possession de l'empire dès le premier moment ; & fans une adresse consommée , l'on ne parviendra jamais à secouer le joug.

L'autorité de maîtresse ne doit point être absorbée entièrement par la tendresse d'épouse. Il faut que la fierté & la bonté dominant tour-à-tour ; & l'art consiste à discerner les occasions qui conviennent. Un peu de complaisance pour un mari , dans certains moments , le met quelquefois dans la disposition d'en avoir continuellement pour nous.

Il n'y a point de foible dans un homme qui ne puisse être expliqué à notre avantage. Est-il avare ? Il nous rendra riche. Est-il d'une humeur emportée ? Il nous formera à la patience. Est-il affecté dans sa parure ? Il sera toujours propre , & jamais dégoûtant. Est-il porté à la coquetterie ? Il aimera peut-être sa femme à son tour. Faites-
lui

lui connoître que vous le trouvez toujours agréable, il est presqu'impossible qu'il ne vous trouve pas telle aussi.

Cependant on voit des hommes si bizarres & si intraitables, qu'il faut plus que de l'adresse pour les gouverner; ils forcent une femme à recourir à l'artifice. Mais la difficulté n'est pas si insurmontable qu'on se le figure. Voici tout le secret. Etudiez bien ce qu'ils ont dessein de faire, & tâchez de leur persuader qu'ils ne peuvent rien faire de mieux.

La constance du caractère & l'égalité d'humeur sont deux charmes simples & naturels, qui réussissent toujours à une femme auprès d'un mari raisonnable. C'est une maxime certaine, qu'on ne peut aimer que ce qui paroît aimable; & que ce qui est aimable, ne peut exciter le dégoût ou la haine. Ainsi paroissez toujours telle qu'on vous a crue, lorsqu'on vous trouvoit aimable, vous êtes sûre d'être toujours aimée constamment.

J'ai connu des femmes qui auroient

gouverné facilement leurs maris , si elles n'eussent pas fait sentir avec trop d'affectation qu'elles les croyoient incapables de l'empire ; mais un homme seroit en effet bien méprisable , s'il souffroit sans impatience des marques continuelles de mépris. D'autres femmes perdent l'autorité qu'elles méritent réellement , à force de vanter leurs propres perfections. Est-il rien de si insupportable pour un mari que d'entendre continuellement répéter : quoi ! une femme de mon mérite , une femme de ma conduite & de ma vertu ? Horrible contrainte , qui feroit haïr le joug au plus foible & au plus lâche des esclaves.

D'ailleurs je ne conseillerois jamais aux femmes de porter l'empire jusqu'à la tyrannie. cette remarque est en faveur de certains maris , qui semblent nés pour l'esclavage. A quelque degré de soumission qu'ils soient parvenus , c'est assez pour notre gloire , aux yeux du Public , de faire connaître honnêtement que nous les gouver-

nons. Il faut qu'un mari retienne du moins l'apparence d'un homme. On peut souffrir, par exemple, qu'il aille quelquefois à la Comédie & à l'Opéra. On peut même permettre qu'il fasse quelquefois une partie de plaisir avec ses amis, pourvu qu'il ait soin de rendre compte dans quelle compagnie il s'est trouvé. On ne doit pas s'offenser qu'il passe agréablement quelques heures de sa vie, quoique ce soit quelquefois dans la compagnie d'une autre femme que son épouse. On ne s'offensera pas toujours non plus qu'il trouve de l'esprit & de l'agrément dans d'autres femmes, & qu'il ne loue pas continuellement le mérite de la sienne. Enfin, l'on n'exigera point à la rigueur qu'il passe toutes les nuits dans un appartement séparé, excepté celles qu'on destine à quelqu'amant chéri.

Ce petit nombre d'observations fera connoître clairement, (continue cette Dame,) qu'il dépend beaucoup des femmes de prendre un juste empire

sur leurs maris. Peut-être s'en trouvera-t-il quelqu'une qui m'accusera d'être trop favorable aux hommes , & qui , sachant que je ne suis point encore sortie de l'état humiliant de fille , me soupçonnera malignement de chercher par mon indulgence pour eux à me procurer un amant. Mais quoiqu'à peine âgée de cinquante-cinq ans , je déclare que j'ai pris la parole sans intérêt , & que je me sens assez de courage pour demeurer fille toute ma vie.

Dites à présent qu'on ne peut pas trouver un moyen de s'accommoder aux différentes humeurs des hommes. Il n'y auroit qu'à mettre ces regles en pratique ; mais il faut trouver des femmes d'un esprit assez solide ; & c'est-là la difficulté , du moins en *France*. S'il s'en trouve en *Angleterre* , c'est ce que j'ignore , & je doute même que celle qui les a prescrites les pût observer , quelque assurance qu'elle nous en donne. Je crois au contraire que les femmes en *Angleterre* sont

fujettes aux mêmes foiblesses que par-tout ailleurs , & j'ai une preuve en main qu'elles y pensent encore plus singulièrement. Nous n'en avons point en *France* sur-tout, qui eût osé faire la démarche qu'une Dame de *Londres* vient de faire , il n'y a pour ainsi dire que deux jours. Lasse d'un mari qu'elle avoit adoré long-temps , malgré ses défauts , elle a fait un éclat public pour s'en délivrer , & s'est adressée au Tribunal de la Justice. Ses plaintes ne contenoient rien d'abord de fort extraordinaire. C'étoit une femme qui accusoit son mari d'impuissance , & qui se trouvant assez jeune pour souhaiter de ne pas demeurer inutile dans le monde , imploroit l'équité des Loix & la protection des Juges. Elle ajoutoit que le sujet de sa demande étoit si bien avéré , qu'elle croyoit son mari trop raisonnable pour se faire presser long-temps ; qu'à la vérité les propositions qu'elle lui avoit faites elle-même , n'avoient pas fait impression sur lui ; mais que n'ayant rien de solide à

alléguer pour sa défense , il ne pouvoit manquer de se rendre aux premières sommations de la Justice. Les procédures étant commencées , l'époux reçut ordre de se présenter & de répondre. Il y satisfit sans paroître embarrassé. On l'interrogea. Il passa tout d'un coup condamnation sur l'impuissance ; mais il ne parut pas pour cela plus disposé à consentir au divorce.

Cependant sa cause paroissoit si mauvaise , que tout le monde fut surpris de son obstination. Comme ce n'est point une raison qui doit arrêter les Juges , on croyoit la victoire assurée pour son épouse. Mais lorsqu'il s'est vu pressé sans ménagement , il a fait naître une difficulté qui a changé entièrement l'état de la question. Il a prétendu que son impuissance ne pouvoit être une raison de *divorce* , parce que son épouse l'avoit connu pour impuissant depuis qu'il eut le malheur de l'être , & il produisit quelques Domestiques qui rendirent témoignage qu'il avoit passé plusieurs nuits avec elle

avant son mariage. La vérité est, qu'ayant reçu une blessure dangereuse dans le temps qu'il commençoit à voir cette Dame, il essuya quelques opérations qui le firent cesser absolument d'être homme. Ce malheur ne rallentit pas sa passion. Il eut néanmoins la sincérité d'en avertir sa Maîtresse, qui, ne consultant alors que la tendresse qu'elle avoit pour lui, résolut de passer sur tous ses défauts. Elle l'épousa il y a quatre ans, après l'avoir connu tel qu'il étoit, & il semble par conséquent qu'elle n'avoit à se plaindre que d'elle-même.

Ce récit, qui fut fait en pleine Assemblée, & qui fut confirmé au même moment par la déposition de plusieurs témoins, jetta un étrange ridicule sur la pauvre Dame. N'ayant point eu la force de démentir son mari, elle fut réduite, pour se défendre, à soutenir que, malgré l'aveu qu'il lui fit alors de son infirmité, il ne laissa pas de la tromper réellement, parce que jeune & simple comme elle étoit,

elle ignoroit ce qu'une femme peut désirer dans un mari. Le cas a paru nouveau aux Anglois, & fort embarrassant pour les Juges. Il se réduit à savoir si le mariage volontaire d'une femme avec un eunuque est un mariage légitime. Ce cas n'a pas encore été décidé en *Angleterre*, non - plus que celui-ci, qu'on prétend être arrivé tout récemment.

Une jeune Demoiselle née sans biens, mais avec des qualités extérieures qui l'ont fait nommer *Déesse* par plus d'un Poëte & d'un amant, se voyoit recherchée en mariage par un homme de distinction & d'une fortune immense. Loin d'être portée à recevoir sa main, elle le haïssoit par caprice, & vouloit épouser par inclination un jeune homme qui n'étoit pas plus riche qu'elle. Cependant les libéralités continuelles de l'autre la disposerent non-seulement à l'écouter, mais à le traiter avec une complaisance qu'on ne doit point à un homme dont on ne veut pas faire son

époux. Elle tira de lui par cette conduite artificieuse un nombre infini de bijoux précieux , & plus de dix mille livres sterlings qu'elle lui demanda sous divers prétextes. Il se croyoit adoré d'elle , & à la veille de l'épouser , lorsqu'un jour qu'il venoit lui rendre ses soins ordinaires , elle lui fit dire à la porte , que , s'étant mariée le matin , elle ne pouvoit plus le recevoir avec bienséance. Il devoit s'attendre si peu à cette nouvelle , que deux jours auparavant il lui avoit fait présent d'une bague nuptiale de cinq cens guinées. Aussi s'en étoit-elle parée à ses nôces ; mais ce n'étoit pas tout-à-fait l'intention du *Donateur* , qui devint si furieux d'une si noire trahison , qu'après s'être assuré de son malheur & de sa honte , il résolut d'en tirer raison par les voies publiques de la Justice. Le procès dure encore , & l'on doute qu'il le gagne , parce que , n'ayant aucun témoin de ce qui s'est passé entre lui & sa perfide , les obligations secretes de l'honneur & de la bonne foi ne

sauroient être une regle pour les Juges.

Vous me demandez quel succès a eu la Chambre de Justice ; je ne puis pas vous répondre tout-à-fait juste là-dessus : elle a fait du bien & du mal , & le Public qui s'étoit réjoui de sa création , a été fort aise qu'on l'ait supprimée ; c'est de quoi vous allez juger par le discours que M. *Daguesseau* , notre nouveau Chancelier , homme adorable , fit à cette même Chambre en la remerciant. Voici la copie de cette harangue , qu'on dit être une piece achevée.

MESSIEURS ,

Je viens vous annoncer la fin de vos travaux , & la satisfaction que le Roi & M. le Régent ont eue du zele & du courage avec lequel vous avez fourni votre pénible carrière. Les Peuples du Royaume demandoient la vengeance des concussions immenses qui les avoient affligés pendant tant d'années ; vous avez été choisis pour remplir un si redoutable ministère : mais les remedes peuvent devenir des maux , lorsqu'ils durent trop

long-temps. A la vue de tant de personnes qui gémissent des peines qu'elles endurent , le Peuple est tombé dans une espèce de consternation qui fait languir le repos politique ; & telle est son inconstance , qu'il passe de la haine qu'il avoit conçue , à la compassion des misères où elles se trouvent réduites , & il s'accoutume enfin à les croire innocentes , lorsqu'il les voit si long-temps malheureuses : c'est à la sagesse du Souverain à tempérer la sévérité des loix par l'indulgence : c'est pourquoi cette même sagesse qui avoit donné l'être à la Chambre de Justice, en ordonne présentement la fin , & vous renvoie , Messieurs , à des fonctions plus douces , mais non moins importantes.

On dit qu'on a diminué les taxes que cette Chambre avoit imposées à plusieurs personnes , qui ont fait voir qu'elles excédoient leurs forces , & qu'il y aura des adoucissements pour celles qui ont été condamnées à des peines afflictives. Le nombre de ces derniers n'est pas grand ; & *Bourvalais* contre lequel on crioit si fort *tolle* , en a été quitte pour de l'argent & pour onze mois de prison , dont il est sorti sain

& fauf. La Chambre de Juftice avoit fes Subdélégués dans toutes les Villes du Royaume , & l'on parlè avec éloge de M. *Matthieu* , Lieutenant-Particulier du Préfidial de *Nîmes* , qui s'est très-bien acquitté de la commiffion que cette Chambre lui a donnée , & s'est tiré avec honneur & un applaudiffement général du pénible emploi de Subdélégué dont elle l'avoit chargé , dans lequel il a trouvé le fecret de contenter la Cour & les Peuples ; chofe qui n'est pas toujours aifée , fur-tout lorsque par les ordres de l'une on est obligé de châtier les autres : auffi parle-t-on de M. *Matthieu* comme d'un homme d'un mérite & d'un efprit diftingué. Je fuis , &c. *A Paris , ce.*



LETTRE CXII. (*)

JE vous avois bien dit , Madame , dans ma dernière Lettre , que la Cour de l'Empereur ne seroit pas la seule qui me retiendroit en *Allemagne*. Après un long séjour à *Vienne* , je fus obligée d'aller dans plusieurs autres Cours de l'Empire ; & enfin ce fut à *Munich* où je pris la résolution de passer en *Italie*. Je trouvai en arrivant à *Inspruk* , deux Seigneurs *Allemands* , que j'avois connus à *Vienne*. Ils alloient comme moi en *Italie*. Je fus charmée de pouvoir voyager avec eux. La belle saison , qui commençoit quand nous sortimes du *Tirol* , ne contribua pas peu à nous rendre la route agréable. Nos *Allemands* étoient de la meilleure humeur du monde ; & quoique seule de femme dans la compagnie , je ne m'ennu-

(*) Les Lettres suivantes , jusques à la cent vingt-septieme , ne sont pas de Madame du Noyer.

yai jamais. Un Mylord *Anglois* se joignit à nous à *Vicence* ; il ne nous a quittés qu'à *Rome* , où nous arrivâmes dans le temps qu'on venoit d'élire un nouveau Pape. Enfin nous voici à *Turin* depuis huit jours ; nos *Allemands* nous quitterent hier , pour prendre la route de *France*. J'aurois fort souhaité arriver avec eux à *Paris* , & avoir le plaisir de vous y embrasser ; mais j'ai trouvé ici des ordres qui m'y retiendront quelque-temps. J'en suis très-mortifiée. Je commence à me lasser de tant de voyages , & je comptois aller tout de suite dans votre bonne Ville. Il est bien juste que je profite du séjour que je vais être obligée de faire dans celle-ci , pour vous rendre compte de ce que j'ai pu voir ou apprendre dans les différents Pays que j'ai parcourus. C'est un dédommagement que je vous dois , pour le long-temps que j'ai été sans pouvoir vous écrire. N'allez pas encore me gronder de ce que je commence seulement aujourd'hui. Des visites indispensables m'ont entretenu toute cette semaine ; & vous êtes la

seule personne qui aurez de mes nouvelles cet ordinaire.

Si nous étions arrivés un peu plutôt, nous aurions pu voir arrêter le Roi *Victor-Amédée*, par ordre de son Fils. Cet événement fait l'entretien de la Cour & de la Ville. Chacun en parle suivant ses idées. On en a fait de même des motifs de son abdication; mais voici ce qu'une personne bien instruite m'a appris là dessus.

La Reine, épouse de *Victor*, étant morte, ce Prince se déclara l'aimant de la Comtesse de *S. Sébastien*. Cette Dame étoit auprès de la Princesse de *Piémont*, aujourd'hui Reine de *Sardaigne*, en qualité de Dame d'Atours. Elle avoit tout l'esprit du monde; & on prétend que c'est à quoi elle a dû la tendresse de *Victor*. D'autres soutiennent que la passion du Roi avoit une époque antérieure, & que *Victor* en étoit amoureux dans le temps qu'elle étoit fille, & Demoiselle d'honneur de *Madame Royale*. On la nommoit Mademoiselle de *Cumiane*; & elle étoit connue à

la Cour pour une fort aimable personne. On fonde ce dernier sentiment sur les assiduités que *Victor* avoit auprès de sa mere , dans un temps où il sembloit que le simple devoir de fils n'auroit pas dû les rendre si fréquentes. Quoi qu'il en soit , la *Comtesse* ne fut connue pour Maîtresse du Roi qu'à la mort de la Reine. *Victor* lui donna un appartement marqué dans le Palais , où il la voyoit tous les jours. Il prenoit cependant la précaution de s'y rendre , sans être apperçu de ses Courtisans ; mais ils n'étoient pas pour cela moins instruits de ses amours. Plusieurs en murmuroient en particulier , & en parloient librement au Prince de *Piémont* , qui , connoissant le génie entreprenant de la Comtesse , étoit au désespoir de la voir maîtresse de l'esprit du Roi son Pere. Ce Prince en appréhendoit les suites , & ne pensoit que trop juste. Cette femme visoit à partager le Trône avec *Victor*. Elle étoit veuve ; il ne s'agissoit que de déterminer le Roi à l'épouser ; & c'est

à quoi elle ne cessoit de travailler. Elle y réussit enfin ; mais *Victor*, qui vouloit conserver l'honneur de la Royauté, ne donnoit les mains à un mariage si disproportionné, que dans la pensée d'abdiquer sa couronne avant de le contracter : il pensa long-temps à un pareil dessein ; mais ce ne fut pourtant pas - là le motif qui engagea *Victor* à céder le Trône à son Fils. Il avoit pris des engagements avec l'*Empereur*, à l'occasion de la succession de *Parme, Plaisance & Toscane*, & de l'introduction de *Don Carlos* en *Italie*. La Cour de *Vienne* lui promettoit de grands avantages ; & on fait assez que ce Prince a toujours eu grand soin de s'en procurer dans tous les Traités qu'il a faits. Soit que la Cour d'*Espagne* eût eu connoissance de ses engagements, soit qu'elle le crût encore libre, elle lui fit proposer d'entrer dans ses vues sur la même affaire. & elle ne manqua pas de lui en faire les conditions très-avantageuses, puisque *Victor* promit tout à l'*Espagne*. Cependant le

temps vint auquel il falloit se déclarer pour l'une ou pour l'autre de ces deux Puissances. Elles n'avoient pu convenir entr'elles d'un plan d'accommodement. Elles étoient sur le point d'en venir à une rupture. Les Ministres de *Vienne* & de *Madrid* s'adresserent à *Victor*, & le sommerent de sa parole. Il pouvoit bien, pendant quelque-temps, les entretenir des plus belles espérances; mais les Ministres auroient bientôt connu qu'on les trompoit. Dans cette circonstance, *Victor* ne vit d'autre parti, pour sortir d'embarras, que d'abdiquer sa Couronne. Il évitoit par-là le ressentiment des deux Cours, lesquelles n'étoient plus en droit de rien demander à son Successeur. Si elles avoient voulu que le Roi *Charles* eût pris des engagements, il en falloit venir à de nouvelles négociations. Le temps se feroit passé insensiblement; &, comme la suite l'a fait voir, les choses pouvoient, dans cet intervalle, avoir une heureuse issue.

Victor ayant donc ainsi résolu de re-

mettre ses Etats au Prince de *Piémont*, en parla à la Comtesse, sans pourtant lui en dire le véritable motif; au contraire il lui fit entendre que ce n'étoit uniquement que pour pouvoir l'épouser en liberté, qu'il faisoit cette démarche. La Comtesse, qui avoit ses vues & qui vouloit bien épouser *Victor*, mais *Victor*, Roi de *Sardaigne*, fit tout ce qu'elle put pour dissuader le Roi d'une pareille entreprise; & n'y ayant pas réussi, elle employa le crédit qu'elle pouvoit avoir auprès des plus confidens de ce Monarque, pour appuyer son sentiment. Elle en parla même au Prince de *Piémont*, lequel pour-lors, considérant bien moins son avantage particulier que la gloire de son Pere, n'oublia rien de son côté pour s'éloigner d'un Trône, qu'il ne vouloit posséder qu'après la mort de *Victor*. Il conjura son Pere de demeurer Roi. *Je proteste à Votre Majesté*, lui dit ce Prince, *que le désir de régner ne m'a jamais tenté un moment, & que je me trouve trop heureux d'être son*

premier Sujet. Mais tout fut inutile ; *Victor* persista dans sa résolution , & fixa le 3 Septembre dernier pour la cérémonie de son abdication. Elle se fit au château de *Rivoli* , en présence de tous les Grands de la Cour ; & le Roi allégua pour motif les fatigues d'un Regne de plus de 50 ans, les infirmités d'un âge avancé , & enfin la nécessité de mettre quelque intervalle entre le Trône & la mort.

Après cette cérémonie , *Victor* se rendit à *Chambery* en *Savoie* , qu'il avoit choisi pour sa retraite. Il n'y fut suivi que d'un petit nombre de Domestiques affidés , & de quelques Courtisans , trop attachés à sa Personne pour ne pas finir leurs jours auprès de lui. La *Comtesse* ne tarda pas à l'aller rejoindre , & le Roi l'épousa peu de jours après. En considération de ce mariage , il lui fit présent de cent mille écus , dont elle acheta le Marquisat *del-Spigo* pour sa famille. Honorée de la main du Roi , en devenant son Epouse , la *Comtesse* vouloit prendre un nom proportionné ;

mais *Victor* ne lui permit que celui de *Marquise del-Spigo*. On ne se seroit jamais attendu qu'un Prince , qui avoit paru si inébranlable dans ses desseins , se fût si-tôt repentí d'une résolution à laquelle il devoit le plus avoir réfléchi. Cependant tel étoit alors le Roi *Victor*. A peine un mois s'étoit-il écoulé depuis son abdication , qu'il ne pût digérer de n'être plus le maître. Inquiet, rêveur , livré à lui-même , dans une continuelle agitation , rien n'étoit capable de le distraire. La *Comtesse* , qui seule le voyoit dans ces moments critiques , où le chagrin l'abattoit entièrement , soupçonnoit la cause du changement du Roi ; Mais elle n'osoit lui en parler. N'ayant pas encore perdu le Trône de vue , quoique son Epoux l'eût cédé au Prince de *Piémont* , elle étoit en quelque façon bien aise que *Victor* parvînt au point d'écouter la proposition qu'elle avoit envie de lui faire à ce sujet ; mais il n'en fut pas besoin. *Victor* apprit que l'*Empereur* & l'*Espagne* s'étoient accommodés , par

l'entremise de la *Grande-Bretagne*, au sujet des successions en litige & de l'introduction de *Don Carlos* en *Italie*. Il n'auroit eu plus rien à craindre du ressentiment de ces deux Puissances, s'il eût resté sur le Trône ; il prit la ferme résolution d'y remonter, & en fit confidence à la *Comtesse*. Cette femme ambitieuse, qui se voyoit flattée par l'endroit le plus sensible, mit à profit une pareille confidence. Sa famille avoit quelque crédit à la Cour du Roi *Charles*. *Victor* l'avoit particulièrement recommandée à son Fils. Elle écrivit à ses parents le dessein de son Epoux, & leur fit envisager les avantages qui leur reviendroient, s'il remontoit sur le Trône. Il y en eut qui se livrerent à elle, & qui promirent de servir *Victor* ; mais d'autres la trahirent. Ce Prince espéroit de son côté de trouver des Partisans à la Cour de *Charles*. Il y a toujours auprès des Souverains des gens qui aiment à changer de Maître. Il fonda secrètement les esprits, & ne fut plus

embarrasse que d'un prétexte pour sortir de sa retraite. La Comtesse l'eut bientôt imaginé. Elle dit à *Victor* qu'il falloit rappeler au Roi *Charles* le conseil qu'il lui avoit donné, en lui cédant la Couronne. C'étoit de faire arpenter les Terres de la Noblesse, & de taxer ensuite les Gentilshommes à proportion de leur revenu. Cet expédient parut admirable; & l'on se flatta que *Charles* aliéneroit par-là l'esprit de ses Sujets, & l'on espéroit qu'il suivroit d'autant plus volontiers ce conseil, qu'il trouvoit en cela un moyen assuré d'augmenter considérablement ses revenus. *Victor* en écrivit à son Fils; mais *Charles*, soit qu'il eût été déjà informé du dessein de son Pere, soit qu'il ne voulût rien innover au commencement de son regne, lui répondit respectueusement, qu'il n'étoit pas temps de penser à un pareil arrangement. *Victor* fut piqué du refus de son Fils; il lui récrivit dans des termes très-forts, & parla plus en Maître qu'en Pere. Il ne garda dès-

lors aucune mesure , & fit éclater publiquement le dessein qu'il avoit de reprendre sa Couronne. N'ayant trouvé par-tout que des Sujets fideles à *Charles* , en écrivant à plusieurs Grands de la Cour , rien ne le découragea. Il compta sur les Troupes. Il savoit qu'elles l'estimoient. Il crut avoir encore leur amitié. La plus grande partie des Officiers lui devoient leur avancement ; il espéroit qu'ils lui seroient toujours attachés , & qu'ils ne demanderoient pas mieux que de concourir à ses desseins. Il s'adressa au Maréchal de *Rebinder* , mais en termes généraux , & cependant flatteurs & séduisants. Ce Général , qui commande en chef les Troupes de *Sardaigne* , comprit aisément les vues de *Victor*. Il sentit de quelle conséquence il étoit de lui ôter tout espoir de remonter sur le Trône , & lui répondit d'une manière à lui faire entendre qu'en cédant la Couronne , il avoit cédé tous les droits de se faire obéir par les Troupes. Il lui marquoit cependant qu'il recon-

noissoit

noissoit lui devoir toutes choses, biens, honneurs & dignités. *Votre Majesté*, lui disoit-il dans sa lettre, *m'a fait tout ce que je suis. Je n'ai aucune obligation particuliere au Roi Charles. J'en ai d'inexprimables à Votre Majesté; mais entre les biens dont Elle m'a comblé, l'honneur de son estime m'a toujours été le plus précieux. Permettez-moi donc, Sire, de conserver cette estime, que j'ose dire avoir acquise par mon sang, répandu pour votre Service. Je la perdrais, Sire, si j'étois assez malheureux pour devenir parjure au Roi que vous m'avez donné, & auquel vous m'avez commandé vous-même d'obéir. Je lui serai fidele autant que je l'ai été à Votre Majesté, & je verserai tout mon sang pour le maintenir sur le Trône. Je suis pourtant toujours prêt à donner à Votre Majesté les marques les plus réelles de mon respectueux attachement pour sa Personne, très-persuadé, Sire, que vous ne m'ordonnerez rien qui ne soit conforme à la justice qui a toujours accompagné toutes vos actions, &c.*

Cette lettre ne fut point encore capable de faire changer de résolution à *Victor*. La Comtesse , qui ne se repaissoit plus que des douceurs qui environnent le Trône , ne vouloit pas perdre une si belle occasion de devenir Reine. Elle ne parloit plus que des moyens qu'il falloit employer pour cela. Piquée , autant & plus que le Roi *Victor* , de voir le Maréchal contraire à son dessein , elle engagea ce Prince à lui récrire. *Victor* y consentit. Il écrivit en même-temps à d'autres Généraux. Il parla à tous en Maître , & leur marqua qu'il sauroit punir ceux qui oseroient lui désobéir. Toutes ces Lettres étoient cependant portées au Roi *Charles* , auquel on ne faisoit déjà plus mystère de la résolution du Roi *Victor*. Ce Prince parut touché de l'état où il voyoit son Pere , & de ce que le chagrin de n'être plus le Maître le portoit ainsi à vouloir brouiller tout l'Etat , & reprendre une Couronne que personne ne l'avoit forcé de céder. Il s'en ouvrit au Maréchal ,

& aux autres Généraux auxquels le Roi *Victor* avoit écrit , & leur dit plusieurs fois : *que voulez-vous que je fasse ? c'est mon Pere. Je compte sur votre fidélité , & je m'abandonne à la Providence.*

Le Roi *Charles* se flatta cependant de pouvoir calmer l'esprit de son Pere. Il voulut avoir une entrevue avec lui , & partit avec la Reine son Epouse pour *Evian*. Leurs Majestés passèrent de-là à *Chambery*. *Charles* y vit le Roi *Victor* ; mais ce Prince ne lui témoigna qu'une mauvaise humeur , qu'il y avoit peu d'apparence de dissiper. Les déférences les plus respectueuses , & telles qu'un Sujet peut avoir pour son Roi , ne le toucherent point. Il continua de parler en Maître ; & *Charles* , qui vouloit le gagner par quelque endroit , oublia pour-lors qu'il l'étoit. Enfin ayant quitté son Pere , il passa chez la Comtesse de *S. Sébastien* , avec laquelle il eut une assez longue conversation. Il exhorta cette Dame à dissiper les inquiétudes du Roi *Victor* ,

& à lui persuader de ne plus se mêler des affaires de l'Etat. *Il m'a fait Roi*, ajouta-t-il en sortant, *ainsi je veux l'être. Vous pouvez tout sur son esprit. Faites qu'il se tranquillise. S'il ne se plaît point ici, qu'il choisisse tel Château, ou tel lieu de mes Etats qui lui plaira le plus, il y sera le Maître.* On dit même que dans cet entretien, *Charles* s'avança jusques à céder une Province en souveraineté au Roi son Pere, & qu'il promit à la *Comtesse* de grands avantages, tant pour elle, que pour le fils qu'elle avoit eu de son premier mariage, & même pour ses freres. On ajoute que cette Dame promit au Roi *Charles* tout ce qu'il voulut; mais en tout cas elle a mal tenu sa parole. Toujours flattée de l'espoir d'une Couronne, elle mit de nouveau tout en usage pour augmenter le chagrin & les inquiétudes du Roi. En effet, peu après le départ de *Charles* pour le *Piémont*, *Victor* dit à ceux qui l'approchoient; *je veux régner, & on me verra bientôt Roi.* Pour mieux réussir dans

son projet, il crut devoir s'approcher de *Turin*. Il écrivit à son Fils, que l'air de *Chambery* étoit contraire à sa santé, & le pria de trouver bon qu'il allât demeurer à *Montcallier*, Château peu éloigné de cette Ville.

Le Roi *Charles* étoit à peine arrivé dans sa Capitale, qu'il reçut la lettre de son Pere; & il alloit lui répondre, quand il apprit que ce Prince & Madame de *S. Sébastien* étoient déjà arrivés à *Montcallier*. Il n'en fut pas fâché. Dans les dispositions où il favoit *Victor*, il trouvoit plus à propos de l'avoir dans le voisinage. Il étoit aisé de faire observer ses démarches; mais *Victor* avoit des vues bien différentes. Il se flattoit que la proximité de *Turin* lui faciliteroit les moyens de gagner la Garnison de cette Place, & de faire entrer le Gouverneur dans les intrigues qu'il méditoit. Il fit tous ses efforts pour y réussir; & témoigna enfin si ouvertement de vouloir ôter la Couronne à son Fils, que tous les Conseillers d'Etat & les Grands du

Royaume , assemblés par ordre du Roi *Charles* , & consultés sur un aussi pressant danger , conclurent unanimement qu'il falloit le faire arrêter avec son épouse.

Il étoit temps de prendre cette résolution. *Victor* avoit déjà fait venir à *Montcallier* le Marquis *del Borgo* , & lui avoit demandé son acte d'abdication. Il ne lui donna que 12 heures de temps pour le lui apporter ; & en attendant , il étoit venu se présenter devant la Capitale de *Turin* pour y entrer , & animer la Garnison à l'aider dans son entreprise. On appréhendoit d'ailleurs qu'il n'appellât les Etrangers à son secours. Mais , malgré tout cela , le Roi *Charles* ne pouvoit se déterminer à suivre l'avis de son Conseil. Il se récria même quand il entendit parler de le faire arrêter. *Quoi ! faire arrêter mon Pere ? Non* , dit - il , *je ne puis m'y résoudre*. Il se rendit enfin à la nécessité ; & on remarqua que la main lui trembloit , quand il fut question d'en signer l'ordre : il fallut même

qu'un des Secrétaires d'Etat la lui soutint. Le Comte de la *Perouse*, Lieutenant-Général, fut chargé de la commission d'arrêter le Roi. On lui donna un détachement de trois mille hommes pour entourer le Château. Ces Troupes furent tirées de *Turin* & des Places voisines. On les fit toutes sortir à la même heure de leur Garnison, & on les conduisit sans qu'elles fussent où elles alloient. A deux heures du matin elles se trouverent à *Montcallier*, au poste qui leur étoit assigné. Le Comte de la *Perouse*, accompagné du Chevalier de *Solare*, Lieutenant-Colonel des Gardes, à la tête d'un détachement de Grenadiers, la bayonnette au bout du fusil, monta à l'appartement où étoit le Roi *Victor*. Le Marquis d'*Ormea*, Secrétaire d'Etat, qui portoit l'ordre signé du Roi *Charles*, se saisit, avec un autre détachement de Grenadiers, de l'escalier dérobé. M. de la *Perouse*, trouvant l'appartement fermé, en fit enfoncer la porte. Il fit saisir un Garçon de la cham-

bre qui , étant de service , dormoit dans la premiere antichambre. Poussant plus loin , il fit enfoncer toutes les portes jusques à la chambre de lit , où le Roi étoit couché avec la Comtesse de *S. Sébastien*. Cette Dame entendant du bruit , se leva promptement ; & n'ayant eu que le temps de prendre une robe , elle courut à la porte. Lorsqu'elle vit tant de gens armés , elle s'écria : *ah ! Sire , nous sommes trahis*. Le Comte de *la Perouse* ne lui donna pas le temps d'en dire davantage. Il la fit porter par deux Officiers dans une chambre voisine , où l'on la fit habiller , & on la conduisit tout de suite à *Ceve* , Forteresse du *Piémont* , où elle est aujourd'hui prisonniere.

Les cris de la Comtesse , ni tout le bruit que l'on avoit fait en enfonçant les portes & en enlevant cette Dame , n'éveillerent point le Roi. Ce Prince dort toujours d'un sommeil très-profond. Le Chevalier de *Solare* se saisit de son épée qu'il apperçut sur une table ; & M. de *la Perouse* s'ap-

prochant du lit , ouvrit les rideaux. *Victor* s'éveillant alors en sursaut , demanda de quoi il s'agissoit. Le Comte de *la Perouse* répondit qu'il avoit ordre du Roi de l'arrêter. *Qu'est-ce que le Roi* , repliqua *Victor* ? *C'est moi qui suis votre Roi & votre Maître ; vous n'en devez point reconnoître d'autre Votre Majesté l'a été ,* reprit le Comte ; *mais Elle ne l'est plus ; & comme il lui a plu de nous donner le Roi Charles pour Maître & de nous commander de lui obéir , j'espère qu'Elle voudra bien nous donner l'exemple de l'obéissance.* *Victor* s'emporta beaucoup. Il menaça les Officiers , & ne voulut pas se lever. Le Chevalier de *Solare* s'étant approché trop près du lit , le Roi lui donna du coude dans le ventre ; & lui dit en colere de se retirer. Comme il s'obstinoit à vouloir rester au lit , le Comte ordonna aux Officiers de l'entirer , & de l'habiller. Dans ces entrefaites , *Victor* dit qu'il ne souhaitoit d'occuper le Trône que deux heures , pour pouvoir faire pendre les co-

quins qui , disoit - il , avoient séduit son Fils , & nomma les premiers de la Cour. Quand il fut habillé , des Officiers l'environnerent & le conduisirent , par le grand escalier , vers le carrosse qui l'attendoit dans la cour. Voyant l'antichambre pleine de Grenadiers , lorsqu'il vint à la traverser , il parut étonné ; & les Soldats , qui ne savoient point encore de quoi il étoit question , le parurent aussi de voir leur vieux Roi qu'ils étoient obligés de conduire prisonnier. *Quoi ! c'est notre Roi ,* se disoient-ils tout bas. *Qu'a-t-il fait ? De quoi s'agit-il ?* Le Comte de *la Perouse* , appréhendant quelque émeute , leur cria : *de la part du Roi , silence , sous peine de la vie.*

Victor trouva dans la cour le Régiment de Dragons qu'il avoit toujours le plus distingué parmi ses Troupes. Il parut touché de le voir. Il voulut parler ; mais on ne lui en donna pas le temps. On le fit monter en carrosse. Le Comte de *la Perouse* & le Chevalier de *Solare* lui demanderent la

permission de s'y placer; il ne voulut pas les y souffrir. Ces deux Officiers monterent alors à cheval, & se tinrent aux deux portieres, tandis que les Troupes environnoient le carrosse; & l'on le conduisit ainsi à *Rivoli*. J'oubliois de vous dire qu'en partant de *Montcallier*, il demanda trois choses, sa femme, ses papiers & sa tabatiere. On ne lui répondit rien; mais un moment après, on lui présenta sa tabatiere. La Comtesse étoit alors sur le chemin de *Ceve*, & ses papiers avoient été emportés par le Marquis d'*Ormea*.

Le lendemain de son arrivée à *Rivoli*, on mit des grilles & de doubles chassis devant les fenêtres de son appartement. Le Roi demanda au Vitrier ce qu'il vouloit faire. *Je veux vous mettre de doubles chassis, pour que vous n'ayez point froid cet hiver*, répondit cet homme. *Hé quoi! maraut*, dit le Roi, *crois-tu que je passerai ici tout l'hiver?* *Ah! ma foi*, repliqua le Vitrier, *vous y passerez celui-ci & bien d'autres.*

Voilà, Madame, tout ce qui regarde le Roi *Victor - Amédée*, Prince qui, après avoir, par ses intrigues, balancé la puissance de la *France* & de l'*Empereur*, s'être enrichi, & avoir aggrandi ses Etats aux dépens de l'un & de l'autre, & s'être fait reconnoître Roi par toute l'*Europe*, va, selon toute apparence, finir ses jours dans une prison. Il y est cependant servi avec soin, & avec tout le respect dû à sa personne; & l'on dit qu'il a été peu à se tranquilliser. Le Chevalier de *Solare* & deux Capitaines aux Gardes sont chargés d'en prendre soin. Il joue quelquefois avec eux au billard. Le Roi *Charles* leur a ordonné de le traiter avec toute sorte de respect, & de ne jamais répondre aux plaintes qu'il pourroit leur adresser. Il est heureux, dans tout ceci, que pas un de ses Sujets ne lui a manqué de fidélité. Il ne s'est pas vu obligé d'ensanglanter son Regne par aucune exécution. Il n'a même fait arrêter que trois personnes, parmi lesquelles sont les deux Médecins

decins de son Pere , qui avoient porté ses Lettres ; encore vient-il de les faire mettre en liberté. On croit au surplus que , suivant le train qu'ont pris les affaires , on verra bientôt la bonne intelligence rétablie entre le Pere & le Fils , quoique la tranquillité du *Piémont* exige que l'on laisse le Roi *Victor* à *Rivoli*. Pour la Comtesse de *S. Sébastien* , on la dit dans un abattement extrême. Elle ne prend que du bouillon , qu'elle fait elle-même. Son fils , qui étoit Enseigne aux Gardes , ne paroît plus à la Cour depuis la disgrâce de sa mere. Le Roi , qui s'en est aperçu , a ordonné au Marquis d'*Ormea* de lui dire de sa part , qu'il pouvoit y venir exercer son Emploi , S. M. l'assurant que , quelque coupable que soit la Comtesse , il n'en portera point la peine , & que l'on aura même soin de sa fortune.

Les *Piémontois* sont charmés de leur nouveau Roi. C'est en vérité un Prince qui a toutes les qualités qui font les grands & les bons Monarques. Il est

humain , compâtissant , généreux & bienfaisant. Sa taille est un peu au-dessus de la médiocre , mais très-bien prise. Il danse bien. Il aime les plaisirs ; mais particulièrement celui de la chasse. Sans le flatter , on peut dire qu'il a beaucoup des vertus. Si on lui apperçoit quelque défaut , c'est que l'entiere perfection est incompatible avec la nature humaine. La Reine son Epouse est de la Maison de *Hesse-Rhinfelds* , & sœur de Madame la *Duchesse* , que vous avez à *Paris*. Elle est d'une taille élevée & fine ; son air est modeste , mais en même-temps majestueux. Elle est blonde , fort blanche , & a le teint très-beau. Elle est d'une piété solide , sur-tout très-charitable envers les pauvres , & portée à faire du bien à tout le monde , & particulièrement à ceux qui sont à son service. Elle est déjà mere de deux aimables Princes & d'une belle Princesse , & elle paroît fort attentive à leur donner une éducation digne de leur naissance. On observe à cette Cour

à peu près le même cérémonial qu'à celle de *France*. Le Roi & la Reine mangent toujours ensemble ; mais il n'est permis qu'aux Officiers de leur Maison de les voir manger ; ce que l'on ne pratique pas à *Versailles*, où , pour ainsi dire , tout le monde peut voir manger L. M. en certaines occasions. Les Dames ne peuvent paroître au Palais sans être en habit de Cour. Il n'y a que la Reine seule en manteau. S. M. a 6 Dames du Palais & 6 Filles d'honneur. Elle tient cercle tous les soirs. Elle est alors assise dans un fauteuil ; la Princesse Sœur du Prince de *Carignan* , & la jeune Princesse de *Carignan* , sont assises sur des pliants aux deux côtés du fauteuil ; les Dames se tiennent debout , & les hommes se placent derriere : ainsi il n'y a point de rang distingué pour aucune Dame. Le tabouret distingue en *France* les Duchesses ; mais si l'on y observoit le même cérémonial qu'ici , la Cour de la Reine seroit bien plus nombreuse , puisque bien des Dames de la plus

haute naissance , qui n'ont pas le titre de Duchesse , n'y vont point à cause de cette distinction. Le cercle de la Reine de *Sardaigne* dure ordinairement une heure ou environ. Lorsque S. M. se leve , Elle salue les Princesses & les Dames , & se retire dans son cabinet.

Au sortir de chez la Reine , toute la Noblesse se disperse , & va dans toutes les maisons où il y a assemblée. Ce qu'il y a de plus beau monde va chez la Marquise de *Prié* , dont le mari a été , il n'y a pas long-temps, Vice-Gouverneur des *Pays-Bas*. Cette Dame donne souvent le Bal , & le Roi y va quelquefois. Le Marquis de *Prié* est celui que le différent qu'il a eu avec le Comte de *Bonneval* à *Bruxelles* , a rendu si fameux. Ce pauvre Comte a été la victime de sa sincérité. On lui a rendu si peu de justice à la Cour de l'*Empereur* , qu'il s'est vu obligé de passer chez les *Turcs* & d'entrer au service du *Grand-Seigneur* , comme fit autrefois le Marquis de

Langalerie. Ils étoient sortis de *France* à peu près dans le même-temps , & pour la même raison , avoient païsé delà au service de l'Empereur. Dieu veuille que *Bonneval* n'ait pas le sort de *Langalerie*.

On respire dans cette Ville un air d'aïssance & de liberté , dont on ne jouit point dans toutes les autres Villes d'*Italie* , pas même dans celles des *Venitiens* & des *Génois* , quoique républicaines : aussi les *Piémontois* ne se croient pas *Italiens*. C'est aussi dans cette Ville où , de toutes celles que j'ai vu en deçà des *Alpes* je me plairois davantage , si j'étois condamnée à ne plus remettre le pied en *France*. On voit ici un mélange de manieres *Françoises* avec les *Italiennes* , qui me conviendrait parfaitement , & qui me paroît rencontrer le vrai. Il y a plusieurs Seigneurs ; qui tiennent table ouverte , & qui font honneur aux Etrangers. Les *Allemands* sont assez dans ce goût-là ; mais ils n'ont pas cette aïssance que l'on voit chez les *Piè-*

montois. d'ailleurs on n'est point libre chez eux. Il faut les imiter dans leurs excès, si l'on veut leur plaire, dût-on incommoder sa santé. Le Maréchal de *Rebinder* se distingue ici particulièrement, par la maniere gracieuse dont il reçoit ceux qui vont chez lui. Sa table est une des plus délicates qu'il y ait à *Turin*. Ce Général est *Livonien* de nation. Il commandoit les Troupes de l'Electeur *Palatin* en *Italie*. Quelque mécontentement de la part de ce Prince, dont il ne put avoir raison, l'obligea à quitter son service. Le Roi *Victor* lui offrit de l'emploi; il l'accepta, & fut fait d'abord Lieutenant-Général. On lui donna un Régiment d'Infanterie étrangere, & il fut fait ensuite Feld-Maréchal. Il commande actuellement en Chef les Troupes du Roi de *Sardaigne*. Le Marquis d'*Ormea* est le Chef du Conseil, premier Secrétaire d'Etat, & principal Ministre. Il a toujours été l'homme de confiance du Roi *Victor*, & a conservé sous le Roi *Charles* la même pré-

rogative. S. M. lui témoigne une affection toute particuliere. Le Roi *Victor* l'avoit tenu assez long-temps à *Rome*, pour y finir ses différens avec le *S. Siege*. Il y travailla si efficacement, qu'il obtint du Pape *Benoît XIII* de grands avantages pour le Roi son Maître, & entr'autres la nomination à tous les Bénéfices de ses Etats, où il y avoit des Evêchés vacants depuis dix & quinze ans, auxquels on ne pouvoit pourvoir. Le Roi vouloit y nommer qui bon lui sembloit, & les Papes prétendoient avoir seuls le droit de le faire. Cependant ce privilege accordé au Roi de *Sardaigne* par *Benoît XIII* n'a pas duré long-temps. Après la mort de ce Pape, *Clément XII* son Successeur, en révoquant tout ce que son Prédécesseur avoit fait, y comprit les concessions faites au Roi de *Sardaigne*; ce qui obligea ce Monarque à faire revenir le Marquis d'*Ormea* à *Turin*, où il est arrivé peu avant l'abdication de S. M. Le Roi *Charles* se repose entièrement sur lui

de toutes les affaires du Royaume. c'est un homme d'un caractère doux, qui est ennemi des détours, & dont la parole est sacrée. Les qualités de son esprit sont au-dessus de tout ce que je puis vous en dire. On le connoit par-tout pour un des plus habiles Ministres que ce siècle ait produit. Nous avons fait connoissance à *Rome* ; & j'ai été charmée de le trouver ici. J'ai eu l'honneur de le voir deux ou trois fois depuis mon arrivée ; & je compte de le voir aussi souvent que ses grandes occupations le lui permettront. Tout le monde s'en loue ici ; ce qui est peu ordinaire pour des gens en place, & qui ont, pour ainsi dire, toute l'autorité en main. Ce Ministre est frere du Cardinal *Ferrero*, Evêque de *Vercell*, le premier qui ait eu le Chapeau à la nomination du Roi de *Sardaigne*. Le jeune Marquis d'*Ormea*, son fils unique, est un Cavalier fort aimable. Il est né avec toutes les dispositions pour marcher un jour sur les traces de son illustre pere. On re,

marque en général que les jeunes gens paroissent ici moins évaporés qu'ailleurs : je ne fais s'ils sont en effet plus sages , mais c'est au moins ce que dénote leur air & leur maintien. Si j'avois à donner un avis à un pere de famille , ce seroit de mettre ici ses enfants à l'Académie. Je doute qu'il y en ait une meilleure en *Europe* , tant par rapport aux Maîtres d'exercice , que par rapport à la maniere dont les jeunes gens y sont élevés. Ils sont logés , nourris & instruits en toutes sortes de sciences & d'exercices. Ils sont divisés en deux classes , dont l'une étudie simplement le Droit : ceux-ci payent moins , mais doivent être Gentilshommes comme les autres. Ils ne peuvent sortir qu'à certains jours de la semaine ; & alors ils sont libres d'aller par-tout où ils veulent , excepté dans les maisons de jeu.

Vous voyez , Madame , que je fais assez bien au fait de ce qui se passe dans cette Cour, quoiqu'étrangere. Aussi prends-je grand soin de me faire

instruire en arrivant dans tous les endroits où je dois faire quelque séjour. Je ne vous parle point des belles Églises qu'on voit ici, des grandes & magnifiques rues, des vattes Palais, & sur-tout des agréables dehors, les plus riants qu'on puisse imaginer. Ce sont de ces détails qui conviennent à un journal de voyage : & je ne prétends point vous en faire un. Si cependant vous étiez curieuse d'en savoir quelque chose, je tâcherois de vous satisfaire. Contentez-vous, pour aujourd'hui, de ce que je vous mande ; je vous en dis assez. Donnez - moi incessamment de vos nouvelles. J'ai une impatience extrême d'en recevoir. Adieu, Madame ; je compte que votre amitié pour moi ne s'est point ralentie, malgré mon silence. Je suis ,
&c. *A Turin, ce.*



L E T T R E C X I I I .

J'Ai eu trop de plaisir, Madame, à recevoir de vos nouvelles, pour ne pas vous pardonner tout le chagrin que votre long silence m'a causé. Je m'étois bien attendue d'être quelque-temps privée de vos Lettres; mais je n'aurois jamais pensé que vous ne m'eussiez écrit qu'à la veille de terminer vos voyages. Votre négligence m'avoit mise de mauvaise humeur. Elle redoubla encore lorsque j'appris par hazard votre arrivée à *Rome*. Le Mylord Anglois avec qui vous avez voyagé dans une partie de l'*Italie*, m'en a instruite. Ce Seigneur, que je vois souvent chez la Marquise de ***, m'a dit mille biens de vous, & je suis peut-être la seule personne qui ait sujet de s'en plaindre. Vous ne deviez jamais quitter *Rome*, sans m'informer au moins de l'état de votre santé,

pour laquelle vous savez bien que je m'intéresse. Cependant vous êtes à *Turin*, peut-être sur le point de venir à *Paris*. Empressée de me voir, conservant toujours pour moi cette tendre amitié dont je suis si jalouse, je ne puis garder aucune aigreur. Il faut vous avouer que mes sentiments n'ont pas changé, & que je suis dans une impatience extrême de vous embrasser. En attendant cet heureux moment, je me flatte qu'étant à portée de renouveler notre ancien commerce, vous y contribuerez de votre mieux. Vous avez commencé la première à m'écrire ; vous le deviez. Ce fut moi qui finis quand vous partîtes pour l'*Allemagne* ; d'ailleurs vous venez de voir les plus beaux Pays du monde, il étoit juste que vous m'en donnassiez des nouvelles. Toutes celles que vous me mandez m'ont fait un véritable plaisir, & je vous en remercie de tout mon cœur.

Turin est une fort belle Ville. Le séjour doit en être fort agréable. Si vous
êtes

êtes condamnée à passer encore quelque-temps au-delà des *Monts*, il vaut beaucoup mieux que ce soit dans une Ville de Cour. Vous y avez du moins l'agrément de voir bonne compagnie, & tout le monde y parle notre langue. Le détail que vous m'avez fait, touchant l'abdication du Roi *Victor-Amédée*, est très-bien circonstancié. Je ne savois cette affaire qu'en général. Je n'étois pas mieux instruite de son mariage avec la Comtesse de *Saint Sébastien*; des efforts qu'il a faits pour remonter sur le Trône, & de la manière dont ce Prince a été arrêté. J'ignorois sur-tout les motifs pour lesquels on prétend qu'il a cédé ses Etats à son Fils. Je vous avoue qu'en tout cela on ne reconnoit plus ce Prince qui, par ses intrigues, a balancé le pouvoir de l'*Empereur* & de la *France*, & que l'on a vu faire la guerre à ses propres enfants. Son abdication n'est pas à la vérité sans exemple. Les *Empereurs* ont autrefois renoncé à l'*Empire* : sans remonter si haut, *Charles V.*

remit l'*Empire* & la Monarchie *Espagnole* à *Maximilien* & à *Philippe II* ; & de nos jours , *Philippe V* avoit cédé la même Monarchie à son Fils *Don Louis*. Mais on n'a pas vu que ces Princes ayent agi par des motifs pareils à ceux que l'on donne au Roi *Victor*. De quelque côté que l'on envisage sa conduite , il paroît s'être mal servi de sa politique , & s'être éloigné des regles de la prudence. Ne pouvoit-il pas épouser en secret la Comtesse de *S. Sébastien* ? Il s'épargnoit alors le reproche d'une alliance disproportionnée , dont il pouvoit cependant trouver des exemples dans l'Histoire ; & il concilioit la vertu de la Comtesse , sa propre conscience & l'honneur de la Royauté. A l'égard des engagements qu'il avoit pris , en premier lieu avec l'*Empereur* , & ensuite avec l'*Espagne* , que ne laissoit-il faire au temps ? Ce n'étoit pas la première fois qu'il s'étoit vu dans l'embarras où un double engagement l'avoit jetté. Il s'en étoit même tiré avec avantage ;

& l'événement a fait voir qu'il pouvoit encore se flatter d'un pareil bonheur, par la tournure qu'ont pris les affaires. Qu'étoit devenue, en dernier lieu, cette fermeté avec laquelle il affrontoit les plus grands périls? On l'avoit vu tranquille aux environs de la *Venerie*, pendant que les *François*, maîtres de tous ses Etats, assiégeoient enfin sa Capitale. Il étoit alors en proie à tout le ressentiment de *Louis XIV*, qui vouloit se venger de son manque de foi. L'*Empereur* & l'*Espagne* étoient-ils maintenant devenus si redoutables, qu'il n'eût pu se garantir de leur vengeance? D'ailleurs, en se conservant dans l'un ou dans l'autre parti, n'auroit-il pas été soutenu par celui en faveur de qui il se seroit déclaré? Cependant, malgré sa précipitation, ce Prince est à plaindre; & son repentir n'a rien que de naturel. On ne se voit sujet qu'à regret, quand on a goûté la douceur d'être maître. Tout le monde ne pense pas là-dessus comme *Philippe V*. Ce

Prince seul, par un vrai motif de piété & de dévotion, avoit abandonné son Trône, pour vivre dans la retraite. Il préféreroit véritablement la tranquillité que l'on y trouve, au faste & au tumulte de la Cour. On peut ajouter encore qu'il n'y est remonté qu'à regret, à la mort de *Don Louis*. Il l'a assez fait connoître par le desir qu'il a long-temps conservé d'abdiquer une seconde fois : & peut-être seroit-il aujourd'hui à *S. Ildephonse*, si la Reine son épouse n'eût employé toute sorte de moyens pour l'en empêcher, & ne l'eût enfin déterminé à garder une Monarchie qui a coûté tant de sang aux *François*. Quelque coupable que paroisse la conduite de la Comtesse de *S. Sébastien*, elle mérite pourtant quelque compassion. Son sort est assez à plaindre. Un peu moins d'ambition lui auroit épargné les chagrins dont elle doit être dévorée : peut-être verrions nous encore le Roi *Victor* tranquille à *Chambery*.

Vous m'avez fait un portrait char-

mant du Roi *Charles*. Quelque préfants que fussent les motifs qui l'ont porté à faire arrêter son Père, la répugnance qu'il a eu d'en venir à ces extrémités, marque assez la bonté de son cœur. Sa générosité envers le fils de la Comtesse est sur-tout admirable. La Reine son Epouse me paroît une Princesse accomplie, & bien digne de la Couronne qu'elle porte. Nous avons ici Madame la Duchesse de *Bourbon* sa Soeur, qui s'est attiré tous les cœurs à la Cour & à la Ville.

Par ce que vous me mandez des usages de la Cour de *Turin*, il me paroît que c'est une de celles qui imitent le plus la nôtre. J'estime infiniment le caractère du Maréchal de *Rebinder* : sa lettre au Roi *Victor* fait seule son éloge. Vous ne dites rien de trop du Marquis d'*Ormea*. Il est généralement connu pour un habile Ministre ; & M. son fils, marchant sur ses traces, deviendra infailliblement un des grands hommes de notre siècle. Enfin l'éducation que l'on donne aux

jeunes gens de condition dans les Académies de *Turin* , est très-louable. Il seroit à souhaiter que l'on eût en *France* la même attention à les éloigner du jeu : ils n'en prendroient pas , du moins si-tôt , la malheureuse passion. Vous ne sauriez croire jusqu'où elle est aujourd'hui poussée dans tout le Royaume. C'est une fureur dont les petits ne sont pas moins possédés que les grands. Si les *Piémontois* imitent les *François* en bien des choses , les *François* , à leur tour , devroient en cela imiter les *Piémontois*.

Vous aurez sans doute appris , étant à *Rome* , la naissance de Monseigneur le *Dauphin*. Toute la *France* en a été pénétrée de joie ; & en bien des endroits les feux n'en sont pas encore éteints. Le Ciel a exaucé les vœux de notre pieuse Reine , & en même-temps les nôtres , & ceux de toute l'*Europe*. Le Roi d'*Espagne* , en particulier , en a donné des témoignages éclatants au milieu de cette Capitale. On ne pouvoit rien voir de plus brillant que la

fête que ses Ambassadeurs ont donné à ce sujet, par ses ordres exprès. Tout ce que vous m'avez dit autrefois de celles que donnoient les Ministres du Congrès d'*Utrecht*, n'est rien en comparaison. La Reine est encore enceinte. Nous souhaitons passionnément que Sa Majesté accouche d'un second Prince. La Couronne ne sauroit avoir trop de Successeurs. Je me trouvai à *Fontainebleau* lors du mariage de cette Princesse. J'y fus témoin de tout ce qui s'y passa : puisque je suis en train, je vais vous en faire le détail ; je crois que vous ne serez pas fâchée de le savoir, sur-tout en prenant les choses dans leur commencement.

Feu M. le Duc d'*Orléans*, Régent du Royaume, avoit marié le Roi avec l'*Infante* d'*Espagne*. Cette Princesse fut amenée en *France*, & regardée comme notre future Reine. Cependant elle étoit dans un âge à ne pouvoir de long-temps donner des Successeurs à la Couronne. Le Roi devenu majeur, & le Duc d'*Orléans* étant mort, on ju-

gea nécessaire au bien de l'Etat de rompre le mariage de l'*Infante*. On s'étoit assez apperçu que M. le Régent ne l'avoit traité que pour pouvoir plus facilement placer Mademoiselle de *Montpensier*, sa Fille, sur le Trône d'*Espagne*. On ne fit aucune attention aux avantages que l'*Infante* pouvoit procurer ; & que cette Princesse n'ayant fait aucune renonciation à la succession de la Monarchie *Espagnole*, donnoit aux enfans de *France* de nouveaux droits d'y succéder, en cas d'événement, sans laisser la moindre semence de guerre. Le présent étoit bien plus à considérer qu'un avenir incertain : en un mot, le Roi étoit en âge d'avoir des enfans, & l'*Infante* n'avoit que sept à huit ans. Il fut résolu de la renvoyer en *Espagne*, & de chercher au Roi une Princesse qui lui donna bientôt des héritiers. La chose n'étoit pas facile. La plupart des Princeses, qui étoient en âge d'être mariées, & qui pouvoient aspirer à une Couronne, professoient

une Religion différente de la nôtre. On pouvoit à la verité en trouver dans la Maison de *Lorraine* de très-accomplies ; mais la politique s'y opposoit. M. le Duc de *Bourbon* étoit pour lors premier Ministre. On prétend que , de concert avec M. le Cardinal de *Rohan*, ils proposerent la Fille du Roi *Stanislas de Pologne*. Depuis la mort de *Charles XII.* Roi de *Suède*, ce Prince s'étoit retiré à *Wissembourg* en *Alsace* avec sa famille , où il vivoit dans une espece de retraite. Ce choix ayant été applaudi , on en fit faire la proposition au Roi *Stanislas*. Il ne fut pas long-temps à se déterminer , & le mariage fut bientôt conclu. On choisit *Strasbourg* pour y faire les premieres cérémonies , afin que la Princesse entrât Reine dans le Royaume. Le Roi son Pere l'y conduisit , & notre Monarque y envoya le Duc d'*Orléans* , premier Prince du Sang , pour l'épouser en son nom. Son Altesse Sérénissime partit d'ici avec un nombreux cortège , & trouva à *Strasbourg* un con-

334 LETTRES HISTORIQUES
cours extraordinaire de monde, tant de *France* que d'*Allemagne*. Quantité de Princes & Seigneurs de l'*Empire* avoient passé le *Rhin* pour se trouver à cette cérémonie. Elle fut très-brillante, quelque peu de temps que l'on eût eu pour s'y préparer. Le Cardinal de *Rohan*, en qualité d'Evêque de *Strasbourg*, bénit le mariage, & fit à la Reine, avant & après la cérémonie, les Discours suivans.

Discours de M. le Cardinal de ROHAN
à la REINE, avant la célébration
du Mariage.

M A D A M E,

Quand je vous vois dans ce saint Temple, & que vous approchez de nos Autels pour y contracter l'auguste Alliance qui va vous unir au plus grand des Rois & au plus aimable des Princes, j'adore les desseins de Dieu sur vous, & j'admire avec transport par quelle route sa Providence vous a conduite au Trône sur lequel vous allez monter.

Vous êtes , MADAME , d'une Maison illustre par son Ancienneté , par ses Alliances & par les emplois éclatants que les grands-hommes qu'elle a donnés à la Pologne ont successivement remplis avec tant de gloire. Vous êtes Fille d'un Pere qui, dans les différents événements d'une vie agitée par la bonne & par la mauvaise fortune , a toujours réuni en lui l'honnête homme , le Héros & le Chrétien. Vous avez pour Mere & pour Aïeule des Princesses qui , semblables à Judith & à cette femme forte dont l'Ecriture fait le Portrait , se sont attirées la vénération & les respects de tout le monde , par la fidélité avec laquelle elles ont toujours marché dans la crainte du Seigneur. On voit en votre Personne , MADAME , tout ce qu'une naissance heureuse & une éducation admirable , soutenues par des exemples également forts & touchants , ont pu former de plus accompli. En vous regnent cette bonté , cette douceur & ces graces qui font aimer ce que l'on est obligé de respecter ; cette droiture de cœur à laquelle rien ne résiste ; cette supériorité d'esprit & de connoissances qui se fait sentir malgré vous , pour ainsi dire , & malgré la modestie & la noble simplicité qui vous sont naturelles ; enfin , & c'est ce qui met le comble à tant de mérite , ce goût pour la piété.

& cet attachement aux vrais principes de Religion qui animent vos actions, & qui font la regle de votre conduite. Ornée de toutes ces vertus, à quelle Couronne n'auriez-vous pas eu droit d'aspirer, sans l'usage qui assujettit en quelque façon les Rois à ne prendre qu'autour du Trône les Princesses qu'ils veulent faire regner avec eux ? Celui qui donne des Empires, met le Sceptre de Pologne entre les mains du Prince de qui vous tenez la vie ; & par-là, en décorant le Pere, il conduit insensiblement la Fille aux hautes destinées qu'il lui prépare. Mais, ô mon Dieu ! que vos desseins sont impénétrables, & que les voies dont vous vous servez pour faire réussir les conseils de votre sagesse, sont au-dessus de la prudence humaine ! A peine ce Prince est-il sur le Trône, où le choix des Grands & l'amour des Peuples l'avoient placé, qu'il se voit forcé de le quitter ; il est abandonné, trahi, persécuté ; un coup fatal lui enleve un Héros son ami, & le principal fondement de ses espérances ; il cède aux circonstances, sans que son courage en soit ébranlé ; il cherche un asyle dans la Patrie commune des Rois infortunés ; il vient en France. Vous l'y suivez, MADAME. Tout ce qui vous y voit, sensible à vos malheurs, admire votre vertu : l'odeur s'en répand

pand jusqu'au Trône d'un jeune Monarque, qui par l'éclat de sa Couronne, par l'étendue de sa Puissance, & plus encore par les charmes de sa Personne, pouvoit choisir entre toutes les Princesses du monde. Guidé par de sages conseils, il fixe son choix sur vous ; & c'est ici que le doigt de Dieu se manifeste : il se sert du malheur même qui sépare le Roi votre Pere de ses Sujets, & qui vous enleve à la Pologne, pour nous donner en vous une Reine qui sera la gloire d'un Pere & d'une Mere dont elle fait la consolation & les délices ; une Reine qui rendra heureuse la Nation la plus digne de l'être, au moins par son respect & par sa fidélité pour ses Souverains ; une Reine qui, inviolablement attachée à ses devoirs, pleine de tendresse & de respect pour son Époux & pour son Roi, & sagement occupée de ce qui peut lui procurer le solide bonheur, rappellera les temps de l'Impératrice *Flaccile*, dont l'histoire nous apprend que, n'ayant jamais perdu de vue les préceptes de la Loi divine, elle en entretenoit assidument le grand *Théodose* ; & que ses paroles, comme une pluie féconde, arrosoient avec succès les semences de vertu que Dieu avoit mises dans le cœur de son Époux. Venez donc, MADAME, venez à l'Autel. Que les en-

gagements que vous allez prendre , saints par eux-mêmes , (puisque , selon l'Apôtre , ils sont le symbole de l'union de JESUS-CHRIST avec son Eglise ,) soient encore sanctifiés par vos dispositions. Pénétrée de ce que vous allez être , reconnoissez qu'en couronnant vos mérites , il couronne ses dons. Et vous , Chrétiens , qui m'écoutez , en voyant les récompenses éclatantes qui sont données dès ce monde à la vraie vertu , apprenez à la respecter & à l'aimer.

Discours après la célébration du Mariage.

M A D A M E ,

Permettez-moi , à la fin de l'auguste cérémonie qui comble nos espérances & nos vœux , de demander à Votre Majesté sa Protection Royale pour l'Eglise de Strasbourg. Cette Eglise n'a point oublié & n'oubliera jamais les bienfaits signalés qu'elle a reçus de nos premiers Rois : mais que ne doit-elle point à notre dernier Monarque ? Livrée par le malheur des temps aux fureurs du Schisme & de l'Hérésie , elle auroit peut-être péri comme bien d'autres ; si ce grand Prince , en rentrant dans les droits de ses Ancêtres , n'a-

voit pris sa défense , & ne l'avoit soutenue de tout son pouvoir. Elle lui doit l'avantage de se voir rétablie dans la possession de ce saint Temple , dont elle avoit été bannie. Tout nous rappelle ici sa pieuse & royale magnificence. Les Temples ornés , les Pasteurs libéralement entretenus , les Missions fondées , les nouveaux convertis protégés & secourus , sont autant de monuments du zele & de la piété d'un Roi dont la mémoire ne finira jamais. Il n'a pas eu la consolation d'achever l'ouvrage qu'il avoit entrepris , c'est-à-dire , la réunion de toutes les brebis de cet illustre troupeau dans un même bercail : elle étoit réservée au digne Héritier de son zele & de sa Couronne. Ce sera vous , MADAME , qui représenterez à votre auguste Epoux ce qu'exigent de lui le souvenir de son Bisaïeul , sa propre gloire & nos besoins , qui sont ceux de la Religion. Vous ne demanderez point que l'on ait recours à ces voies qui aigrissent sans persuader ; & à Dieu ne plaise que nous voulussions les lui suggérer ! Ils sont vos Sujets , MADAME , ces enfants qui nous méconnoissent ; & l'Eglise de Strasbourg , pleine de confiance dans la miséricorde de Dieu , se regarde toujours comme leur Mere. Nous vous conjurons donc par les entrailles de JESUS-CHRIST , d'employer , pour pro-

curer leur union , tout ce qu'une active , mais compatissante charité , pourra vous inspirer. Dieu bénira les soins de Votre Majesté & nos desirs , & il se servira des exemples de votre piété & de votre foi pour confondre enfin l'erreur , & pour faire triompher la vérité. Regnez long-temps sur nous , M A D A M E , pour le bonheur du Roi & pour la félicité de ce grand Royaume. Que Dieu exauce les prières que l'Eglise vient de lui offrir pour Votre Majesté ; & daignez nous mettre au rang de vos Sujets les plus zélés & les plus fideles.

Après la Bénédiction nuptiale , la Reine partit de *Strasbourg* , accompagnée du Duc d'Orléans , du Duc de *Bourbon* , & suivie de tout le cortége que ces Princes avoient amené de *Paris*. On lui rendit sur la route tous les honneurs dus à son rang ; & Sa Majesté vint à petites journées jusques à une lieue de *Moret* , où devoit se faire la premiere entrevue avec le Roi , qui , depuis quelque - temps , étoit à *Fontainebleau* , en attendant l'arrivée de la Reine. Leurs Majestés partirent

en même-temps , chacun de son côté , pour se rencontrer au lieu désigné. Quand les deux carrosses furent vis-à-vis , on les fit avancer quelques pas au trot. Lorsqu'ils furent arrêtés , Leurs Majestés mirent pied à terre sur des tapis qu'on avoit mis entre les deux carrosses. La Reine étant près du Roi , se mit à genoux. Le Duc d'*Orléans* & le Duc de *Bourbon* la releverent. Le Roi la salua ; mais ne lui dit rien. Les Princes & les Princesses du Sang , qui étoient venus dans le carrosse du Roi , la saluerent aussi , & en furent reçus avec un air de douceur , de bonté & de modestie qui prévint toute la Cour en sa faveur. Le Roi monta ensuite dans son carrosse ; la Reine s'y plaça à sa gauche , & les Princes & les Princesses selon leur rang. On fut ainsi jusques à *Moret*. On observoit un grand silence dans le carrosse. Tous ceux qui y étoient , par respect pour le Roi , attendoient que Sa Majesté parlât la première ; mais comme Elle ne disoit absolument rien , la Duchesse d'*Or-*

léans , qui avoit vu la Reine en *Allemagne* , rompit le silence , en lui adressant la parole. La conversation devint insensiblement générale jusques au Village où l'on arrêta. Leurs Majestés , suivies des Princes & des Princesses , passerent dans le cabinet que l'on avoit préparé pour la Reine. Le Roi y parla & y demeura une heure , après quoi Sa Majesté retourna à *Fontainebleau* avec la même suite qui l'avoit accompagnée. La Reine coucha à *Moret* , & en partit le lendemain à huit heures du matin pour *Fontainebleau*. Comme elle y vint en déshabillé , elle alla tout de suite à son appartement. Elle se mit à sa toilette ; & lorsqu'Elle fut habillée , on vint lui annoncer que le Roi venoit la voir. En effet ce Prince parut quelques moments après. Il étoit vêtu d'un habit à manteau de brocard d'or , garni de points d'Espagne , & le tout enrichi de diamants. Sa Majesté salua la Reine , & marcha en même-temps du côté de la Chapelle. La Reine suivoit

immédiatement après, appuyée sur le Duc d'Orléans & le Duc de Bourbon. Elle avoit un habit de velours bleu, parsemé de fleurs de lys d'or. La jupe & la queue de la robe étoient rebordées d'hermine & garnies de diamants. La Mante-Royale étoit pareille à l'habit, & les Princesses du Sang la portoient. Sa Majesté avoit la Couronne royale. Toutes les Princesses étoient magnifiquement mises ; & le tout ensemble formoit un spectacle très-brillant. L'Electeur de *Pologne*, le Duc *Ferdinand* & le Prince *Théodore*, Evêque de *Ratisbonne*, ses freres, étoient venus *incognito* à *Fontainebleau* pour assister au mariage du Roi. Ils entrèrent dans la Chapelle avec les Princes du Sang, & demeurèrent parmi eux pendant la cérémonie de la Bénédiction nuptiale. Le Cardinal de *Rohan* la fit encore, en qualité de Grand-Aumonier de *France*. La Chapelle étoit tendue d'une riche tapisserie de velours bleu, enrichie de broderies d'or ; ce qui présentoit un fort

beau coup d'œil. La Reine se trouva mal pendant la Messe. Le Duc de *Bourbon* s'en apperçut le premier. Ce Prince avoit heureusement sur lui un flacon d'eau de mélisse : il en donna à Sa Majesté, qui fut bientôt remise. Après la Messe, on retourna en cérémonie à l'appartement de la Reine. On n'y fut que pour prendre un moment de repos : & on ne tarda pas à servir le festin royal. Les Princes & les Princesses du Sang mangerent avec Leurs Majestés. Je ne saurois vous exprimer la quantité de personnes qui s'empressoient de voir ce festin ; mais la salle étoit trop petite, il y en eut beaucoup qui ne purent y entrer, & bien d'autres qui furent obligées d'en sortir à cause de la foule. Lorsque le festin fut fini, Leurs Majestés passèrent dans leurs appartements, pour y changer d'habits, & sortirent ensuite du Château. Elles vinrent faire un tour de promenade dans les jardins, & aux environs du grand canal. Les Seigneurs de la Cour &

la Maison du Roi précédoient la calèche où étoient Leurs Majestés , avec les Princes & les Princesses du Sang ; & les Dames suivoient dans des carrosses à six chevaux. Ce qu'il y eut , en tout cela , de plus remarquable pour la magnificence , étoit le nombre des personnes qui composoient la Cour. & la richesse des habillemens. Les équipages étoient très-ordinaires. On n'y vit pas un carrosse , ni une livrée neuve ; & même les Seigneurs étoient assez mal montés. Lorsque Leurs Majestés furent rentrées dans le Château , il y eut appartement jusqu'au souper. Les seules Princesses du Sang furent de ce repas , qui dura peu , & pendant lequel il y eut Concert. Au sortir de table , Leurs Majestés s'approchèrent des fenêtres pour voir l'illumination du parc & le feu d'artifice ; mais le tout ne fut point d'une magnificence extraordinaire. Toutes les réjouissances de *Fontainebleau* furent bornées-là. On en fit ici. Nous vîmes beaucoup d'illuminations

& des feux de joie ; mais le tout fort ordinaire. Ce n'est pas que les Parisiens ne fussent ravis de voir le Roi marié , & que Sa Majesté eût épousé une Princesse que ses vertus rendoient si digne du Trône ; mais la livre de pain se vendoit onze sols. Beaucoup de familles avoient de la peine à en trouver suffisamment. On n'a pas grande envie de rire quand les boyaux crient de faim. Vous pouvez juger par ce détail que les choses se sont passées assez simplement , & qu'il y a une grande différence entre les réjouissances qui furent faites pour le mariage de *Louis XIV* , & celles que l'on a faites à l'occasion de celui de *Louis XV*. Il en est des Regnes comme des années ; ils se succedent , mais ils ne se ressemblent pas. La *Pologne* fit dans ces derniers temps une restitution bien digne à la *France*. Nous avions donné , depuis un nombre d'années , un Roi à ce Royaume , qui fut ensuite notre infortuné *Henri III*. Elle nous a donné une Reine , qui est en

vénération dans toute la *France*, & dont l'heureuse fécondité est déjà une récompense de ses vertus. Il sembloit avant son mariage que la *France* eût perdu l'usage de prendre des Reines hors de l'*Espagne* ou de l'*Italie*. L'*Espagne* sur-tout paroïsoit s'être approprié la Couronne pour ses Princesses; mais notre auguste Reine, *Marie Leczinski*, nous fait bien voir que si l'on ne trouve pas hors de l'*Espagne* des Couronnes & des Etats pour dot, on y trouve une piété, une charité & un amour pour les Peuples, qui tiennent lieu des plus grandes richesses.

Peut-être, Madame, aurez-vous appris en *Allemagne*, que notre Reine devoit épouser le jeune *Margrave* de *Bade-Baden*. Ce Prince devenu majeur, Madame la *Margrave* sa Mere voulut le marier avant de quitter la Régence; & elle jeta les yeux sur la Princesse Fille du Roi *Stanislas*, qui étoit dans son voisinage. Elle envoya un Gentilhomme à *Wisssembourg*, pour en faire la demande à Sa Majesté Po-

lonoise. Le Roi *Stanislas* , qui étoit bien éloigné de penser qu'il deviendroit un jour Beau - Pere du Roi de *France* , consentit volontiers à ce mariage ; mais peu après le traité fut rompu , parce que le Roi *Stanislas* ne put trouver cent mille écus comptant , que Madame la *Margrave* vouloit pour la dot de la Princesse ; & à quelque-temps delà elle maria le *Margrave* avec la Princesse de *Swartzemberg*. Ce fut sans doute l'heureuse étoile de la Reine qui fit que le Roi son Pere ne pût alors trouver les cent mille écus qu'elle devoit apporter au *Margrave* de *Bade* ; Elle ne partageroit pas à présent le premier Trône de l'*Europe*. Vous pouvez concevoir aisément quelle fut la surprise de Madame la *Margrave* , quand elle apprit que la Princesse qu'elle avoit refusée pour sa bru , alloit devenir Reine de *France*. Elle en fut extrêmement mortifiée ; & craignant que Sa Majesté n'en conservât quelque ressentiment , elle écrivit en ces termes au Roi *Stanislas* , en le félicitant

tant d'un événement si glorieux pour lui. Portez, je vous supplie, Sire, lui écrivit-elle, la Reine votre fille à honorer de ses bontés la Duchesse d'Orléans ma Fille, & toute ma Maison. J'ose dire que moi & les miens nous méritons cette grace, par le respect que nous avons toujours eu pour vous. Cette Lettre qui étoit aussi soumise, que le procédé de Madame la Margrave avoit été fier, fut reçue avec beaucoup de politesse de la part du Roi Stanislas. Après l'avoir lue en présence de la Reine son Epouse & de la Princesse sa Fille, il ne put s'empêcher de dire : *Je reconnois bien Madame la Margrave à ce style.* Sa Majesté y répondit fort obligeamment; & il est très-certain que bien loin de lui vouloir alors du mal du refus qu'elle avoit fait de la Princesse sa Fille, il lui en savoit au contraire beaucoup de gré. En lui promettant de recommander Madame la Duchesse d'Orléans à la Reine, ce Prince lui a tenu parole. Sa Majesté a toujours témoigné à cette Princesse

se, tant qu'elle a vécu, une affection particuliere. Elle est morte peu de temps après le mariage du Roi, âgée de vingt-un ans; & a été universellement regrettée de toute la Cour.

Si la Princesse de *Pologne* ne s'attendoit pas à devenir Reine de *France*, Madame le Duchesse d'*Orléans* n'espéroit pas non plus d'en épouser le premier Prince du Sang. Madame la *Margrave* sa Mere l'avoit promise au Prince de la *Tour-Taxis*, Grand-Mâitre héréditaire des Postes de l'*Empire*. Le mariage étoit même bien plus avancé que celui du Prince son frere avec la Fille du Roi *Stanislas*. Les articles en étoient signés; les présents des nôces déjà donnés, & le jour de la célébration arrêté, lorsque Madame la *Margrave* rompit les accords. On en fut très-surpris à *Radstat* & à *Bruxelles*, où la Princesse étoit attendue; mais on apprit bientôt de quoi il étoit question. M. le Duc d'*Orléans*, qui ne savoit rien du mariage de cette Princesse avec le Prince de la *Tour-Taxis*,

la demanda pour lui-même. Madame la *Margrave*, trouvant ce parti infiniment plus avantageux que l'autre, ne fit aucune difficulté de rompre ses premiers engagements, & de donner parole au Duc d'*Orléans*. Ce Prince envoya M. d'*Argenson* son Chancelier à *Radstat*, chargé d'une procuration de sa part; & tout ayant été réglé, le jeune *Margrave* épousa sa Sœur au nom du Duc d'*Orléans*.

Voilà, Madame, deux Princesses, dont on peut dire que le sort a passé l'espérance. La Fille du Roi *Stanislas*, que son peu de fortune avoit empêché d'épouser un petit Prince Souverain, s'est vue peu de temps après Reine de *France*; & la jeune *Margrave* de *Bade*, Epouse du premier Prince du Sang de ce Royaume, dans le temps qu'elle croyoit se marier avec un Prince qui, n'étant pas de Maison Souveraine, lui étoit inférieur. Vous ferez là-dessus les réflexions qu'il vous plaira. Ma Lettre est déjà assez longue pour supprimer les miennes. Elles

sont d'ailleurs assez souvent conformes aux vôtres; & quand dans cette occasion elles se trouveroient différentes, vous ne vous attacheriez pas à les combattre. Vous avez trop de choses à me dire, si, comme vous me le promettez, vous me faites part de ce que vous avez pu voir ou apprendre de plus curieux dans le cours de vos voyages. Quoique je ne me sois jamais attendue à un journal, j'espérois néanmoins que vous auriez commencé à votre départ pour l'*Allemagne*. N'allez pas cependant prendre ceci à la lettre. Je serai toujours très-satisfaite de ce que vous me manderez; & l'abdication du Roi *Victor-Amédée* m'a fait d'autant plus de plaisir, que c'est un événement sur lequel, avant votre recit, je ne pouvois porter un jugement assuré: d'ailleurs je suis persuadée que vous ne m'écrirez jamais sans me donner de nouvelles assurances de votre amitié, & c'est ce qui me flatte le plus: Adieu, Madame; soyez vous-même toujours

bien persuadée que personne ne vous aime autant que moi. *A Paris, ce.*



LETTRE CXIV.

JE suis charmée, Madame, que ma Lettre vous ait fait assez de plaisir pour vous empêcher de me gronder autant que vous étiez en droit de le faire. Mon silence a été en effet trop long, pour ne pas vous causer quelque chagrin. Je connois depuis longtemps combien vous vous intéressez à tout ce qui me regarde. J'avoue ma négligence, & le tort que j'ai eu d'attendre à vous écrire d'être aux portes de *France*. J'aurois pu vous donner de mes nouvelles étant à *Rome*. J'y ai fait un assez long séjour; & les Postes de cette Ville à *Paris* sont assez bien réglées pour que j'eusse dû commencer delà à reprendre notre ancienne correspondance. Mais puisque vous voulez bien me pardonner cette

faute, je consens à faire tout ce qui dépendra de moi pour vous donner une entière satisfaction. J'apprends avec plaisir par votre Lettre que le hazard vous a procuré la connoissance du *Mylord* avec lequel j'ai voyagé quelque temps. Ce jeune Seigneur est digne de l'attachement de tous les honnêtes gens; & je suis persuadée que la Marquise de *** & vous pensez comme moi sur son sujet. Je suis très-flattée des témoignages que vous me donnez de votre tendresse. Vous devez compter sur toute la mienne. Si tout autre que vous m'eût fait part de l'aventure de la Demoiselle d'*Arras*, j'aurois eu peine d'y ajouter foi. Elle me parut très-singulière. Sans entrer dans le détail de la conduite de cette Demoiselle, il faut bien prendre des précautions pour nourrir un enfant cinq ans dans une armoire, sans que l'on s'en apperçoive.

Je vous suis obligée du détail que vous m'avez mandé, en dernier lieu, du mariage de *Louis XV*. Vous avez

raison de dire que les Regnes, comme les années, se suivent & ne se ressemblent pas. La durée de la paix en *Europe*, sous ce Monarque, en est encore une preuve. Elle ne fut jamais si longue sous *Louis XIV.* La différence que l'on remarque entre les mariages de ces deux Princes, me surprend d'autant moins, qu'on peut l'attribuer, ou au génie des Ministres, ou aux circonstances. En effet, celui de *Louis XIV.* avec *Marie-Thérèse d'Autriche*, fut le sceau d'une paix dont la *France* avoit grand besoin, & pour laquelle les peuples soupiroient depuis longtemps. Celui de *Louis XV.* n'a donné au Royaume qu'une espérance de voir bientôt des héritiers de la Couronne. On a eu bien plus sujet de faire des réjouissances publiques lors de la naissance du *Dauphin*. Toute l'*Europe*, comme vous dites fort bien, y étoit intéressée; & l'on ne devoit pas s'attendre à moins que de voir le Roi d'*Espagne* en faire éclater sa joie au milieu de *Paris*. J'admire comme vous

l'effet des destinées à l'occasion du mariage de la Fille du Roi *Stanislas* avec *Louis XV.* Le Cardinal de *Ro-*
han a fort bien touché cette matiere dans les discours qu'il fit à Sa Majesté avant & après la Bénédiction nuptiale. Elle ne se seroit jamais flattée de devenir Reine de *France* , dans le temps qu'elle étoit à *Wisssembourg* : le Roi son Pere ne se seroit jamais même attendu à être Roi de *Pologne* , quand , simple Palatin de *Posnanie* , il fut député pour porter à *Charles XII.* le résultat de l'assemblée de *Varsovie*. Il doit la Couronne à la vengeance que le Monarque *Suédois* voulut tirer d'*Auguste II* ; & l'on peut dire que sa fille doit celle de *France* aux disgraces qui l'obligèrent à se refugier en *Alsace*. Si *Stanislas* eût resté paisible possesseur du Trône de *Pologne* , peut-être que l'on n'auroit jamais pensé à sa Fille , quand l'intérêt de l'Etat obligea de rompre le mariage de *Louis XV.* avec l'*Infante d'Espagne*. Je ne suis pas surprise que la *Margrave* de

Bade-Baden ait rompu celui du Prince son fils avec la Princesse de *Pologne*, parce que le Roi *Stanislas* ne put compter les cent mille ecus qu'elle demandoit; & celui de sa Fille avec le Prince de la *Tour-Taxis*, quand elle fut que le Duc d'*Orléans* vouloit cette Princesse. Régente des États de son Fils, dont les finances étoient épuisées par les dépenses excessives du feu Prince *Louis*, & par le voisinage d'une Guerre de treize ans, elle ne cherchoit qu'à les rétablir. Le mariage de sa Fille avec le Duc d'*Orléans* lui parut infiniment plus avantageux qu'avec le Prince de la *Tour-Taxis*; & elle crut que celui de son Fils avec la Princesse de *Swartzemberg* rendroit ce Prince un des plus riches d'*Allemagne*. En effet, la Princesse de *Swartzemberg* étoit alors Fille unique, & pouvoit se flatter de devenir une des premières héritières de l'Empire; mais l'événement n'a pas répondu à son attente, & encore moins à celle de la *Margrave*. Le Prince & la Princesse

de *Swartzemberg*, qui vivoient séparés depuis douze à quatorze ans, se sont racommodés dans le temps que l'on y pensoit le moins, & la Princesse est ensuite accouchée d'un Fils. Toute l'*Allemagne* a crié au miracle sur ce que Madame *Swartzemberg*, qui souhaitoit passionnément d'avoir un fils, fit après son racommodement une neuvaine à cette intention à *St. Jean Nepomucene*, que le Pape *Benoît XIII.* venoit de canoniser, & qui avoit les vœux de tout l'*Empire*. La *Margrave* de *Bade* avoit quelque'espece de raison d'appréhender le ressentiment de la Princesse de *Pologne*, en apprenant qu'elle alloit devenir Reine de *France*; cependant elle devoit se reposer sur son bon cœur: d'ailleurs Sa Majesté devoit lui savoir bon gré de son refus. J'appris à *Venise* la naissance de Monseigneur, & à quelque temps delà je partis pour *Rome*, où, comme je vous l'ai mandé dans ma précédente, j'arrivai dans le temps de l'élection de *Clément XII.* aujourd-

d'hui regnant. *Benoît XIII.* venoit de mourir. Ce Pontife étoit regardé comme un Saint; cependant il étoit peu regretté, à cause des Ministres qui avoient gouverné sous son Pontificat. Après que l'on eut fait les funérailles, où il ne se passa rien que de fort ordinaire, les Cardinaux entrèrent au Conclave. On proposa d'abord *Imperiali*, comme un Sujet digne d'occuper le Trône de *S. Pierre*. On ne se trompoit pas, ce Cardinal avoit tout le mérite requis; & par dessus cela son grand âge faisoit espérer qu'il faudroit bientôt penser à lui donner un Successeur. C'est une qualité à laquelle les *Romains*, qui n'aiment pas que les regnes des Pontifes soient longs, ont beaucoup d'égard. Cependant *Imperiali* ne fut pas élu Pape. Le Cardinal *Bentivoglio*, Ministre de Sa Majesté *Catholique*, lui donna l'exclusion de la part du Roi d'*Espagne*. Mais on a su, peu après le Conclave, que cette Eminence n'avoit reçu de la Cour de *Madrid* aucun ordre à ce su-

jet, & qu'elle avoit fait valoir en cette occasion celui qu'elle avoit eu après la mort d'*Innocent XIII.* Sa Majesté *Catholique* informée de l'attachement du Cardinal *Imperiali* pour l'*Empereur*, & croyant par conséquent qu'il étoit peu affectonné à la Maison de *Bourbon*, lui fit alors donner l'exclusion. On a même ajouté que le Roi d'*Espagne* n'avoit pris ce parti qu'à la sollicitation de son Ministre, lequel depuis long-temps ennemi du Cardinal *Imperiali*, vouloit se venger de lui. Son ressentiment venoit de ce que le Marquis *Bentivoglio* son frere avoit été arrêté à *Ferrare* par l'ordre d'*Imperiali*, qui en étoit Légat, pour quelques excès qu'il avoit fait commettre par ses braves, ce que le Cardinal prit pour une insulte. Quoi qu'il en soit, les Cardinaux voyant qu'il falloit penser à un autre sujet, jetterent les yeux sur le Cardinal *Corfini*; mais cette Eminence, qui appréhendoit d'avoir l'exclusion de la part des *Allemands*, pria de ne pas penser à lui,

lui , disant qu'il ne se soucioit pas d'être Pape. On proposa alors le Cardinal *Davia* , homme d'un grand mérite , & qui pouvoit se flatter d'être aimé dans le *Sacré College* ; mais le Cardinal de *Bissi* lui donna l'exclusion , sous prétexte qu'il étoit *Janséniste*. M. de *Bissi* n'agit en cela qu'à la sollicitation des *Jésuites* , que *Davia* n'avoit jamais aimés , & lesquels ne vouloient point d'un Pape qui n'auroit pas été de leurs amis. Cependant le Cardinal *Corfini* n'oublioit pas que l'on avoit pensé à lui , & qu'il n'avoit à craindre que du côté des *Allemands*. Il écrivit au Grand-Duc de *Toscane* & à la grande Princesse *Violante*, ce qui se passoit à son occasion. Il pria Son Altesse Royale de s'intéresser pour lui auprès de l'*Empereur* & la Princesse auprès de la Maison de *Baviere* , qui pouvoit alors beaucoup à la Cour de *Vienne* , afin que Sa Majesté Impériale ne fût point contraire à son élection. Le Grand-Duc qui étoit charmé que la Chaire de *S. Pierre* fût remplie

par un de ses Sujets ; ne manqua pas d'écrire à l'*Empereur* ; la Princesse *Violante* en fit autant à *Munich*, & la réponse de deux Cours fut très-favorable au Cardinal. S. M. I. envoya ordre à son Ministre à *Rome* de ne pas être contraire à *Corfini*, & d'engager ceux de son parti à le servir. Quand le Cardinal *Corfini* eut été informé des intentions de la Cour de *Vienne*, il pensa sérieusement à se faire élire. Il engagea son ami à le proposer de nouveau, & s'adressa particulièrement au *Camerlingue*, lequel, Chef de la faction *Clémentine*, avoit un parti considérable. Le *Camerlingue* fut charmé de pouvoir servir le Cardinal *Corfini* ; outre qu'il étoit son ami particulier, Cette Eminence se trouvoit encore créature de son oncle. Il en parla avec succès à ceux de sa faction, & en tira parole qu'ils le serviroient. Le Cardinal *Barberini*, apprenant qu'on alloit proposer une seconde fois *Corfini*, voulut s'y opposer ; il déclara même qu'il ne donneroit jamais les

mains à son élection ; mais le *Camerlingue* se mit peu en peine de l'opposition de *Barberini* , laquelle dans le fond n'étoit pas beaucoup à redouter. Il appréhendoit bien plus que les *Impériaux* , & sur-tout le Cardinal *Cienfuegos* , qui , nonobstant les ordres de l'*Empereur* en faveur du Cardinal *Corfini* , vouloit faire tomber l'élection sur le Cardinal *Colonna* , ou sur quelqu'autre Sujet de Sa Majesté Impériale , ne formât une opposition qui auroit pu déranger son projet. Il fut trouver *Cienfuegos* à minuit , & lui parla du Cardinal *Corfini*. Ne le voyant pas disposé à le servir , il se jeta à ses pieds , & le conjura au nom de Dieu de ne point être contraire à cette Eminence. *Vous voyez* , lui dit-il , *que nous ne pouvons nous accorder. Il y a quatre mois que nous sommes ici. Faut-il que nous y périssions ? Que peut-on dire contre Corfini ? N'a-t-il pas toutes les qualités requises ? Il est extrêmement vieux , & ne sauroit vivre qu'autant de temps qu'il nous en faudra pour détruire les factions. Si vous*

craignez qu'il ne soit pas dans les intérêts de l'Empereur, il ne pourra pas du moins lui nuire long-temps. D'ailleurs si vous le servez, il se verra obligé de reconnoître qu'il doit son élévation à Sa Majesté Impériale, & il est naturellement reconnoissant. La maniere dont le Camerlingue prononça ce discours, toucha le Cardinal Cienfuegos, & il donna parole qu'il concourroit à l'élection de Corfini. Ce ne fut pourtant pas encore assez que d'avoir gagné Cienfuegos, & la faction Impériale, il falloit être assuré des Cardinaux François & de leur parti. Cette faction étoit puissante, & n'étoit pas à mépriser. Le Camerlingue fut trouver le Cardinal de Polignac & le Cardinal de Rohan : ce dernier avoit les ordres de la Cour de France. Il ne les trouva pas tout-à-fait disposés à servir Corfini. Ils feignirent même de vouloir s'opposer à son élection, sous prétexte que le retour des Allemands vers ce Cardinal leur étoit suspect. Ils se firent beaucoup prier ; mais enfin ils donnerent

leur parole , à condition qu'ils nom-
 meroient le Ministre , puisque les *Al-*
lemands faisoient le Pape ; & le Car-
 dinal *Banquieri* , qui avoit été Vice Lé-
 gat d'*Avignon* , fut celui qu'ils choisi-
 rent pour être Secrétaire d'Etat. Ce-
 pendant le Cardinal *Cienfuegos* , qui
 crut bonnement avoir lui seul fait le
 Pape , s'en applaudit beaucoup , & ne
 fit aucune opposition aux prétentions
 des *François* : ainsi les choses furent
 bientôt réglées. Le Cardinal *Corfini* fut
 unanimement proclamé Pape , & prit
 le nom de *Clément XII.* pour honorer
 la mémoire de *Clément XI.* qui lui avoit
 donné le Chapeau. Son exaltation fit
 plaisir à tous les honnêtes gens , & en
 particulier aux *Romains* , lesquels n'a-
 yant pu avoir un Pape de leur nation ,
 furent charmés que le choix fût tombé
 sur *Corfini* , qui leur avoit toujours pa-
 ru généreux & magnifique , doux , bon
 & affable : qualités qu'ils espéroient
 voir briller en lui bien davantage étant
 sur le Trône Pontifical. L'après - midi
 le nouveau Pape reçut la visite du Che-

valier de *Saint George* & de la Princesse son Epouse , que l'on appelle ici, comme vous savez, Roi & Reine d'*Angleterre*. Sa Sainteté fut ensuite dans la Chapelle *Sixtine* , pour y recevoir l'adoration des Cardinaux , lesquels par rang d'ancienneté lui baisèrent à genoux le pied & la main droite , & le Pape les embrassa l'un après l'autre , en leur donnant le baiser de paix. Ce n'est que dans cette occasion & lors du couronnement que les Cardinaux baissent le pied du Pape ; ils ne lui baissent que la main dans les autres. Cette première cérémonie étant faite , on porta le Pape dans l'Eglise de *S. Pierre*, où il fit sa priere devant la Chapelle du *S. Sacrement*. On le transporta delà sur le maître Autel , pour la seconde adoration , qui fut faite avec les mêmes formalités que la première , d'où Sa Sainteté , après avoir quitté les Ornaments Pontificaux , passa en chaise à porteur dans son appartement. Il y reçut les compliments des Ambassadeurs , des Princes *Romains* & de tout ce qu'il y a

de plus qualifié à *Rome*, & le soir toute la Ville fut illuminée. On fit par-tout des feux de joie, & il y eut plusieurs salves de l'artillerie du Château *S. Ange*. On continua le lendemain les mêmes réjouissances. Le Pape donna ce jour-là Audience aux Ministres étrangers, & nomma les siens; & le Cardinal *Banquieri*, comme les *François* l'avoient désiré, fut fait Secrétaire d'Etat. On prétend que sur le soir, Sa Sainteté s'entretint long-temps avec quelques personnes, & leur demanda ce que les *Romains* pensoient de son exaltation. Un d'eux pria le Pape de le dispenser de répondre là-dessus; mais Sa Sainteté voulant absolument qu'il parlât, il dit que l'on craignoit de la part des *Florentins* le même traitement que l'on avoit essuyé des *Beneventins* sous le précédent Pontificat. Les *Romains* appréhendent à tort, repliqua le Pape; je ne favoriserai personne; & j'espère gouverner d'une manière, que si je ne puis gagner l'amitié de mes Sujets pendant ma vie, ils me regretteront du moins après ma mort.

Se tournant ensuite vers le Marquis *Corfini* son Neveu, que vous avez vu en France Plénipotentiaire du *Grand-Duc* au Congrès de *Cambray*, & qu'il avoit fait Prélat le jour d'auparavant, il lui dit : *mon Neveu, je vous exhorte à vivre de façon à n'offenser personne. Mon Règne ne sauroit être long ; mon âge & mes infirmités doivent me faire beaucoup plus penser à la mort qu'aux grandeurs humaines. Vivons, vous & moi, de maniere que notre nom ne soit point odieux quand je ne serai plus ; & faisons ensorte qu'on me regrette, s'il est possible, & que vous ayez des amis. C'est avec ces sentiments que Clément XII. est monté sur le Trône de S. Pierre. Il fut couronné huit jours après. Cette cérémonie n'a rien de magnifique, si on en excepte le nombre des Cardinaux & des Prélats qui y assistent. Le Pape en habits Pontificaux, précédé du Sacré College, se rend en Procession dans la Chapelle Sixtine. Il y fait sa priere, & on le porte delà sous le Portique de S. Pierre, où les Chanoines de cette Basilique viennent lui bai-*

fer les pieds. On le porte encore devant la Chapelle du S. *Sacrement*, où il se met à genoux avec les Cardinaux, delà à la Chapelle de S. *Grégoire le Grand*, où il fait encore sa priere prosterné devant l'Autel; il se place enfin sur un Trône à la droite de l'Autel, & les Cardinaux sur des bancs aux deux côtés de la Chapelle. Pendant que la Musique chante Tierce, les Cardinaux & les Prélats vont se revêtir de Chapes brodées d'or, & prennent des Mitres de damas blanc; & dans cet habillement ils vont tous rendre hommage à Sa Sainteté. Les Cardinaux seuls lui baissent la main, & les Prélats le pied & la main. Cela fait, le Pape fait élever la Croix, que l'on porte devant lui, & donne la premiere bénédiction aux assistants, à laquelle il attache une Indulgence plénierie *in articulo mortis*. Il descend ensuite de son Trône: on le porte devant le grand Autel. & il a seul alors la Mitre sur la tête; les Cardinaux & les Prélats tiennent la leur à la main. Pendant que l'on le porte ain-

si au maître-Autel , un Maître de cérémonies qui marche devant , brûle trois fois du chanvre , & dit à chaque fois , à haute voix , en latin : *Saint Pere , c'est ainsi que passe la gloire de ce monde.* Quand le Pape est vis-à-vis l'Autel , il se met à genoux , pour recevoir la bénédiction des trois plus anciens Cardinaux Prêtres. Le premier Cardinal Diacre lui présente le *Pallium*. Sa Sainteté monte à l'Autel ; Elle l'encense , & va ensuite s'asseoir sur son Trône , qui est placé au fond de l'Eglise , en face de l'Autel. Les Cardinaux & les Prélats se placent sur des bancs des deux côtés du Trône , & vont encore rendre leur obéissance à Sa Sainteté , comme la première fois. Le Pape entonne la grand'Messe , à laquelle on chante l'Epître & l'Evangile en *Grec* & en *Latin*. Sa Sainteté fait la Consécration , après laquelle Elle retourne à son Trône , où le Cardinal Prêtre , qui fait Assisant , lui porte la sainte Hostie & le Calice. Elle reçoit la moitié de l'un & de l'autre à genoux , & la tête dé-

couverte ; Elle suce le Sang par une canule d'or ; le Cardinal consume ensuite le reste de l'un & de l'autre , & achève la Messe. Après l'Office , le Pape va en procession à la Loge qui est au-dessus du grand Portail de l'Eglise , qui fait face à la grande Place *S. Pierre*. Il s'y place sur un Trône fort élevé , pour que le Peuple , qui y est assemblé , puisse le voir. Deux Cardinaux Diacres lui ôtent la Mitre , & lui mettent la Tiare , en lui baissant la main & le visage ; & Sa Sainteté se levant alors , donne la bénédiction solennelle au Peuple qui remplit la Place & les rues qui y aboutissent. On tire en même-temps le canon du Château *S. Ange* , & la Garde fait une décharge générale de mousqueterie. Le Pape étant descendu de son Trône , on le porte dans son appartement en procession ; & c'est de-là que Sa Sainteté les congédie. Ils ont les uns & les autres grand besoin de repos ; la cérémonie dure cinq bonnes heures. Je la vis d'une tribune à gau-

372 LETTRES HISTORIQUES
che du Trône du Pape , où les Dames
Romaines & les Etrangers de distinction
peuvent se placer. *Le Chevalier de S.*
George étoit dans une autre tribune à la
droite du Trône avec toute sa famille.
Le soir de cette cérémonie la Ville fut
encore illuminée , & on tira un feu d'ar-
tifice du Château *S. Ange*.

Voilà , Madame , ce qui se pratique
à l'occasion de l'élection & du couron-
nement d'un nouveau Pape. Je souhai-
te que ce détail ait de quoi vous satis-
faire. Peu de jours après son Couron-
nement , *Clement XII.* quitta le Palais
du *Vatican* , pour aller occuper celui
de *Monte Cavallo*. Les *Romains* naturel-
lement portés pour le faste , eurent
lieu d'être contents de la pompe avec
laquelle Sa Sainteté alla de l'un à l'au-
tre de ces Palais. Elle étoit dans un car-
rosse des plus magnifiques. Toute la No-
blesse *Romaine* à cheval précédoit le cor-
tège. Les Gardes & toute la Maison
du Pape suivoient immédiatement
après , & le tout ensemble méritoit
d'être vu par le spectacle qu'il présen-
toit

toit. Toutes les rues étoient pleines de monde , & les fenêtres des maisons jusques au toit. Quoique l'on n'eût rien vu de pareil sous le précédent Pontificat, le Peuple ne donna cependant aucun signe d'allégresse , comme l'on m'a assuré que cela se pratique ordinairement lorsque les Papes sortent pour la première fois. Peut-être se souvint-on alors que *Clément XII.* étoit *Florentin* , & il ne leur en falloit pas davantage pour leur aliéner le cœur. Si tout ce détail est de votre goût , je pense que vous ne ferez pas fâchée de savoir en général ce qui s'est passé sous le précédent Pontificat , qui fut celui de *Benoît XIII.* Ce Pape , que l'on regarde ici avec assez de fondement comme un Saint , a peut-être été le plus humble & le plus réglé qui ait occupé le Trône de *Saint Pierre*. Il entra fort jeune dans l'Ordre des *Dominicains* , & fut fait Cardinal à l'âge de vingt-trois ans , par le Pape *Clément X.* , & ensuite Archevêque de *Benevent* , où il faisoit sa résidence ordinaire. Il y étoit

lorsque *Innocent XIII.* vint à mourir, & il ne se trouvoit pas un sol quand il apprit cette nouvelle ; il venoit de distribuer tout son argent aux pauvres ; ce qu'il pratiquoit assez souvent : ne pouvant se rendre à *Rome* faute d'argent, il se vit obligé d'en emprunter. *M. Fini*, qu'il fit depuis Cardinal, lui prêta huit cens écus. Il vint au Conclave, où la division des Cardinaux fut cause de son élévation. Ils vouloient un Pape qui ne pût régner qu'autant de temps qu'il leur en falloit pour se réunir ou former de nouveaux partis. D'ailleurs ils étoient persuadés que le Cardinal *Ursini*, étant un saint homme, ferait un Saint Pape ; & que, peu propre au gouvernement temporel, il leur en laisseroit le soin, pour ne s'attacher qu'au spirituel. Cependant le Cardinal élevé sur le Trône de *S. Pierre*, voulut, comme *Sixte V.*, être absolument indépendant ; & sans consulter les Cardinaux qui l'avoient mis sur le Trône, il choisit lui-même ses Ministres. Un Ecclésiastique Na-

politain , nommé *Coscia* , né de parents obscurs , qui lui avoit toujours été attaché , & qui s'étoit rendu maître de son esprit , fut celui qu'il désigna pour Secrétaire d'Etat. Il le fit Cardinal , lui donna l'Archevêché de *Benevent* , & le mit au comble de la fortune & de la faveur. Ce nouveau Ministre , assuré de la protection du Pontife , & muni de toute son autorité , gouverna avec plus d'empire qu'aucun Neveu n'eut jamais fait dans le plus fort du *Népotisme*. Il commit mille vexations. On ne vit plus bientôt que rapines qu'injustices. Tout se vendoit jusques aux choses les plus sacrées. Tout le monde soupiroit ; mais personne n'osoit se plaindre. Il eut même été fort inutile de porter plainte au Pontife , il étoit prévenu en faveur de son Ministre ; il ne vouloit écouter personne. Les Cardinaux qui voyoient la misere publique , avoient beau représenter au S. Pere les désordres de *Coscia* , ils n'en rapportoient pas plus de satisfaction. Le Pape leur disoit qu'ils ne parloient

que par envie. *Coscia* le confirmoit tous les jours dans cette opinion. On vous dira de moi, insinuoit-il à Sa Sainteté, tous les maux du monde ; mais Dieu sait que je fais mon devoir ; & c'est pour y apporter trop d'exactitude, que l'on me hait, & que l'on tâche de me nuire auprès de vous. Il accompagnoit quelquefois ce discours d'un torrent de larmes. Le Pape en étoit touché, & souvent il ne pouvoit s'empêcher de pleurer avec lui. On m'a raconté que des Cardinaux avertirent un jour *Benoît XIII.* que *Coscia* étoit non-seulement coupable de mille violences, mais qu'il menoit même une vie fort déréglée. Quoique le Pape n'y ajoutât aucune foi, il dit qu'il examineroit la chose, & que si elle étoit véritable, il fauroit punir *Coscia* comme il le méritoit. Le Cardinal fut voir le Pape le même jour : *Benoît XIII.* lui rapporta ce qu'on disoit de lui. *Coscia* se mit à pleurer, traita l'accusation de la plus noire calomnie, jura qu'il étoit innocent, & pria Sa Sainteté de l'en-

tendre en confession. Le Pape y consentit. Le Cardinal dit tout ce qu'il voulut, & n'eut pas beaucoup de peine à se justifier dans l'esprit du Pontife, qui le regarda même dès-lors comme un saint personnage. Cependant *Coscia* craignant qu'enfin le Pape n'ouvrît les yeux, & ne le reconnût pour ce qu'il étoit, s'avisa, pour le surprendre, d'écrire un billet anonyme, qu'il lui fit rendre par un Valet de chambre affidé. Il portoit en substance : » Votre Sainteté
 » étant tellement prévenue en faveur
 » du Cardinal *Coscia*, qu'Elle ne veut
 » rien croire de ce qu'on lui dit de ses
 » débauches, on croit devoir l'avertir
 » que ce soir, sur les trois heures de
 » nuit, le Cardinal aura dans sa chambre
 » des filles de joie. Votre Sainteté
 » pourra en être témoin oculaire, si
 » Elle veut bien se rendre à l'appar-
 » tement du Cardinal, où Elle pourra
 » voir à travers la serrure tout ce qui
 » se passera dans sa chambre. » Cette lettre fit l'effet que le Cardinal en attendoit : le Pape, qui vouloit véritable-

ment s'éclaircir sur le sujet de son Favori, & savoir, une fois pour toutes, à quoi s'en tenir, ne manqua pas de se rendre au lieu marqué ; il trouva *Coscia* à genoux, tenant d'une main un Chapelet & de l'autre un Crucifix, qu'il baisoit de temps en temps avec un grand air de dévotion. Le Pape le voyant en cette posture, ne put s'empêcher de s'écrier : *le voilà cet homme dont on dit tant de mal ! Plût à Dieu que tous les Ecclésiastiques lui ressemblassent.* Il entra tout de suite dans la chambre du Cardinal ; & l'embrassant tendrement : *cher Coscia*, lui dit-il, *on t'avoit accusé auprès de moi comme le plus criminel de tous les hommes. J'ai eu la faiblesse de te croire coupable. Tu me donnes une preuve bien convaincante du contraire. Je t'en demande pardon, & je demande pardon à Dieu du tort que je t'ai fait.* Il se mit ensuite à dire les Litanies de la Vierge avec le Cardinal, qu'il regarda dès-lors véritablement comme un Saint. Ce qu'il y avoit de plus triste pour ce Pape, c'est que *Coscia* n'étoit

pas le seul qui abusât de sa crédulité. Tous ses Officiers étoient *Beneventins*, & à peu près du même caractère que *Coscia*, dont ils étoient les créatures. C'étoit entr'eux à qui tromperoit le mieux *Benoît XIII*. Le Cardinal *Buon-compagno* dit à cette occasion, que le Pape étoit le *Saint Sepulchre* entre les mains des *Turcs*. Ce Saint Pontife ne connoissoit ni l'argent ni sa valeur. Il donnoit tout ce qu'il avoit, & particulièrement aux pauvres, pour l'affistance desquels il vendoit les présents qu'il recevoit. Il n'a jamais pu comprendre qu'une piece d'or valût quelquefois moins qu'une piece d'argent. On dit qu'un jour vendant aux *Beneventins* les présents qu'il avoit reçus de l'Empereur de la *Chine*, un d'entr'eux lui offrit trente écus d'une chose qui en valoit bien cinq cens. Un autre survint qui en offrit un écu d'or. Le Pape surpris, dit à celui qui avoit offert les trente écus : *je suis bien fâché de ne pouvoir pas te donner la chose : tu ne m'as offert que de l'argent, l'au-*

tre me donne de l'or ; ce que je vends est pour les pauvres , je ne veux pas leur faire tort. Ainsi celui qui offrit l'écu d'or eut la préférence. Le Gouverneur de Rome lui ayant un jour représenté que le Pharaon ruinoit beaucoup de gens ; il lui répondit avec vivacité : eh ! n'êtes-vous pas Gouverneur ? Envoyez-le aux Galeres. Il n'aimoit pas à se mêler des affaires d'Etat. Il ne vouloit point lire les relations des Nonces. Ce sont , disoit-il , des espions avec lesquels je ne veux rien avoir à faire. Aussi n'en a-t-il fait aucun Cardinal , & les a-t-il toujours laissés dans le poste qu'ils occupoient. Il vivoit au milieu de Rome comme un Anachorette , toujours en oraison , ou occupé à des fonctions sacerdotales. Ennemi du luxe & du faste , il ne souffroit jamais un Ecclésiastique à ses pieds ; il le faisoit relever & asseoir à ses côtés. Humble , peut-être un peu trop pour sa dignité , il sortoit journellement dans un méchant carrosse à deux chevaux , sans Gardes , accompagné seulement de son frere ,

Compagnon de l'Ordre de *S. Dominique*, dont il a scrupuleusement pratiqué la Règle jusqu'à sa mort. Il n'avoit pour toute suite que deux Valets de pied, & six Suisses de sa Garde. S'il passoit dans quelque rue étroite, & qu'il y eût quelque voiture qui vînt à sa rencontre, il ordonnoit à son Cocher d'arrêter, disant qu'il ne vouloit point de différent avec personne. Il trouva le Palais du *Vatican* trop beau pour sa demeure, de même que le *Belvedere*, qui, quoiqu'attaché au *Vatican*, n'est qu'une Maison de plaisance; mais comme il avoit pour maxime qu'un Général doit mourir à l'armée, & un Evêque, si-non à l'Autel, du moins près de son Eglise, il ne voulut jamais quitter le voisinage de *S. Pierre*. Il fit bâtir, sur les derrières du Palais Pontifical, une petite maison, contenant quelque peu de chambres, qui avoient vue sur la campagne, où quelques chaïses de paille & quelques images de Saints faisoient tous les meubles & les ornements. Il sortoit

de cet appartement sans que l'on le vît, & souvent sans autre suite que son Compagnon; ils alloient ensemble se promener dans la campagne, & pendant ce temps-là ce saint Pontife disoit son bréviaire. Avouez, Madame, que s'il eût eu de bons Ministres, son regne auroit été en bénédiction, & qu'il n'a péché que dans le choix. Néanmoins on a prétendu qu'il avoit fait des miracles pendant sa vie. Les sauterelles, que l'on appelle en Italien *gli grilli*, infectoient la campagne de Rome. Le Pape les maudit, & les bannit dans la mer, où l'on prétend qu'elles furent toutes se précipiter; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ne parurent plus. Quelques personnes, parlant peu de jours après de ce miracle chez le Prince *Pamphili*, il répondit qu'il ne pouvoit pas y ajouter foi. *Si cela étoit*, dit ce Prince, *je serois trop malheureux. Quoi ! tous les Grilli se seroient précipités dans la mer ; les campagnes de Rome en seroient délivrées, & je garderois le Grillo que j'ai dans ma maison ?*

Il faisoit allusion à la Princesse *Pamphili* sa Femme, qui est de la Maison de *Grillo* de *Genes*.

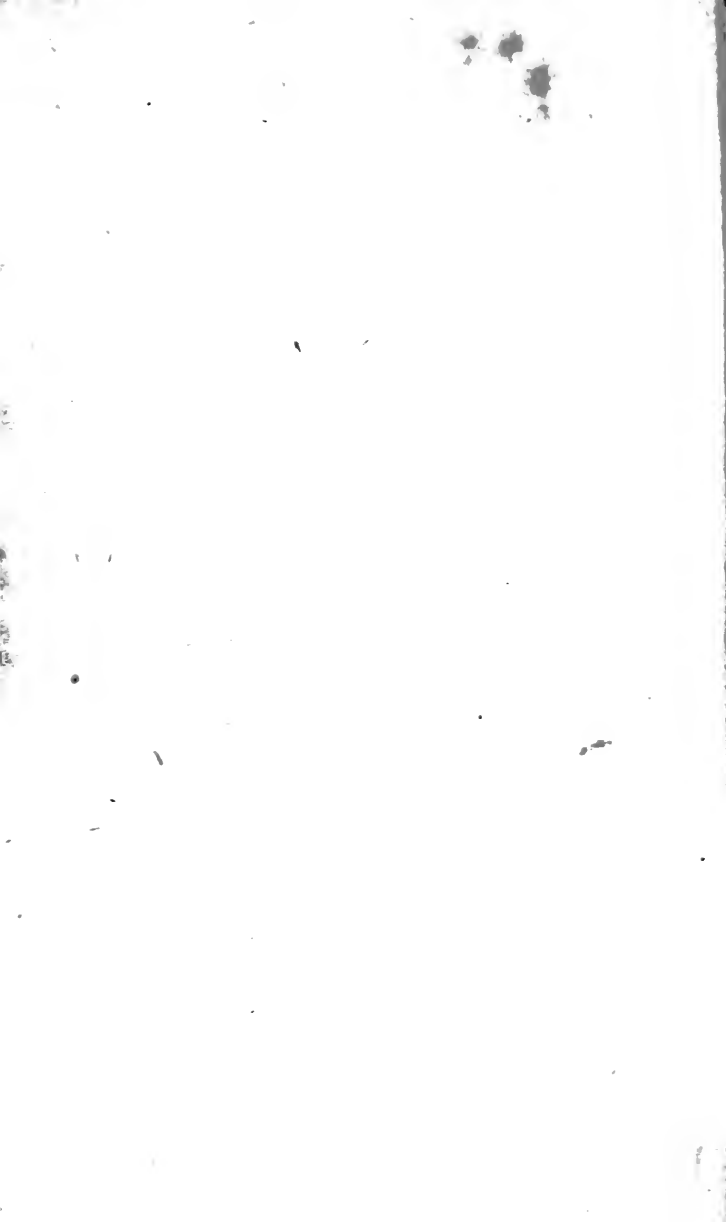
Peu après l'exaltation de *Clément XII.* on fit la cérémonie de la présentation de la haquenée, pour le Royaume de *Naples* : c'est une cérémonie qui se fait tous les ans à *Rome* au nom du Prince qui est en possession de ce Royaume. On avoit été obligé de la différer à cause de la vacance du Saint Siege : quoique j'aie été témoin de ce qui se fait à cette occasion, je ne vous en dirai cependant rien. Comme c'est une chose qui se pratique tous les ans, le jour de *S. Pierre*, vous devez l'avoir souvent lue dans les nouvelles publiques. Je ne vous ferai pas non - plus un détail des Palais qu'il y a en si grande quantité dans cette Ville. Cela meneroit trop loin ; & à vous le faire exactement, il faudroit être sur les lieux. Je vous dirai cependant en général, qu'il y en a de magnifiques, mais dont les ameublements ne répondent point à ce que l'on auroit lieu d'en

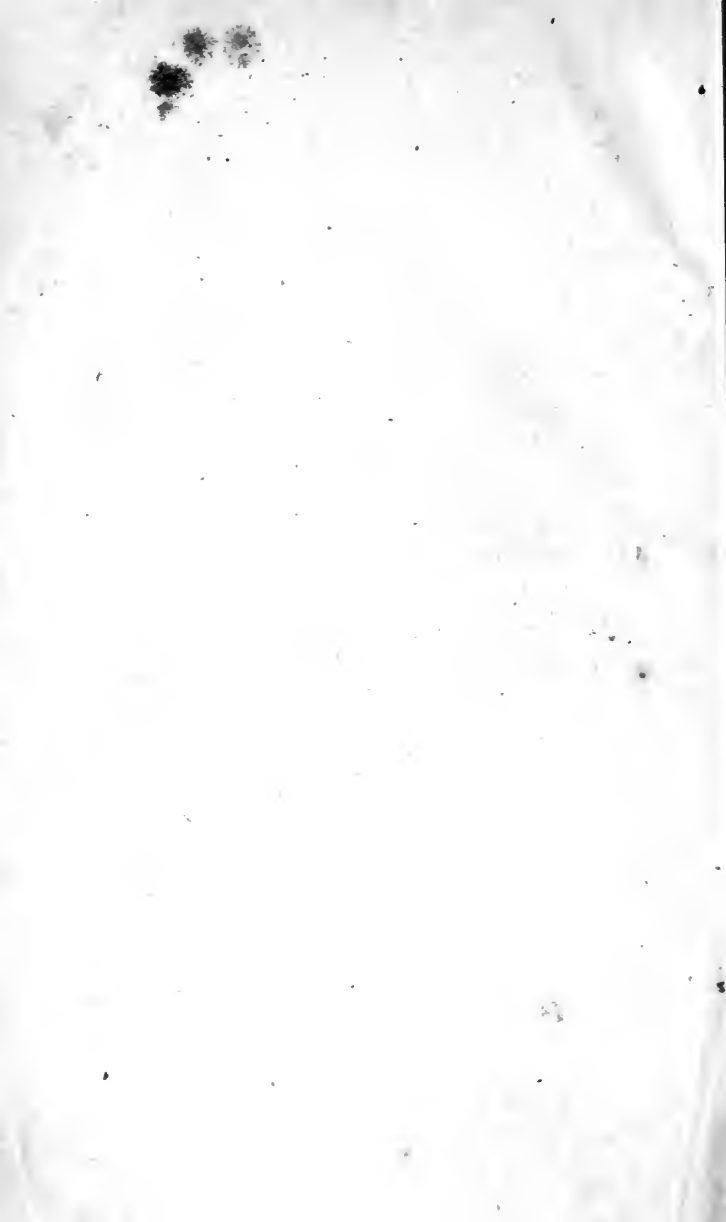
attendre. D'ailleurs on bâtit depuis quelque-temps en *France* avec bien plus de goût qu'en *Italie*, où l'on n'entend sur-tout rien à la distribution des appartements. La plûpart de ceux des Palais de *Rome* consistent dans une grande enfilade de chambres, souvent très-petites, d'où l'on ne peut sortir que par la même porte par où l'on est entré. Outre cela, les chambres ne sont pas assez éclairées, la plûpart n'ont point de cheminées; quelque court que soit l'hiver dans ce Pays-là, le froid y est pourtant rigoureux: il y manque souvent de la place pour mettre un lit ou un dais, ce qui fait que rarement les meubles sont où ils devroient être; cependant il n'y a point de Cardinaux, ni de Princes *Romains* qui ne veuillent avoir des dais. Un grand nombre d'entr'eux en ont même jusques à cinq ou six. Mais après tout, ce n'est point à *Rome* où il faut chercher les enjolivements que l'on voit en *France* & ailleurs. On y ignore ce que c'est que parquets, lambris, &c. On ne voit que
des

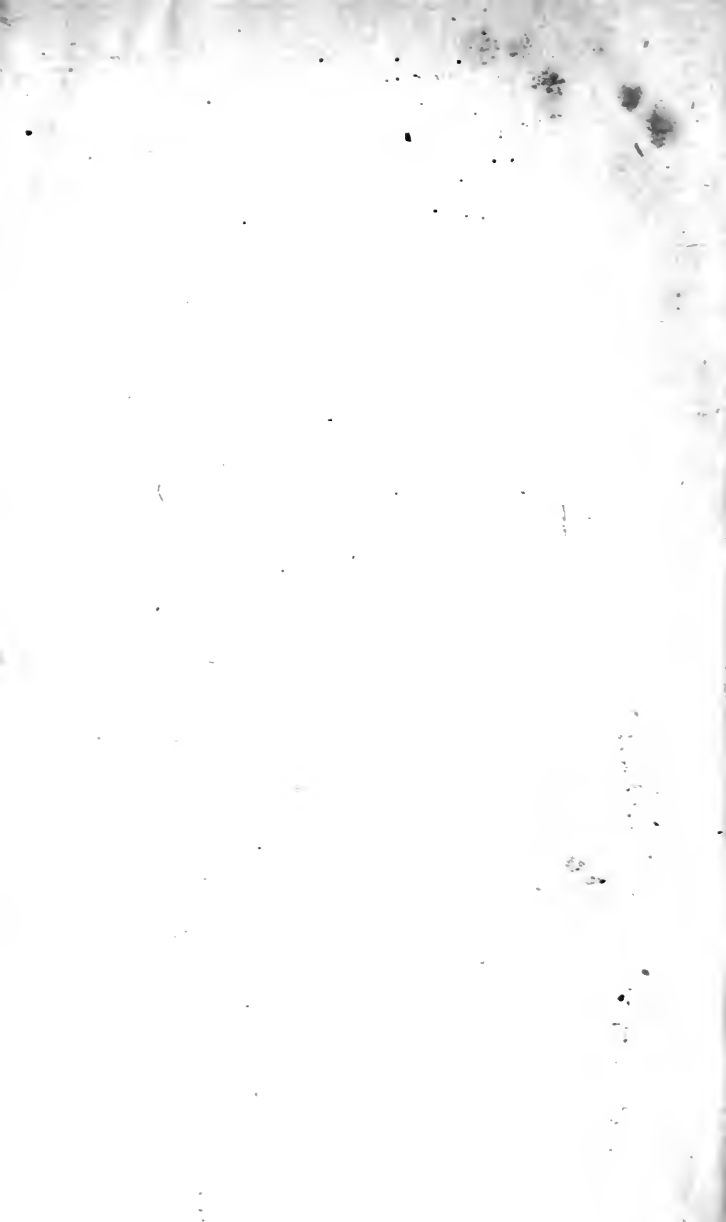
des pavés de brique. Les vitrages sont horribles , quoique l'on puisse en tirer de beaux de *Venise*. Il y a à la vérité de très-magnifiques plafonds ; mais ils sont de bois , & si grossièrement travaillés , que la dorure qui y est prodiguée ne sert qu'à en faire mieux voir la difformité. Pour les meubles , ils sont presque par-tout les mêmes. Tout est tapissé ou de damas rouge , avec une bordure en haut de velours de la même couleur , enrichi de galons & franges d'or faux , ou bien on voit des tableaux. C'est en cela véritablement que consiste la richesse des ameublements. On en voit d'un prix infini ; mais quand cinq à six pieces de plein-pied sont meublées en tableaux , il me semble de voir la Foire *S. Germain*. Les jardins ne sont pas , à beaucoup près , si bien ornés ni si bien entretenus qu'en *France*. Tout ce qu'il y a de plus remarquable en quelques-uns , ce sont les statues antiques & les vases de bronze & de marbre. Il y a parmi ces antiquités des chef-d'œuvres de l'art & des morceaux

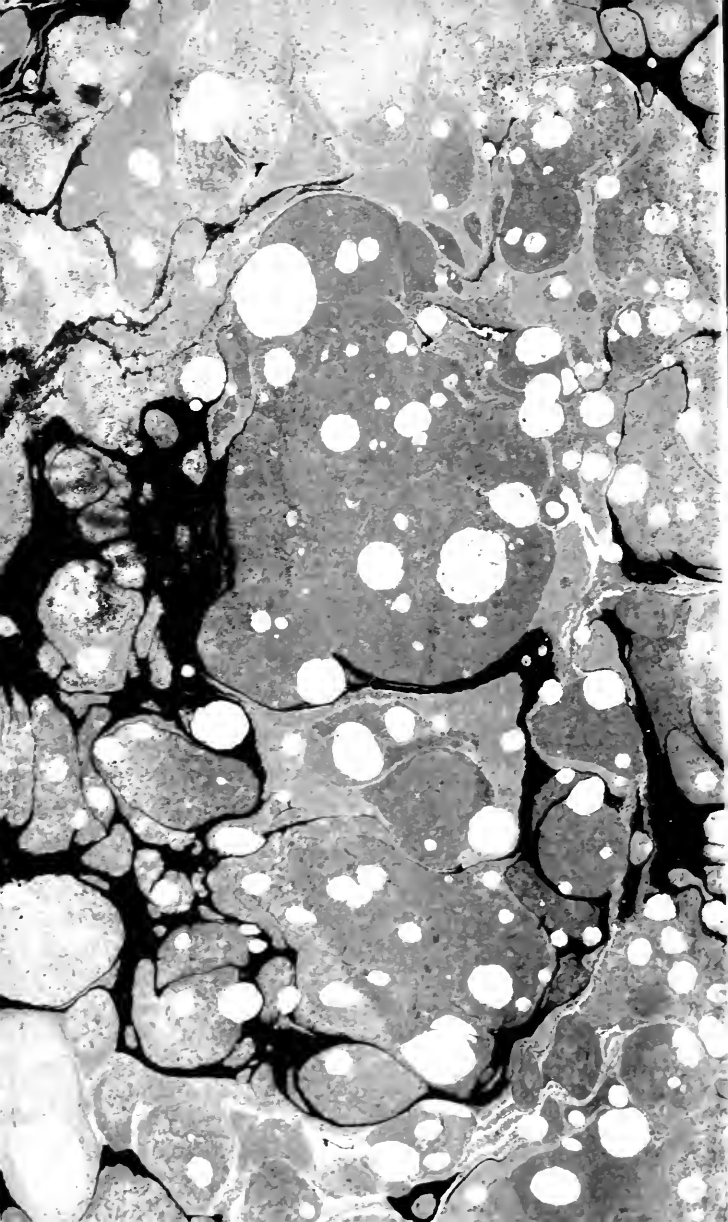
ineestimables. Il n'en est pas de même des Eglises de *Rome*. Tout y ressent la richesse & la magnificence, dans les décorations & les ornements, sur-tout dans les Basiliques. A l'égard de ce qui se passe dans l'intérieur des maisons de cette Ville, je vous en instruirai dans une autre Lettre. En finissant la vôtre par un reproche, vous n'avez sans doute pas fait attention que je suis en droit de vous en faire un pareil. Je veux cependant me prêter à ce que vous désirez, lorsque je vous aurai tirée de *Rome* où je vous laisse ; mais à condition que vous aurez pour moi la même complaisance, en me faisant part de ce qui s'est passé de plus intéressant depuis la mort de *Louis XIV*. Vous ne m'avez dit que deux mots du commencement de la *Régence* dans vos dernières Lettres. Adieu, Madame, je vous renouvelle ici les assurances de la plus tendre & de la plus parfaite amitié que je vous ai vouée. *A Turin, ce.*

Fin du Tome septieme.









DC Du Noyer, Anne Marguerite
130 (Petit)
D8A4 Lettres historiques
1790 et galantes
t.7

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

